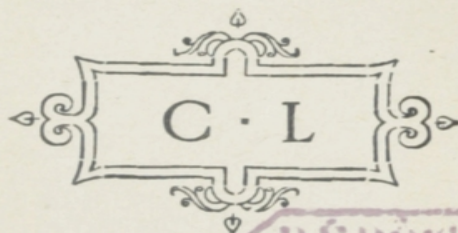


JEAN
ET
PASCAL



PAR

JULIETTE LAMBER



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1876

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

29155 ✓ JULIETTE LAMBER

JEAN

ET

PASCAL



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1876

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES DE JULIETTE LAMBER Format grand-18.

DANS LES ALPES.	1 vol.
L'ÉDUCATION DE LAURE.	1 —
IDÉES ANTI-PROUDHONNIENES.	1 —
LE MANDARIN.	1 —
MON VILLAGE.	1 —
RÉCITS D'UNE PAYSANNE.	1 —
RÉCITS DU GOLFE JUAN.	1 —
SAINE ET SAUVE.	1 —
LE SIÈGE DE PARIS, JOURNAL D'UNE PARISIENNE.	1 —
VOYAGE AUTOUR DU GRAND PIN.	1 —

Je dédie ce livre à la jeunesse française, sachant qu'elle a comme moi des haines nationales et l'amour passionné de la Patrie.

JULIETTE LAMBER.

Paris, le 14 mai 1876.

JEAN LALANDE A PASCAL MAMERT,

LIEUTENANT D'ARTILLERIE.

École d'application à Fontainebleau.

Paris, le 17 septembre 1875.

Mon pauvre Pascal,

Comment t'annoncer la triste nouvelle d'une fête ? De quelle éloquence ou profane ou sacrée dois-je me servir pour te décider à y assister ? Par quels arguments te prouver que ta présence est indispensable ?

Ma jolie sœur m'ordonne de t'écrire tout simplement : « Viens ! » Elle compte bien plus, dit-elle, sur ton affection que sur ta galanterie, qu'elle semble disposée cependant à mettre en cette circonstance à quelque rude épreuve.

Te voilà donc prié d'honorer de ta présence les bal, divertissement et souper, qui seront donnés le dimanche 19 courant à nos camarades de polytechnique et d'application, pour fêter ton succès et le mien. Ceux qui ont de la gaieté en apporteront. Je ne dis pas cela pour toi ! Autant comme premier sorti tu as le droit d'être grave et solennel, autant comme quatrième j'ai celui d'être en belle humeur et joyeuseté.

Madeleine et ses amies arboreront la cocarde française pour te réjouir les yeux, cher exilé de notre Lorraine.

Ma mère, qui te niait volontiers, convient en boudant un peu que je ne sur faisais pas ton mérite.

Je suis ton ami et tu es le mien, ce qui est beaucoup plus étonnant.

Donc sois des nôtres, Pascal. Ma sœur et moi t'en supplions. Délaisse un instant pour nous ta chère solitude. Si tu acceptes notre invitation, Madeleine te promet de faire la semaine prochaine cette excursion à la Gorge-aux-Loups que nous projetons depuis si longtemps.

Je t'offre le meilleur de mon cœur.

JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

Paris, 21 septembre.

Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? Puisque tu étais venu, pourquoi nous as-tu quittés aussi brusquement au milieu d'une fête dont tu étais le héros, qui réunissait mes camarades et les tiens, nos professeurs, et généralement ceux pour qui un Premier est un personnage qu'on félicite. Nous t'avons attendu hier toute la journée en écriture ou en personne. Pas une ombre, pas un billet de toi ! Tu n'as que deux excuses pour expliquer, pour justifier ton inexplicable, ton injustifiable fuite : un duel ou un suicide ! Dans le premier cas je devais être ton témoin ; dans le second... je te pardonne ! Tu es donc un homme mort, ou sinon !...

En attendant que je te conduise à ta dernière demeure avec les tambours qui te sont dus, prends la peine de donner un prétexte à cette disparition subite.

Tout le monde présent savait dimanche que moi-même je ne dois mon admission en bon rang qu'à toi, à tes conseils, au soin que tu as pris de compléter mes études par tes leçons. Ma nature est, je le confesse, plus légère que solide, plus gouailleuse qu'appliquée, et il n'a fallu rien moins que tes sermons, que ta patience, pour m'obliger à travailler.

Notre fête, dimanche, était donc ta fête à toi. On l'a bien vu après ton départ. Les hurrahs boitèrent, clochants, dès que j'y répondis seul. La place d'honneur au souper fut occupée par une chaise vide, car on ne put croire jusqu'à la fin que tu ne reviendrais pas.

« Il est empoisonné, disaient les uns, et, pour n'effrayer personne, il est allé lui-même se faire administrer un contre-poison.

— Il avait un rendez-vous, disaient les autres, son rival inexorable l'a surpris, l'a tué, l'a enterré. »

Nous avions beau être stupides, nous ne pouvions plus être gais. Tu me manquais, et par contre-coup je manquais à nos jeunes amis. Tu as fait de moi un joli maître de maison !

Ma mère, froissée, a parlé de mauvaise éducation. Madeleine, singulièrement agitée, enfiévrée, nerveuse, nous a prouvé que certaines

qualités exceptionnelles d'intelligence correspondaient à un certain défaut de cœur. Pas mal de nos amis, très-bons garçons, déclarèrent que l'observation était plus que juste. Moi, tout simplement, je t'envoyai au diable !

Voyons, Pascal, dis-moi, que t'avons-nous fait ? Tu as souffert de quelque chose ? Ne sais-tu pas à quel point je te suis attaché, quel prix a pour moi ta confiance ? Ne pouvais-tu me parler sur l'heure ? Faut-il que j'aille à Fontainebleau ? Écris-moi, je t'en conjure. Le quatrième te vaut, monsieur le Premier, quand il s'agit de dévouement, de tendresse.

Tout à notre amitié.

JEAN.

PASCAL MAMERT A JEAN LALANDE.

RUE DE LUXEMBOURG, A PARIS.

Fontainebleau, 23 septembre.

Il m'a fallu deux jours, mon cher Jean, pour me rendre un compte à peu près exact de l'étrange, de l'irrésistible puissance qui m'a entraîné l'autre soir hors de chez toi, et m'a, pour ainsi dire, jeté dans la rue.

Tout d'abord, je demande pardon à ta mère de mon inconvenance. Fais-lui mes excuses de vive voix, car tu ne liras cette lettre à personne. Je reconnais, en outre, avoir mérité l'accusation de Madeleine. Oui, j'ai paru manquer de cœur ; peut-être même, de certaine façon, en ai-je manqué, et c'est à ce propos, sur ce point, que je me suis le plus interrogé.

Lorsque je vous quittai, je croyais bien revenir. Une fois descendu, le bruit de vos rires, les sons du piano, ces chants dont vous accompagniez vos danses, m'ont poursuivi et chassé. Je me suis senti tout à coup accosté, saisi, étranglé par une émotion poignante, presque tragique. Le chagrin s'est emparé de moi sans que je pusse lui reconnaître une forme. J'étais harassé, comme si les fatigues de mes veilles laborieuses avaient voulu m'accabler toutes à la fois. Le but atteint, visible, que je touchais du doigt un moment plus tôt, cette carrière militaire dans laquelle j'entrais brillamment, tout cela se ruinait, devenait poussière et disparaissait. Une sorte d'écroulement se fit en moi !

A mesure que je m'éloignais de ta maison, ma vie passée la plus lointaine se déroulait devant mes yeux comme en dehors de moi-même. Mon enfance marchait, grandissait là-bas, dans un village de Lorraine, à la frontière. Je savais à peine courir seul que déjà je jouais au soldat ; à peine rêver que je rêvais d'ennemis allemands ; à peine comprendre que j'écoutais fiévreusement les légendes des guerres du Rhin.

Dans ma famille on est militaire ; nul ne me demandait ni chez moi, ni ailleurs, ce que je ferais un jour, quels goûts j'avais. Le maître d'école, mes camarades, nos voisins, ma mère, un oncle amputé d'un bras, colonel en

retraite, qui m'aimait fort, me disaient : « Quand tu seras à l'armée. » Quand je serai artilleur ! pensais-je.

A trois ans j'avais vu passer des canons dans la grande rue de mon village. Le souvenir du bruit étourdissant des caissons et du bronze sur le pavé me donnait une sorte de vertige qui exaltait mon jeune cerveau, et j'ambitionnai alors de commander à cet orage, de le traîner derrière moi.

Je fus mis au collège, à Metz, et j'y travaillai dans un but unique : entrer à l'École d'application d'artillerie. Tu m'as connu, Jean, à la fin de mes classes. J'étais déjà un piocheur, un sauvage, un sérieux. J'avais l'idée fixe de la guerre, d'une invasion. Je connaissais l'Allemagne, les Allemands. Ma haine était telle alors que nos malheurs n'y ont point ajouté. Ai-je discuté avec vous les conséquences néfastes de la victoire prussienne à Sadowa ? Y ai-je lu l'arrêt de notre destin ? A force de vous moquer de mes craintes, vous m'aviez obligé à les raisonner davantage, à lire les journaux allemands, les nôtres, à m'instruire, à m'éclairer sur notre état politique. J'en remontrais, tu te le rappelles, à notre jeune professeur d'histoire. J'amassai en moi une passion violente, jalouse, irritable, ardente, presque frénétique de la patrie.

Toi seul, Jean, avec ton caractère aimable, tu te pris de curiosité pour ce voyant, pour cet absorbé, si triste et si sombre.

Après la déclaration de guerre, à notre première défaite, tu me compris, et tu fis d'une affection demi-bienveillante un amour fraternel.

Nous avons pleuré les mêmes larmes de sang. A moitié préparés pour l'École polytechnique, nous nous sommes engagés tous les deux pour la durée de la guerre, à dix-sept ans. Prisonniers de Bazaine dans Metz, plus tard prisonniers des Allemands à Coblenz, nous sommes parvenus enfin à rentrer en France. Nous avons cherché alors toutes les occasions de nous battre pour l'honneur de notre patrie idolâtrée, pour le sol de ma pauvre Lorraine.

Jean, c'est notre seule joie au milieu de tant de douleurs ! Tour à tour soldats, sous-officiers, nous offrant pour instruire, nous enorgueillissant d'obéir, incorporés à l'armée de l'Est, blessés dans la retraite sur la Suisse, toi et moi, frère, nous avons fait notre devoir, et la France qui pleure en nous pleure fièrement.

Oui, je l'ai défendue jusques à la mort, ma France de Lorraine, et je n'aurais pas survécu à ses mutilations si tu ne m'avais soigné, sauvé, supplié de vivre.

Je me remémorais toutes ces choses passées, que ma mémoire ressuscitait une à une.

Mais comment se fit-il, Jean, qu'après avoir quitté ta maison, cette fête, nos amis, je me retrouvai dans ma chambre, inconscient de mon retour à Fontainebleau ?

Mon existence déroulée sous mes yeux se replia lentement, image sur image, et se rangea comme une carte dans son étui. Je revis bientôt ma personne actuelle en son état présent. Qu'avais-je fait pour revenir ici, qui m'avait conduit moi-même ?

Je me rappelai mon voyage de Paris à Fontainebleau comme un récit qu'un autre m'en eût fait. Je me crus halluciné ! Je n'essayai pas de résister à une courbature d'esprit qui m'empêcha de penser jusqu'au lendemain, malgré mon insomnie. Quoique je n'eusse pas dormi, cependant, à l'aurore, il me sembla que je m'éveillais. J'avais la tête endolorie, le cœur serré. Je me souvins de ma fuite absurde, je me représentai ta surprise d'abord, ton inquiétude ensuite.

Le croiras-tu ? Au lieu de m'accuser, de te faire amende honorable, de me traiter comme je le mérite, j'accusai les autres, et surtout Madeleine. Une irritation pleine de griefs contradictoires que je ne réussirai certainement pas à coordonner, s'empara de moi, et je veux te la dépeindre dans toute sa confusion et dans toute son injustice.

Madeleine est si belle qu'il ne m'est jamais venu à l'idée de t'exprimer mon admiration pour sa beauté. Je t'ai souvent parlé de son esprit, qu'elle a si finement railleur, ou qu'elle affecte d'avoir tel pour être en droit de ne point prendre au sérieux ses adorateurs et pour se mettre à l'abri des avalanches de leurs compliments, de leurs déclarations.

Jamais je ne l'avais vue plus moqueuse, plus étincelante, plus spirituelle que dimanche. Votre ressemblance d'air, de physionomie, de traits, que je détaillais en vous regardant, me causait une émotion joyeuse. Tous deux, animés, contents, heureux, vous me combliez de votre tendresse. Je vous appartenais, malgré mes réserves, et je me sentais, à chaque minute qui s'écoulait, plus attaché à votre amitié.

Madeleine vint me prendre par la main et me pria de la faire danser. Je demandai grâce. Elle me força de la suivre, me mit en ligne, et me signifia d'avoir à me bien tenir. Elle confirma devant la rieuse assemblée tous ses droits sur moi.

Entre les figures du quadrille ta sœur me prévint que vous alliez m'emmener dans un long voyage en Italie, m'accaparer, m'opprimer, sans le moindre scrupule, sans le plus léger respect de mon indépendance.

« Jean et moi, me dit-elle, nous vous enchaînerons quelle que soit votre force, nous vous tyranniserons quel que soit votre amour de la liberté. »

La menace était sérieuse, faite par Madeleine du ton impérieux qu'elle sait prendre lorsqu'elle commande. Elle l'accompagna d'un « je le veux ! » significatif. Ses grands yeux noirs me défièrent d'oser répondre, sa bouche ne sourit pas, les ailes de ses narines eurent un battement orgueilleux et provocateur, la lumière courut sur ses cheveux d'or, et sa tête levée secoua des étincelles. Petite, elle me sembla grandie ; mignonne et délicate, elle parvint à m'entraîner dans le tourbillon d'un galop interminable.

Lassés par la danse, il vous plut un moment de jouer aux petits jeux. Étourdi, presque chancelant, je me retirai dans une embrasure de fenêtre, derrière un rideau. Madeleine seule me voyait et ramenait à chaque instant son triomphant regard sur moi.

J'éprouvais à la fois pour elle de l'attrait et de la froideur. Une angoisse poignante envahissait mon cerveau en même temps qu'une douceur attendrie, engourdissante, pénétrait mon cœur. Je n'eus bientôt qu'une idée fixe : me secouer ! Ma volonté, comme une sentinelle attentive, se dressa, s'exerça, montant une garde sévère, et combattit aussitôt provoquée.

Madeleine avec la variété, la souplesse de son esprit, semait vos conversations de traits éblouissants et répandait sur ces jeux une belle humeur tantôt comique, tantôt gracieuse, tantôt folle, tantôt poétique, toujours amusante et toujours jeune.

A je ne sais quel moment l'un de nos camarades interrogea ta sœur pour un gage. Madeleine réfléchit et répliqua gaiement :

« L'homme de mes rêves ! vous supposez qu'il n'existe pas ? il existe ! Vous croyez que je ne l'ai jamais vu ? je le connais ! Vous allez vous écrier : elle aime ! Non, pas encore ! Celui que j'eusse choisi se dispute, et je ne suis pas faite pour subir l'humiliation d'une résistance. »

Elle riait, On crut à une plaisanterie.

« Un homme de ses rêves qu'elle n'aime pas, répétaient les jeunes filles, ce n'est pas l'homme de ses rêves ! »

Et elles tournèrent et retournèrent en tous sens les phrases de Madeleine.

Ta sœur me fit signe de venir à ses côtés, où elle me montra une place. Jamais dans aucune circonstance de ma vie, rien ne m'avait plus bouleversé

que cet appel. Je n'y répondis pas. J'étais rivé à ma fenêtre. J'essayai en vain de m'élancer vers Madeleine. L'anxiété, l'effarement m'étreignirent et me retinrent. Elle me considéra longuement, puis se leva et se remit à danser. Au milieu d'un quadrille elle demanda une valse et tourbillonna devant moi.

Mais elle s'arrête, pâle, dédaigneuse, les lèvres amincies. Elle lève le premier doigt de sa main. C'est un ordre, mais lequel ? Dans mon trouble je ne sus quelle interprétation donner à ce geste. Madeleine me priait-elle encore d'aller vers elle ou m'ordonnait-elle de partir ? Je m'enfuis.

Pascal, mon ami, mon frère d'armes, je ne veux pas aimer, je n'aimerai pas ! Un signe ne peut à lui seul changer le cours d'une existence lentement acheminée vers un but fixé. Comment me dirigerait l'amour d'une femme aussi belle, aussi orgueilleuse, aussi entourée, aussi désirable que Madeleine ? Est-ce que je puis le deviner, le prévoir, le soupçonner ?

Je me garde pour celle à qui je me suis voué âme et corps, qui m'a demandé trop peu de mon sang, à qui je ne me suis pas assez consacré, assez livré. Ma douleur patriotique n'a point encore soulevé en moi la satiété. Je l'éprouve, au contraire, avec une ardeur qui exclut les lassitudes. Souffrir une grande souffrance est un réconfort quand elle provoque, non l'absurde résignation, mais le vouloir énergique de ne la porter ni un jour ni une heure de plus qu'il ne sera nécessaire !

Je l'avoue, ma passion pour la France fait de moi un sectaire, un fanatique. Mon cœur, frappé par son nom, même lorsque ma voix seule le prononce, bat à me rompre la poitrine, car je l'adore ! Je la préfère aux créatures les plus séduisantes parce qu'elle est la beauté à la fois réelle et idéale. Nulle que ma France, je le lui jure, ne me fera plus tressaillir. On n'est pas infidèle à un pareil amour ! Quand une âme française a été un moment le tabernacle d'une telle divinité, elle ne saurait se résoudre à devenir sacrilège en renfermant une autre image. Qu'une apparition unique me visite, qu'un seul nom en moi soit glorifié !

Tandis que le vautour allemand se repaît de ma Lorraine, qu'il arrache et dévore le cœur de la France, est-ce que je peux, moi, Lorrain comme Jeanne, ma payse, sourire à une joie, est-ce que je dois cesser de pleurer, est-ce que j'ai le droit d'être heureux ? Non !

A toi, en notre patrie malheureuse !

PASCAL.

JEAN A PASCAL

Paris, 24 septembre.

Je désire, Pascal, que tu ne regrettes point amèrement plus tard cet accès de réalisme qui te pousse à matérialiser une religion aussi idéale. Quoi, tu ressens pour la France un amour semblable à celui que t'inspirerait Madeleine ? Tu fais à cette grande adoration l'injure de la comparer à un sentiment personnel, et tu fais à l'amour ce tort de croire qu'il lutterait en toi contre le patriotisme ?

Je me tais. La circonstance exige que je ne te conseille ni ne te prêche.

Si tu as été appelé, mon pauvre Pascal, tu n'es point élu. Ne te défends donc pas avec cette vigueur exagérée. Madeleine m'a raconté, avec ironie, mais avec calme, l'épreuve qu'elle t'a fait subir dimanche et dont tu te vantes d'être sorti victorieux.

Tu me dis : « à toi, en notre patrie ! » Eh bien, est-ce qu'aimer en la France une jeune fille française serait une faute ? Permets-moi d'en douter.

Mon père, à bord de la Vaillante, nous écrit de Saïgon qu'il ne rentrera pas dans la Méditerranée avant plusieurs mois. Je ne te conteraï pour rien au monde ce qu'il me dit de toi. Mon père t'eût sans déplaisir accepté pour gendre. Mais ce serait trop, n'est-ce pas, barbare, que d'être deux fois mon frère ?

Nous allons user de mon demi-semester de congé mieux que tu n'useras du tien, je n'en doute guère. Ma mère qui est Vénitienne, tu le sais, nous propose de nous conduire à Venise par la Suisse, par le Simplon, par les Lacs bleus, qui traversent depuis longtemps comme des mirages le cerveau de Madeleine. Nous réalisons l'un des vœux les plus chers de ma jolie sœur, et elle est dans l'enchantement.

Je compte passer par Lausanne et faire visite à nos braves Cervin, qui nous ont si admirablement soignés, dont l'hospitalité a été si large, le dévouement si paternel.

Nous nous mettons en route lundi 27. Tu demeureras donc paisible dans ta retraite. Je n'ai pas même le temps d'aller te dire adieu.

Si pourtant il te prenait la folle envie de m'embrasser, tu viendrais à la montagne, puisque la montagne, etc.

Je pars sans gaieté. J'espérais que tu serais de mon premier grand voyage avec Madeleine.

Si tu avais une religion moins orthodoxe et si cette religion n'était pas la mienne, au culte près, j'essayerais de te convertir ; mais puis-je ébranler en toi ce qui m'affermir, puis-je attiédir ce qui m'exalte ?

Pour la patrie !

JEAN.

PASCAL A JEAN.

Fontainebleau, 25 septembre.

Écris-moi jour par jour le récit de tes impressions, de vos aventures, de vos rencontres. Donne-moi des adresses où je vous précéderai, où je vous attendrai avec des lettres. N'omets rien de ce que tu verras, de ce que Madeleine dira. Je suis curieux de vous autant que de moi-même. Jette, à chaque coin de paysage, des notes sur des feuilles volantes que tu m'expédieras le soir. Je suis ravi de penser que je vais à la fois être seul et voyager avec vous.

Assure de ma gratitude, de ma reconnaissance, ta sœur, Madeleine la railleuse. L'épreuve qu'elle m'a fait subir est bonne. J'ai cru remporter sur moi-même une victoire éclatante, au nom et sous la sauvegarde, sous l'invocation du seul idéal qui soit supérieur à l'amour. Désormais je suis invulnérable ! Sous quelle forme plus tentatrice le bonheur pourrait-il hanter mes visions ou surgir à mes yeux ?

Que Madeleine me permette de lui offrir mon plus sérieux dévouement, ma plus tendre affection, qu'elle daigne les accepter ! Aimant la France d'amour, je ne puis aimer une autre femme que comme une sœur. J'aime ainsi la tienne, notre sœur, Jean. Ah, le doux nom ! et combien je serais heureux de le prononcer un jour la main dans la main de Madeleine.

L'amitié, la fraternité d'une femme belle et bonne, intelligente et spirituelle, est une faveur des dieux. Cette haute confiance qu'aucun désir ne trouble, qu'aucune tromperie n'abaisse, qu'aucune jalousie n'assaille, qu'aucune exigence n'entame, qu'aucune infidélité ne brise, combien elle est enviable ! Madeleine me l'avait fait à moitié connaître, me l'a-t-elle enlevée sans retour ?

Ton ami,

PASCAL.

JEAN A PASCAL.

Paris, 26 septembre.

Dans trois jours à Lausanne, puis à Brieg, puis à Stresa, puis à Côme, puis à Venise. Écris-moi toujours poste restante.

Madeleine te continue son amitié, et la preuve, c'est qu'elle y ajoute un conseil, celui de t'absenter plus souvent de toi-même et de vivre moins en ta continuelle présence.

« Si fréquemment que l'on rencontre sa propre personne, dit ma sœur, si intéressante qu'elle soit, il faut avoir le courage, la discrétion de ne pas l'aborder inutilement. Toute contemplation intérieure trop poursuivie est dangereuse. Contrairement à ce que Pascal s' imagine, elle affaiblit les vertus publiques et nationales, elle n'augmente et ne développe que les qualités individuelles. »

Notre mère, comme pour aviver mes regrets, m'a tout à l'heure très-mystérieusement supplié de ne point t'avertir de notre absence. C'est un peu tard ! Je te répète mot à mot son surprenant discours :

« Il est indispensable que Pascal ne nous accompagne point, qu'il n'ait pas même la fantaisie de nous rejoindre, et par conséquent qu'il ignore où nous allons. Tu sauras pourquoi au Lac Majeur. Une personne de notre famille, avec laquelle nous aurons à causer, nous suivra de Stresa au lac de Côme et à Venise. Ton ami nous gênerait, nous embarrasserait. Madeleine est au courant de ce gros secret. »

J'entrevois un mariage italien à l'horizon de mes étapes. Diable ! Mon officier, je t'aime autant que je déteste les pékins étrangers.

JEAN.

PASCAL A JEAN,

A LAUSANNE.

Fontainebleau, 27 septembre.

Le seul parent qui me reste, cet oncle manchot, colonel en retraite, dont je suis l'héritier, m'écrit pour me conjurer d'aller le voir en Lorraine. Je n'ai pas eu la force de faire ce triste pèlerinage depuis la guerre. De son côté, mon vieil oncle n'a pas le courage de mettre le pied sur une terre demeurée française. Il craint son désespoir en rentrant dans la province conquise. Il me parle de mariage. Nos parents, à ce propos, sont piqués de la tarentule. Le colonel me dit qu'un officier français n'a plus le droit, comme en son temps à lui ou la France était intacte, de mener une existence libre et joyeuse, qu'il nous faut de bonne heure nous astreindre au devoir et à la sagesse. Une filleule de mon oncle apparaît au milieu de cette moralité. Je n'irai pas encore en Lorraine cet automne.

Mon oncle m'a envoyé un très-beau cheval avec lequel je parcours en tous sens la forêt prochaine.

Le matin je pars dès l'aurore et je vais à droite et à gauche, souvent égaré, jamais perdu, rêvant, car je rêve ! à tout ce que je vois, à la nature que je n'avais jamais regardée.

La leçon de Madeleine me profite, et j'en use. Elle a raison. Il faut s'absenter quelquefois de soi-même. Je me cherche dans les impressions que me causent les objets extérieurs, et je découvre les liens qui les unissent à moi ou qui m'unissent à eux. Je les subissais, ces liens, sans les connaître, comme font la plupart des mathématiciens qui ne se sont jamais enquis, informés, que des calculs, que des règles de l'univers, et point des conditions de la vie générale.

Ma surprise va croissant à mesure que je constate les rapports de mon existence avec celle de tous les êtres, l'alliance de mon activité et des impulsions qui se répercutent dans les choses.

Je suis marié d'hier à la nature !

Que te dirai-je de la beauté de l'épouse, de ses ardeurs, de sa puissance ? Je ne sais presque rien de sa langue, parce que, nouvellement uni, je suis encore un étranger pour elle. J'entends sa voix et ne puis goûter son éloquence. J'épelle les signes de cette langue mystérieuse écrite avec des arbres dressés, dans les jeux de l'ombre et de la lumière, dans les architectures des nuages, dans le vol des oiseaux, la variété des taillis, les entassements de rochers, le monde des insectes et des fleurs, caractères visibles, que peu à peu on rapproche, on groupe, qu'on déchiffre laborieusement, qu'on balbutie, qu'on parle, et que les amants privilégiés de la nature finissent par chanter en rythmes savants et poétiques.

Mon imagination elle-même, rassurée par mon serment de fidélité et de soumission aux lois de mes épousailles avec la sage nature, sort du logis où elle était si hermétiquement emprisonnée par les mathématiques, l'algèbre, la géométrie, et le reste ! s'en donne à cœur joie et se rit d'être folle.

Penché sur le cou de mon cheval, le corps bercé, flânant, l'esprit en éveil malgré cette demi-somnolence des sens, plus raffiné peut-être, plus curieux, je déguste le plaisir de faire en amoureux la connaissance du monde entier.

Ce qui m'ensorcèle, ami Jean, c'est que mes plus intimes entretiens avec le grand Tout n'affadissent point ma passion pour la guerre, pour les beaux combats. L'infini est militaire ! Si la moitié du monde s'attire, l'autre se charge à fond de train, se culbute, s'écrase, et, au travers de tous les baisers qui caressent mon oreille de leur doux bruit, j'entends les sonneries de bataille de toutes les luttes pour l'existence.

Tu le vois, je double ma philosophie ancienne de raison raisonnante, d'une philosophie de nature naturante. Je sens mon cœur se hausser, mon esprit s'élever dans des conversations légitimes avec le réel.

Ne vivre que de la vie intellectuelle transmise et coordonnée par les hommes dans les sociétés, c'est se plaire en des milieux restreints, en de faux semblants, c'est chercher l'absolu dans un seul terme. Vivre instruit des autres et de soi, instruit de l'histoire dans le temps et du temps sans histoire, interroger les espaces, questionner les êtres muets, se mettre en présence des mondes, contempler la nature face à face, observer les choses dans leur variabilité, dans leur mouvement perpétuel, c'est faire un pas décisif dans le domaine de la vérité.

Je te le dis, Jean, avec l'orgueil d'avoir conçu tout ce qui est concevable, avec l'humiliation d'avoir été repoussé par l'inaccessible, j'étais peut-être hier une intelligence, aujourd'hui je suis un homme.

Ne va pas croire, cher ami, d'après ces aveux, que mon imagination bat la forêt, ni que je laisse toujours aux objets leur figure sévère et froide. Tantôt recueilli, tantôt galopant, j'évoque des formes, je fais de sérieux efforts pour animer ce qui est rigide. Gomme un potier qui pétrit le limon pâle, je pétris des images avec des visions, je les essaime sur mon chemin pour m'en faire cortège, troupe obéissante qui me suit ou s'éloigne à mon gré. J'emprunte pour ces formes quelques-uns des attributs dont nos ancêtres gaulois revêtaient leurs divinités, attributs qui ressortent de l'enchevêtrement des puissances de la vie universelle et ne contredisent aucune des lois de la nature.

Les religions subissent toutes trois états : l'état héroïque, l'état pratique et l'état poétique. Je suis pour cent raisons l'ennemi du premier, j'ai le mépris du second, mais je délasse volontiers ma pensée avec les contes du troisième.

Lorsque, par fatigue, j'éprouve le besoin de rapetisser la grandeur, l'immensité du monde et de réduire l'infini des choses, j'essaye alors ce qu'essayent les hommes qui osent affirmer par là une conception augmentée, élargie, supérieure de l'univers, je ramène la nature à ma taille en la personnalisant, et je la loge dans l'enveloppe étroite de quelque Teutatès.

Ta figure et le visage de Madeleine ne me quittent pas un instant. Je sais qu'avant moi vous avez songé comme je songe, que vous avez choisi pour alimenter votre poétique, non la rude tradition des druides que je préfère à toutes les mythologies, mais le paganisme. Ce point seul nous divise, et encore !

Je vous aime tous les deux passionnément.

PASCAL.

JEAN A PASCAL.

Lausanne, 29 septembre.

Mon ami, mon compagnon, je te tends mes deux bras, je te presse sur mon sein. Ta lettre, que j'ai relue quatre fois parce qu'elle est terriblement épaisse, m'enchanté et me flatte. Ce qui touche surtout mon amour-propre est que je n'y comprends rien. Ou tu as daigné m'initier à tes obscurités les plus chères, ou tu as prodigieusement foi en mes aptitudes philosophiques. De ceci ou de cela, Pascal, je te remercie.

Je te fais, en outre, mon plus sincère compliment sur la manière dont tu te promènes et te mènes, et t'interroges et te réponds.

Je t'écris de ma première étape sans trop savoir ce que j'ai à te dire, uniquement pour remplir mes promesses.

Notre mère est déjà un peu lasse du voyage ou feint de l'être. Elle est impatiente d'arriver au lac Majeur où nous attend un jeune cousin prétendant à Madeleine. Ledit prétentieux avait douze ans et moi treize lorsque j'allai à Venise en 1866.

Après des recherches laborieuses, mon cher parent s'est dressé dans le plus profond de ma mémoire, derrière un entassement confus de gondoles, de palais, de tableaux. Je me souviens d'un bonhomme vêtu d'un habit de collégien d'une certaine forme italienne. Voilà ce que je suis en mesure de répondre aux interrogations répétées de ma mère.

Il a maintenant deux ou trois années de plus que Madeleine, et il demande en mariage mademoiselle ma sœur qu'il possède déjà, paraît-il, en photographie, et de laquelle il est amoureux. Il idolâtre sa bien-aimée, non pas même en peinture, mais en carte-album ! Tu es touché, je suis touché, nous sommes émus.

Je tâcherai que cette histoire ne t'embête pas trop et qu'on ne m'oblige pas à te la recommencer comme dans la complainte du petit navire. Si je collabore à son dénouement, ce sera pour faire enrager ceux qui aiment que ça finisse bien.

Madeleine devrait emporter une provision de calme en voyage. Elle cherche partout des prétextes à critiquer, à louer, à comparer. Elle exige des

impressions tout de suite, et veut avoir une opinion immédiate sur chaque chose qui surgit à ses yeux, ou passe, ou fuit, ou s'éloigne, ou s'avance, ou monte, ou s'abaisse.

Partis le lundi soir de Paris, nous nous sommes arrêtés à Lyon, et nous voici à Lausanne. L'esprit de Madeleine fourmille d'appréciations diverses. Tu sais qu'elle voyage pour la première fois. Elle m'a déjà prouvé que la Suisse a fort à se défendre, et qu'elle, ma sœur, n'est pas de ces personnes banales qui acceptent des admirations toutes faites, imprimées vives, et qu'on n'ose pas plus discuter que des articles de foi.

Pour elle, au contraire, pour son jugement, pour la façon respectueuse dont elle en use avec sa propre indépendance — que n'a-t-elle un égal respect de la mienne ! — il suffit qu'un lieu soit décrété d'admiration générale pour qu'elle note avec soin ses observations particulières, pour qu'elle résiste à l'engouement des autres, pour qu'elle s'efforce d'avoir des idées personnelles. Nous savons cela, toi et moi, mon père et ma mère aussi.

Donc Madeleine, capricieuse, tyrannique, nous oblige de déjeuner à la hâte et me prévient qu'elle va m'entraîner à la découverte de Lausanne, moi qui l'ai habité pendant trois mois. J'intrigue pour me soustraire aux fantaisies de ma sœur. Je la renvoie à notre mère, qui nous signifie une fois pour toutes qu'elle fait le voyage d'Italie, non celui de Suisse, et déclare ne s'être arrêtée à Lausanne que pour me permettre de remplir un devoir de reconnaissance.

Madeleine ordonne, commande, supplie, et me persuade que mon état d'officier, ma galanterie bien connue, me créent l'obligation de protéger le sexe faible. Je vais où elle me conduit, elle m'accompagne où je désirais aller seul. Au demeurant tout est pour le mieux, car elle séduit nos hôtes, les bons, les excellents Cervin, les remercie avec une émotion pleine de grâce. Elle charme le fils de la maison, ce sauvage collectionneur auquel tu entendais fort peu et que je ne comprenais pas du tout. Elle s'entretient avec lui d'antiquités lacustres et l'étonne d'une science qu'elle acquiert à mesure qu'elle l'interroge.

Jamais je n'ai trouvé à Madeleine tant de mouvement, tant de souplesse dans l'esprit. Et tu crois que je vais la marier à un Italien, à un étranger ! Une telle distinction, de tels mérites, une telle beauté, un tel goût seraient exportés ! Non, mille fois non !

Suis-je assez occupé, moi qui ne rêvais après mon examen que paresse, que repos ! Cavalier servant de Madeleine, ma profession n'est pas une

sinécure. Ton correspondant, forcé de recueillir pour toi mes réflexions, il faut que je réfléchisse d'abord, que j'écrive ensuite ! Fils de ma mère, je travaille à déjouer les trames qu'elle ourdit pour donner Madeleine à ce cousin Spedone-Bruzella. Enfin, et pour surajouter à toutes ces besognes, je voyage !

Ouf ! je t'embrasse.

JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

30 septembre.

Toujours Lausanne !

Invitée à dîner chez les Cervin, ma mère a dû s'exécuter. Nous avons parlé de toi, de notre France. J'aime la Suisse des Cervin à plein cœur, la Suisse républicaine, libre par la pensée et par les lois, hospitalière par les mœurs, noble, courageuse, grande dans sa petitesse, haute de toute la hauteur de ses montagnes. Or, cette Suisse, Madeleine la discute, et je te voudrais ici pour l'entendre. C'est dit avec une passion, avec un air convaincu, avec des phrases à plumet, parées, attifées, pomponnées, astiquées comme pour une grande revue. C'est tourné, c'est arrondi, c'est frisé, c'est campé, c'est provocant !

La railleuse abandonne un moment l'Helvétie pour s'attaquer au pauvre Jean, à moi. Je m'étais attendri. J'avais évoqué le souvenir de la patrie écrasée, de mon ami blessé, j'avais confondu plusieurs demi-douzaines d'amours fraternels : celui de la Suisse pour la France, de la France pour la Suisse, de toi pour moi, de moi pour toi, de chacun de nous pour Cervin jeune et de nous deux pour les Cervin vieux !

Madeleine, exquise hier, a été aujourd'hui exécration. Il m'a semblé, je ne sais pourquoi, que ton nom la mettait hors d'elle-même.

Cervin nous a proposé un tour de Lausanne dans son carrosse, et nous avons visité, lui, ma mère, ma sœur et moi, tous les jolis endroits que tu connais.

Ma sœur s'est jetée à corps perdu au milieu des paysages pour les malmenés du bout de sa baguette comme une fée maligne et cruelle. En fait de belle nature, elle prétend que la Suisse a des institutions merveilleuses, incomparables.

Quelle averse de satires ! Je te lance un peu de ce seau d'eau sur la tête.

« La Suisse est terne, dit Madeleine. Tout y est pâle, incolore ou brutal. Des siècles d'intempéries n'ont pu que salir les roches grisâtres où les torrents seuls tracent des bavures. L'arbre principal dans la campagne est le noyer, sans forme, d'un vert désagréable, qui garde ses branches mortes et

noires. Il y a en Suisse tant de convenu banal, tant d'artifices vulgaires, que le pastoral bourgeois, faussé, ridicule, est toujours une imitation de la verdoyante Helvétie. »

La moqueuse personne tranche, déduit, affirme, conclut, avec certains airs de tête inexprimables, ses cheveux blonds soulevés par des doigts pleins de pichenettes, ses grands yeux noirs très-superbes. Elle a son nez rose au vent, sa bouche dédaigneusement entr'ouverte. Qui n'a pas vu sa taille mignonne se redresser en face des plus splendides altitudes n'a rien vu, et celui-là ne soupçonnera jamais quels degrés d'impertinence la plus jolie fille du monde peut escalader !

Ma mère approuve et vante l'Italie. Je discute un peu, pas beaucoup, forcé que je suis de couper en deux les traits d'esprit les plus fins, et de me battre en sabreur contre des fusées d'artifice.

« Tu as la vue lougue, me dit Madeleine, et ces montagnes si proches te font l'effet, conviens-en, de la mouche du pacha. Tu les as sur le nez, tu les chasses avec la main, tu voudrais les écraser pour t'en débarrasser. »

Cervin hasarde que de tels propos ne sont pas sérieux.

« Les institutions fédérales, réplique Madeleine, me convient à la liberté. Je suis donc libre de prétendre que vos paysages suisses n'ont aucun caractère de grandeur. Ce que je regarde m'irrite comme un tableau plein de fautes et de grossières contradictions. Voyageuse, j'ai le droit de classer votre nature parmi les refusées. Est-ce dans le dessin, dans la couleur, ce quelque chose de trop brusque, de trop tranché qui me choque ? ajoute-t-elle. Je pourrais admirer à part ceci ou cela, l'ensemble, non ! »

Tout à coup ma sœur trouve, ma sœur a trouvé le pourquoi de tant d'impressions différentes. Comme les génies dont la science s'honore, partant d'un fait simple et arrivant au composé, elle découvre une loi. Écoute, mon lieutenant !

« Ce toit d'ardoise doux à l'œil qui ne fait point tache dans son cadre de verdure amène en l'esprit l'image de la Normandie. Voilà bien les clos normands, les pommiers et leurs pommes luisantes ; voici le vert des arbres du Nord, l'herbe grasse, les tonalités de couleur qui se mêlent et se perdent avec des nuances, des gradations si harmonieuses, dans la Manche et dans l'Océan. A ce gros vert, il faudrait du vert plus pâle, et des eaux un peu rosées, presque blanches. Mais ce Lac d'un bleu violet réclame du jaune, veut de l'or à profusion. Cette belle nappe de lapis italien frangée par cette campagne du Nord, c'est faux, c'est de mauvais goût, c'est de la nature

industrielle, commerciale, c'est de l'article, ce n'est pas de l'art ! Les rives du Lac de Genève lui sont étrangères, et sont indignes de l'encadrer. Le rouge des maisons, perçant le vert des arbres, vert et rouge à un égal degré d'intensité, cela hurle, cela grince, cela vous arrache les yeux. Il faudrait enchâsser ce beau lac de saphir avec des hauteurs qui s'embrasent, des lointains qui s'échauffent, des versants qui ondulent sous une poussière de rayons, des plages qui se dorent.

— Saluez au moins, lui dit notre pauvre ami exaspéré, dans ces toits rouges, dans ces cimes neigeuses, dans ce lac bleu, les couleurs du drapeau français.

— Salut, ô paysage tricolore ! » répliqua ma méchante sœur avec un geste de triomphe.

Madeleine victrix, après cette cruauté, redevient subitement magnanime. Ayant vaincu l'Helvétie dans son sol, elle commence une antienne à la Suisse nation. Et, par un dernier trait qui rappelle encore sa malice, louant ce pays aux formes primitives, ébauchées, reparle, sans en avoir plus appris, de l'époque lacustre.

Cervin s'apaise et se rassérène. L'entente la plus cordiale règne de nouveau. Si nous ne partions demain, le fils de nos hôtes me demanderait ma sœur en mariage. Il serait le onzième ! Combien sèmerons-nous d'amoureux dans ce voyage, après en avoir délaissé dix à Paris ? Combien ferons-nous de malheureux ? Pourvu que Spedone-Bruzella entre dans la catégorie de ces derniers, je me consolerais facilement du sort des autres.

Sais-tu, Pascal, que rien n'est plus réjouissant, plus gai, plus délicieux que de voyager avec Madeleine ? Son esprit, comme tu l'as remarqué toi-même, a de la variété, de la belle humeur, de la grâce et de la jeunesse. Les heures sont par elles si remplies qu'on peut aller devant soi, sans souci jamais de la longueur du chemin, ni des arrivées tardives aux lieux de repos, ni des petits ennuis et des fatigues de la route.

Toi-même, que j'ai en si grande admiration, mon fraternel ami, tu ne me charmes pas d'une façon aussi constante que ma jolie sœur. Tu m'instruis, tu m'intéresses, tu m'as plus d'une fois arraché des cris d'enthousiasme en me parlant des grands faits de l'histoire, des grandes actions des héros. Tes paroles m'ont souvent brûlé comme un charbon ardent, mais, après l'un de tes récits passionnés, tout se taisait entre nous, et c'étaient de longs silences durant lesquels, à force de me retracer mon émotion, j'en amoindrissais le souvenir.

Tu es l'homme le plus ardent que je connaisse, avec ton air de dignité froide, et, malgré ton apparente retenue, celui qui se livre le plus à ce qu'il aime. Que t'ai-je donc rendu, Pascal, pour toute la richesse intellectuelle que j'ai tirée de toi ? Rien, pas même de la gratitude, puisque me voilà, préférant au frère avec lequel on pense, on juge, on approfondit, la sœur avec laquelle on court de fleur en fleur, on se sourit à soi, on se rit des autres, sans fiel, c'est vrai, parce qu'on butine le sucre, mais sans profit, parce que l'on ne se fixe ni ne s'attache à quoi que ce soit qui en vaille la peine.

Au revoir, à Brieg, où j'aurai une lettre de toi.

JEAN.

PASCAL A JEAN,

A BRIEG (VALAIS).

Fontainebleau, 26 septembre.

Mon cher Jean, je ne quitte plus la forêt, dont je regarde, dont j'interroge chaque arbre, chaque taillis.

Je me sens un homme des chênes, et, pour savoir l'origine de mes idées et de mes instincts, je n'ai pas besoin de pousser mes recherches au delà de nos pères les Gaulois.

Maintenant que j'ai un peu dégrossi mes investigations philosophiques, et trouvé les rapports qui existent entre mon être personnel et l'existence générale, je me plais à découvrir les similitudes qui sont héréditaires en moi et me rattachent à ma race.

Si je me reconnais un homme des chênes, c'est parce, que je vois immédiatement se dresser devant mes yeux les hommes des sapins.

La plupart des peuples ont habité de préférence sur le bord des lacs, des fleuves, de la mer ; les moins hardis sont demeurés sur le sommet des plus hautes montagnes ; d'autres ont passionnément aimé les plaines. Les Gaulois et les Germains ont choisi les forêts.

Ils ont vécu, les uns sous les ramures protectrices qui garantissent l'homme en été des ardeurs du soleil, et se laissent en hiver pénétrer par les plus pâles rayons, ramures délicates, poétiques au printemps, ruisselantes de richesses à l'automne ; les autres ont vécu sous le couvert des branches qui retiennent le givre et la neige en hiver, que le soleil brûle en été, qui suent l'amère gouttelette de leur sève, naissent, meurent uniformes, avec leurs persistantes et tristes aiguilles.

Pour la forêt gauloise la variété, le perpétuel ondolement des choses diverses. Tour à tour le renouveau, la destruction, les feuilles mortes balayées, d'autres feuilles ressuscitées. Pour la forêt germaine, l'éternelle monotonie.

Ces longs entretiens d'une race avec un arbre ont-ils appris aux deux peuples ce que chantent les chênes, ce que pleurent les sapins ? Peut-être

ceux qui se dressent fiers, nobles, hauts, ont-ils enseigné la fierté, la noblesse, la hauteur ? Peut-être que ceux qui rampent et traînent sur le sol ont conseillé la servilité ?

Au chêne, le lierre s'attache ; au chêne, le gui se balance comme une enseigne divine. Le sapin n'a que la mousse qui ronge. Le chêne, en grandissant, perd ses branches inférieures pour laisser passer dans les bois la brise purifiante qui porte l'amour aux époux solitaires. Le sapin garde ses branches les plus basses, s'enferme, et se nourrit dans l'ombre d'herbes corrompues. Son feuillage est offensif, piquant. Il s'élève pour diminuer, il monte pour devenir pointu. L'autre a les feuilles douces au toucher. Plus majestueux à mesure qu'il croît, il s'élargit sous la voûte du ciel. Il lui emprunte la forme des sphères. Quand il ne peut plus monter, il ploie comme un dôme s'arrondit. Le chêne parle d'abri. Les bourgeons veloutés au printemps caressent les oiseaux ; leur duvet est semblable à celui de la couvée. Géant, il se reproduit dans un fruit léger qui ne menace point l'homme couché à ses pieds. Le sapin rébarbatif se refuse à donner l'ombre tant qu'il n'a pas été taillé. Son gros fruit tombe avec pesanteur et blesse. Arbre de terrains inférieurs, il prépare le chêne et ne le remplace jamais !

Dans ses tête-à-tête avec le sapin, l'homme des forêts germanes est devenu agressif et bas. Pareil au chêne superbe, le Gaulois audacieux cherche l'orage et défie la foudre.

Tout à coup, en continuant ma promenade, j'aperçois un sapin immense, et j'arrête mon cheval. Il y a aussi des sapins dans la forêt de Fontainebleau. D'où viennent-ils ? Ce sont des envahisseurs dont la vue réveille toutes mes douleurs patriotiques. J'étais venu ici chercher les distractions, les consolations que la nature offre à l'homme trop éprouvé, et voilà que ma solitude se peuple de Germains. Il a suffi d'un arbre de race étrangère pour raviver en moi tous les souvenirs de nos luttes avec l'ennemi séculaire.

Ton frère gaulois,

PASCAL.

LE MÊME AU MÊME.

Fontainebleau, 28 septembre.

Tu trouveras à Brieg deux lettres de moi, mon cher Jean. Je me plais à t'écrire, et je sais mieux ce que j'éprouve lorsque je l'ai traduit en récits pour toi.

Hier, je suis allé revoir mon sanctuaire druidique à la Gorge-aux-Loups. Il était quatre heures. J'attachai mon cheval dans un fourré, et je descendis, non par le chemin habituel de l'entrée de la gorge, mais par le mamelon sauvage et les pentes escarpées qui la dominent.

Je marchai lentement, au milieu des bruyères fleuries, dans la poussière blanche des grès. Le sol était doux et chaud sous mes pieds. Je me laissai glisser dans le ravin et je tombai parmi les fougères.

Rempli d'une émotion que je ressens toujours en ce lieu, j'entrai dans l'enceinte druidique. Je contemplai les pierres qui parlaient à nos pères et qui me parlent à moi.

Essaimées une à une sous l'œil éblouissant d'Abellio, elles conduisent comme des gardiennes aux blocs sacrés, qu'ombragent les chênes. Les pierres sont la révélation pure des formations de la terre, enseignaient les druides ; c'est pourquoi elles introduisent dans le temple et prennent place à l'autel.

Les voilà jetées dans un chaos apparent comme si elles avaient tout à coup jailli de la vieille forêt gauloise en un jour de tressaillement. L'ombre protectrice des chênes aux branches recourbées a revêtu les pierres, les a enrichies d'une mousse épaisse, couleur d'or, qui les garantit des noires morsures de l'air. Je m'approche de l'autel, je le touche de la main, et je tombe aussitôt dans une des extases habituelles aux druides ; j'évoque le passé, et j'ai comme une vision des luttes de nos ancêtres.

Des Gaulois m'apparaissent à l'entrée de l'enceinte, formant un long cortège bruyant, désordonné, tumultueux. Des guerriers, des prêtres, des femmes, s'avancent vers moi. Un banquet se prépare. Tous bientôt y prennent place.

Tes Grecs, Jean, dédaigneraient de boire à ces cornes de buffle et de goûter à ces mets qui encombrant la table. Le plus âgé commencerait un récit fabuleux, écouté en silence. Ceux-ci se griseraient du nectar des paroles choisies, se nourriraient d'enthousiasme. Ceux-là mangent comme des lions, vident d'un trait les coupes pleines, parlent tous à la fois. Ils disent, non les aventures des dieux, mais leurs propres actions héroïques, toujours vraies et qui cependant toujours provoquent des démentis et des colères.

On entend à cette table des phrases insolentes et orgueilleuses comme celles-ci :

« Tu n'as pas fait cela !

— J'ai fait plus ! »

Une injure alors traverse l'air, frappe en pleine poitrine le narrateur et le blesse d'un mot aigu comme un dard.

Les deux Gaulois se lèvent. En ces banquets où tous les hommes des autres nations chantent, se jurent alliance et amitié, les Gaulois se convient à la mort.

J'assiste à ce duel avec la même curiosité que les autres spectateurs. Je ne m'indigne pas plus que ces prêtres et que ces femmes. Je regarde, avide de voir des hommes qui se battent. Je suis Gaulois !

Voilà mes guerriers demi-nus. Frères tout à l'heure, et maintenant ennemis ! Ils se mesurent en fils de la Gaule, sans ruse. L'un des deux est plus faible, mais plus agile et plus beau. Les femmes souhaitent qu'il triomphe. Les vieillards l'encouragent, les jeunes gens l'excitent. Le plus fort est sombre, il a le front courbé, l'œil soupçonneux, les lèvres amères. La lutte, inégale, dure peu. Le jeune et beau guerrier mord la poussière blanche des grès, il la rougit de son sang.

Vingt autres se précipitent pour venger leur parent, leur ami, un vaincu. Le vainqueur les repousse et refuse de se battre avec eux. On lui lance de toute part l'insulte et la menace.

« J'ai une querelle à vider, dit-il ; envoyez-moi ce Germain, qui là-bas mange à notre table, nous espionne et nous trahit, j'en ai la preuve.

— Et l'hospitalité ?

— Qu'il ose me démentir ! Allons, barbare, viens expier tes trahisons.

— Je hais le duel, réplique le Germain, et je ne combats que certain de ma supériorité. »

Il jette un long cri. A ce signal, des guerriers étrangers envahissent l'enceinte sacrée. Jusqu'aux femmes, jusqu'aux druides, tous ramassent les armes, les brandissent avec des rugissements de haine et de vengeance.

Le Gaulois qui a triomphé tout à l'heure fait des prodiges de courage pour protéger son blessé contre les coups des Germains.

Un combat terrible s'engage, et je crois y prendre part. Quand la force n'est que dans le nombre, que la vaillance compte, que la valeur sert, que la passion de la gloire palpite au cœur et double les énergies du bras qui frappe, alors on jouit de la guerre. On voit sous ses yeux l'ennemi faiblir, tomber, mourir ! On l'a vaincu de sa main ! On l'entend de ses oreilles ou maudire, ou demander grâce !

Défendre un sol adoré, un coin du ciel, la plaine qui s'étend, la maison couverte, l'abri des bois, le champ cultivé, défendre la femme patriote qui prend les armes à vos côtés, l'enfant qui se désespère de son enfance parce qu'il ne peut se battre encore, défendre ses coutumes, ses mœurs, ses lois, ses libertés, même celle du duel, chasser de la forêt sainte le vil ennemi qui s'y est glissé par trahison, cela enivre un guerrier et fait de lui un brave, un héros !

Ils sont ruisselants de sueur et de sang, mais qu'importent au Gaulois les blessures qu'il a reçues. Il ignore la souffrance et se tient debout, toujours combattant, jusqu'à ce que la mort l'entraîne dans les cercles tourbillonnants du bonheur éternel.

Je chéris nos pères et je me sens revivre en eux. J'exige de mon imagination qu'ils soient ici vainqueurs des Germains. Hélas ! hélas !... Mais pourquoi désespérer ? « Au gui l'an neuf ! » criaient les druides en cueillant la plante sacrée.

Moi aussi je cueille un gui sur les chênes de la Gorge-aux-Loups : A celui-là les années nouvelles !

Décidément votre visage, celui de Madeleine et le tien me poursuivent. L'une des druidesses qui assistait au banquet, vêtue de blanc, couronnée de houx, les cheveux dénoués sur la nuque, l'œil plein de défis, le doigt levé pour ordonner et soutenir le combat, ressemblait à Madeleine. C'est bien extraordinaire ! J'ai songé depuis que ce pouvait être quelque Vénète du Morbihan, sœur des Vénètes de l'Adriatique. Ne me dis-tu pas, dans ta lettre de Paris, que ta mère est de famille vénitienne ?

J'ai hâte de te lire.

Ton ami,
PASCAL.

JEAN A PASCAL.

Brieg, 1^{er} octobre.

Merci de tes deux lettres qui sont pour moi pleines d'invitation à la pensée, lorsque j'aurai le temps de me recueillir.

Ah ! tu trouves des druidesses qui ressemblent à Madeleine ! Voilà une découverte que tu n'emporteras pas au cercle d'Abred. Si j'étais moins généreux, je dirais... Non, je me tais, la générosité étant silencieuse.

Je recopie mes notes à Brieg, et je te les adresse dans leur suite.

Nous quittons Lausanne et faisons en chemin de fer un petit voyage au bord du Lac.

Ma jolie sœur continue de médire sur les montagnes de l'Helvétie, qui ne sont pas une suite majestueuse de sommets, qui sont bien plutôt un fouillis de dents, de pics, de hachures déchiquetées, de blocs sans contours, de masses informes. Point de lignes, point de dessin ; rien de noble, partant rien de beau !

Le paysage suisse, recommence Madeleine, ne peut fournir qu'au crayon noir et à la sculpture sur bois, il est indigne de la peinture. Elle nie l'école suisse et prétend, non sans raison, que tous les peintres de talent, nés dans la verte Helvétie, ont peint des paysages italiens.

A Sierre nous prenons un voiturin.

Madeleine regarde autour d'elle et se tait. Le paysage, vraiment grandiose, est inattaquable. Il serait par trop humiliant d'en convenir. La couleur est encore un peu brusque, un peu tranchée, selon l'expression de la petite Mademoiselle, mais les gorges ont un caractère de sauvagerie qui défie toute satire. Le Rhône, écumant, lumineux, maître de ses rives, court avec emportement vers notre France.

Dans la gorge de Pfin je montre à Madeleine un torrent qui coupe le flanc noir d'une haute cime et tombe en poussière d'eau, en nuage de rosée, à pic sur le Rhône. Plus loin le soleil couchant lèche en langues de feu un magnifique sommet de granit rouge, la Jemmie, pierre précieuse sertie dans des coulées de neige.

Les montagnes, en effet, sont moins hachées, moins déchiquetées. Elles prennent des physionomies, des figures, et se penchent sur le Rhône profond. Elles sont sœurs de l'abîme, y plongent, l'interrogent.

Ici, un grand sphinx pose au fleuve une énigme à laquelle chaque flot se hâte d'échapper. Plus loin, un homme couché, la tête levée, regarde passer le temps sur les hauteurs. Que cette gorge est resserrée ! Le Rhône seul a pu la creuser à force de violence, de lutttes incessantes, d'assauts hardis contre de telles roches.

Des prairies marécageuses, fleuries dans chaque brin d'herbe, nourrissent d'admirables troupeaux de chèvres luisantes, à la longue soie noire ou blanche. Les vaches brunes et rousses descendent des collines et secouent leurs colliers de clochettes qui tintent avec des notes pressées dans l'air du soir.

La nuit vient, monte du fond de la gorge, étend ses voiles sur les eaux du fleuve, habille d'ombres le pied et les flancs des montagnes, et nous entoure d'une brume grise, tandis que le soleil empanache encore les cimes de ses dernières flammes.

Notre mère s'endort. J'ouvre mon carnet, je t'écris. Madeleine me demande si c'est pour toi que je prends toutes ces notes. Je réponds « oui ». Elle me gronde, et déclare qu'elle te refuse pour compagnon et pour témoin de notre voyage. Elle ne doute pas que je ne te raconte ses faits, gestes et paroles, et elle s'oppose à ces confidences, à ces indiscretions.

Je suis forcé de convenir que déjà je t'ai entretenu de ses jugements ou plutôt de ses paradoxes sur la Suisse. Elle me supplie de cesser de t'écrire. Je résiste avec un courage dont je m'étonne et qui m'honore.

« Je m'observerai », dit solennellement Madeleine.

Elle boude, mais cela dure peu.

« Crois-tu donc, me demande-t-elle, que Pascal te rende l'amitié que tu lui prodigues ?

— J'en suis certain.

— Comment le pourrait-il ? Tu es expansif, il est retenu ; tu es enthousiaste, il est réfléchi ; tu te répands, il se garde ; tu es ardent, il est froid. C'est une nature qui reçoit, qui s'alimente, qui emmagasine sans avoir conscience des devoirs du retour et de l'échange.

— Cependant le bienfait de son affection pour moi est manifeste. Sans lui, je n'eusse été qu'un traîneur de sabre, ne songeant qu'à vivre, livré à l'unique passion d'être jeune.

— Pascal, certes, n'est pas nuisible. Je nie seulement sa générosité. Il est comme un trop-plein qui se déverse et s'arrête au niveau qui entamerait ses réserves. Cet homme n'écoute que ses voix intérieures, n'aime que les images peintes en lui et par lui !

— C'est peut-être un visionnaire, ce n'est pas un égoïste.

— Je vois en son esprit un monde à part, Jean, un monde inutile. Sans doute, il est riche de trésors amassés. Si ce n'est pas un égoïste, c'est un avare. Il a l'excessif respect de son intégrité. Contemplatif, il préfère à son meilleur ami la solitude. Il est fatalement voué au faux en tout. Il vivra incompris et mourra sectaire. Créateur d'un idéal qu'il a fait à sa ressemblance, qu'il évoque en soi, auquel il se consacre, qu'il encense des fumées de lui-même, il se consumera sans profit pour les autres. C'est un orthodoxe d'une religion patriotique étroite, exclusive. Il sacrifie à l'erreur, et dérobe à la patrie réelle des richesses, des forces que nul homme propre à l'action n'a le droit de dissiper en rêveries. Ton amitié, mon frère, le maintient à des hauteurs où d'autres que vous deux seraient pris de vertige. Ta gaieté le réveille, l'avertit et le gare. Sans toi, il courrait à l'absurde. Pascal se complaît parfois dans une sorte de prison cellulaire. Il est son prisonnier. Il s'interdit tout commerce avec l'extérieur. Le manque de relations le rendra insensé. Vois-le : écoute-t-il ? Parle-lui : entend-il ? Il n'est jamais présent que pour lui-même, visible que pour lui, attentif qu'à sa seule pensée. »

Et comme elle se taisait :

« Est-ce tout ? demandai-je.

— Puisque tu le chéris, continua-t-elle, sans se soucier de mon impatience, tu devrais le forcer à se verser, à se partager, à aimer. Il idolâtre la France, eh bien, qu'il soit Français ! Oblige ce cœur à battre pour autre chose que pour des simulacres. Fais-lui honte de sa sécheresse, au lieu de le louer comme un héros, de l'encenser comme un saint. Crois-moi, Jean, la dignité raide ne vaut pas l'expansion sans désordre, et l'affectation de la sagesse est toujours inférieure à l'énergie naturelle d'un tempérament qui sait se gouverner. Qu'est l'inertie tranquille à côté de la force endiguée ? Combien je préfère à ce géant de granit immobile, ce Rhône impétueux et puissant qui gronde, mais qui garde le lit ouvert par ses flots.

— Tu oublies les inondations.

— Bah ! le limon a quelquefois sa raison d'être. Pour féconder les terres il est plus utile que l'eau distillée. Pascal a de ces qualités négatives qui

feraient admettre des défauts nécessaires. Tu l'estimes au-dessus de toi-même, Jean, et tu n'es point persuadé qu'il vaille mieux que toi !

— Mieux, il y a question ; plus, j'en suis sûr.

— Plus ! lorsque je t'ai démontré que son intelligence aboutira forcément à la stérilité ! De sa bonté, parlons-en ! Son cœur, il est facile à mesurer ! Cet artilleur met les femmes au défi de l'attendrir. Je crains plutôt pour lui que l'amour ne l'épouvante. Aimer, c'est donner la moitié de soi-même, et Pascal n'y saurait consentir. C'est un Narcisse ! Il est beau pour se plaire, séduisant pour se charmer, instruit pour se distraire, rêveur pour rêver en soi. Ton ami aurait plus besoin d'un tout petit grain d'abandon que des récoltes successives qu'il amasse, qu'il engrange, et qu'il compte dévorer à lui tout seul.

— J'en grignoterai bien quelque chose, répliquai-je, car douter de la générosité d'esprit de Pascal, c'est commettre une injustice.

— Tu m'as écoutée, ne me réponds pas, repartit Madeleine. Tout ce que tu me dirais me viendrait de toi et ne prouverait rien pour lui. Quand j'ai bien pénétré un cœur comme celui de Pascal, je m'efforce de ne m'y point attacher. Je sais que la pire des tortures est l'épreuve du tonneau des Danaïdes. Je connais ton ami comme je me connais moi-même. J'ai été un moment fort occupée de lui, je te l'avoue, et je souriais à l'idée d'apporter la lumière à cette belle âme ténébreuse. Mais j'ai précipité de ma pensée, de mes sentiments, ce Lucifer, orgueilleux et ingrat. Si tu lui écris, répète tout ce que je viens de te dire. Après-demain, probablement j'aurai fixé mon sort. J'ai vingt ans, et je ne me refuse pas à choisir un fiancé, fou de moi, dit-on, sans m'avoir jamais vue. Le destin m'offre là une compensation qui me flatte, à laquelle je suis sensible. Ajoute à mon homélie chrétienne sur Pascal cette bonne aventure que je lui prédis sans sorcellerie : Tout en lui est préméditation. Sa route morale est tracée ; il en redressera les courbes, en écartera les rencontres, en marquera les étapes, en touchera le but. Il atteindra le développement monstrueux de sa volonté et de sa raison. Il voudra tout ce qu'on peut vouloir, raisonnera tout ce qu'on peut raisonner. Au profit de qui et de quoi ? De la conception du vrai, de la recherche de son bonheur, de son abnégation envers les autres ? non ; au bénéfice de son orgueil. Mais cessons, Jean. Nous voici à Brieg. Tu m'as fatiguée. Ne me parles plus jamais de Pascal, je te le défends ! »

Ma mère s'éveilla ou feignit de s'éveiller. Elle avait entendu la fin de notre conversation, j'en jurerais.

« Ta sœur a la fièvre, dit-elle, en prenant la main de Madeleine. Vous avez trop jaser. Tu lui fais mal, Jean. Est-ce là ce que tu te proposes ? »

Madeleine, en effet, avait la fièvre. Le diable m'emporte, si demain je prononce une syllabe de ton nom !

Il est trois heures du matin, et nous partons à huit pour Stresa.

C'est là que nous embrasserons, mon, son, notre cousin Spedone-Bruzella. Quelle fête !

Bonjour,
JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

Stresa, 2 octobre.

Le cousin n'arrive qu'à deux heures cette nuit. Je me dispenserai de l'attendre.

Donc nous quittons Brieg. La courbe succède à la courbe, le lacet au lacet. Dès le premier contour de la route du Simplon le paysage est admirable. Monter et descendre pour remonter et pour redescendre, gravir lentement les hauteurs une à une, les enlacer, en atteindre la cime, les perdre, les voir disparaître et réapparaître, franchir des torrents qu'on suit, qui vous accompagnent, qui vous quittent, auxquels on revient, c'est le récit de toutes les ascensions.

Mais je ne t'épargnerai point le détail de la nôtre.

Cette route hardie doit nous élever par degrés jusqu'au glacier du Simplon, jusqu'à l'hospice, jusqu'au village.

Les sapins escaladent les versants les plus abrupts, assombrissent les gorges, noircissent les noirs précipices. L'ombre est sinistre au fond des torrents de la Saltine, de la Ganther et de la Glys. Ce sont les entrées du Ténare.

Madeleine est pâle, agitée, fiévreuse encore. Ma mère a le vertige. Seul je contemple les glaciers aux arêtes tranchées et les moraines onduleuses. La lumière, sollicitée, se répand en masses ruisselantes sur les neiges, les inonde de colorations pourpres depuis le rose le plus pâle jusqu'au rouge le plus ardent.

L'esprit est allégé dans la région des glaciers. L'air est si rare qu'il disperse les idées confuses, comme un jour pur disperse les nuages.

Il n'y a pas à dire s'écarteraient certains bourgeois de notre cher Paris, les cimes élèvent l'esprit de l'homme !

Les aspects de la route varient à chaque instant ; la verdure change de tons ; les roches, tantôt sont grillées par le soleil, tantôt habillées de mousse par l'ombre, selon que les détours du chemin nous transportent du nord au midi.

Des enfants courent après notre voiture et nous offrent des bouquets d'épine-vinette, de fraises, d'airelles, de mûres sauvages. Ces fruits rouges et noirs amusent Madeleine qui les achète et les mange.

Tout à coup une voix assourdissante gronde au-dessus de nous. Une cascade énorme sort furibonde des entrailles du glacier, se lance en chute d'une hauteur vertigineuse, franchit avec une puissance effrayante des obstacles qui augmentent l'affolement de sa course, rencontre une galerie de la route qu'elle saute d'un bond immense, et se jette enfin dans l'abîme qui pousse des clameurs formidables. La cascade, broyée sur les roches, éclabousse de nuages d'eau la montagne entière.

Ma mère effrayée supplie notre conducteur, qui pourtant fouette ses chevaux, de se presser davantage.

Madeleine et moi nous voulons réentendre ces mugissements, revoir ce spectacle extraordinaire. Nous rentrons à pied sous la galerie. Le sol tremble. Les voûtes tressaillent. La route couverte, éclairée par des arches, nous permet de nous approcher jusque sous la cascade qui rugit sur nos têtes. Une nappe épaisse et lourde se plie en arceau gigantesque, colossal, et se renouvelle avec une telle rapidité que nos yeux n'en peuvent suivre le mouvement. Le soleil la pénètre dans sa masse, la crible d'étincelles dont il nous est impossible de supporter l'éclat. Tant de bruit, tant de force, tant de scintillement nous étourdissent. Une puissance irrésistible nous dompte. La nature nous subjugue, nous anéantit. Mon cerveau résiste mieux à la sensation de l'écrasement que celui de Madeleine. Elle s'engourdit, ferme les yeux. Je l'entraîne et nous échappons aux menaces, à la furie de l'eau.

Ainsi, le glacier immobile engendre cette chute et lui donne une pareille impulsion ! Le mouvement, que les siècles ont fixé, s'ébranle, se reconquiert, et retrouve la somme de ses forces accumulées. Ce qui était glacé se réchauffe, ce qui était retenu s'élance, ce qui était prisonnier devient libre, ce qui vivait uniquement dans le temps dévore l'espace.

O mon ami, pardonne à cette littérature. Sois indulgent pour mes phrases comme je suis indulgent pour les tiennes. A l'altitude où je suis, deux mille trois cents mètres, n'est-il pas permis de se jucher un peu ?

Je refais ici la campagne d'Italie, et, la route tracée, l'histoire écrite, les fautes signalées, les surprises découvertes, les retards prévus, les pièges éventés, il m'est loisible de la recommencer plus étonnante encore.

Nous passons devant l'hospice bâti au milieu des landes. Une seule chose est gaie dans ce désert : ce sont les lichens d'un vert tendre qui recouvrent

les roches vieillies et les obligent à coqueter d'un air aimable avec des façons printanières.

Nous tournons autour d'un nouveau glacier qui se laisse glisser jusqu'au pied de la montagne. Il a le premier déblayé la route que nous suivons. Ses eaux ont entamé le dur granit.

Nous entrons dans la vallée de Josaphat ! Les flancs de ces hauteurs se sont-ils ouverts, leurs entrailles se sont-elles déchirées au son de la trompette du jugement dernier ? Des pierres sont éparses, culbutées ou dressées. Elles gisent piteusement échouées sur le sol, effarées, lamentables. Elles se seront précipitées de la montagne, croyant à quelque miracle, prenant une secousse, un tremblement de la terre pour un signe de résurrection, et la foudre des nuages pour la voix de Dieu. Le drame est d'hier. Les blessures de la montagne ne sont pas encore cicatrisées.

Un ravin qui coule au milieu de ce bouleversement essaye en vain de chanter. Il pleure. Nous nous étions promis de goûter sur l'herbe après avoir quitté l'hospice, mais ma mère et Madeleine sont dans un état d'agitation singulière ; cet effondrement de la montagne leur fait peur. Elles me déclarent vouloir sortir tout de suite de cette gorge affreuse.

Notre conducteur nous oblige à faire halte pour relayer ses chevaux. Au-dessus de l'auberge où nous nous arrêtons le glacier est comme suspendu. Nous nous asseyons dans une prairie étroite où sont des faneuses qui secouent gravement le foin coupé. C'est la première fois que je trouve des faneuses tristes. Ces femmes vivent au fond des étables huit mois de l'année.

Enfin nous repartons. Notre cocher que j'ai prévenu lance ses chevaux à fond de train. Nous brûlons la route, mais le glacier nous suit, les montagnes grandissent, la gorge se creuse. Moi-même je suis saisi par une vague angoisse. Cette nature ennemie de toute lumière, de toute grâce, de tout sourire, est féroce. Je vois la marâtre, parcheminée ; les seins noirs et flétris. Elle a pour chevelure, sur un chef dénudé, quelques pins rares, à l'écorce en lambeaux, que la mousse ronge jusqu'à la hampe. Une ombre humide et inféconde enveloppe la montagne.

La route, ouverte à la mine, taillée au pic, contourne la base du glacier et descend droit sur un précipice où elle s'engouffre par la galerie d'Algabi.

Nous sommes dans la vallée de Gondo !

Madeleine et ma mère jettent un cri d'épouvante et se cachent le visage. C'est l'abomination de la désolation ! Au sortir de la galerie la route côtoie

l'abîme, elle en fait partie. Une eau lourde, sans clartés, gémit entre des pierres verdâtres. Les parois de la montagne ont une élévation de 700 mètres. Notre voiture ressemble au carrosse d'un lilliputien. Nous avons tous trois une sorte de vertige de la hauteur. Madeleine, quoi que je dise, s'affole et me supplie de l'arracher à ce gouffre... C'est magnifique et c'est horrible ! Nous parlons et nous ne nous entendons pas. Nos voix prennent des notes étranges, des sonorités de caverne, et ne peuvent percer les quelques millimètres qui nous séparent, tant l'atmosphère est épaisse au fond de ce défilé.

J'essaye des plaisanteries qui ne se détachent point de mes lèvres. De quelque côté qu'on se tourne, ce sol, ces pierres, ces eaux, portent un méchant défi à l'homme, repoussent les bienfaits de son travail et de sa force, imposent même silence à sa parole.

Le glacier si morne un instant plus tôt est presque aimable relativement.

Le gouffre va toujours se resserrant et bientôt se ferme sur nous... Mais le rocher s'ouvre, on ne sait comment, et nous nous enfonçons dans un tunnel sombre, de plusieurs centaines de mètres, ruisselant d'eau, boueux, sinistre, sous lequel mugit et se lamente le torrent de la Doveria, et que la chute de Fressinone barre à sa sortie.

Madeleine tremblante ne cesse de balbutier : « Assez, assez ! »

Lorsque nous traversons la chute qui nous inonde et remplit l'air de ses rugissements, c'est un tel fracas, que ma mère et ma sœur effrayées saisissent mes mains en criant, et que je me dresse pour les protéger. Je n'ai jamais vu de lieu plus impitoyable et mieux fait pour être maudit !

Je suis impuissant à calmer la terreur de mes chères compagnes, et l'angoisse vague que je n'ai cessé d'éprouver dans la vallée de Gondo se transforme en une douleur précise, aiguë, intolérable.

Qui dira les rapports mystérieux des pensées de l'homme avec les objets extérieurs ? En face de cette nature, je songe à nos désastres, à l'inclémence, à la dureté de nos ennemis. Les ruines, les ravages de la guerre se représentent à mon souvenir.

Nulle consolation ici. J'ai peur d'y laisser toute espérance !

Le jour tombe derrière le glacier. L'imperceptible ligne bleue du ciel qui partage la montagne en deux comme une brèche, se teint de rouge. Nous respirons mal à ces profondeurs, et notre souffrance croît à mesure que le glacier devient plus pâle et le ciel plus sanglant.

Tout à coup sur le miroir blanchi des glaces éternelles une faucille d'or apparaît. C'est un des premiers emblèmes de tes druides, Pascal, un croissant aminci de la lune ; c'est une image de la France !

Pourquoi l'ai-je quittée, ma tant aimée ? Pourquoi ai-je regardé d'autres terres que les siennes ? Le visage de la patrie délaissée dans l'épreuve est triste et sévère. Notre France me reproche durement de l'évoquer en la vallée de Gondo. Je parle à cette vision, je l'implore, je m'accuse d'infidélité, je demande grâce ; j'ai la fièvre et un peu le délire. Que me répond-elle ? Je n'en ai gardé nulle trace en l'esprit.

« Tais-toi ! s'écrie Madeleine avec colère et d'une voix qui domine le bruit de la Doveria. Que cette affreuse porte de l'Italie me ferme au moins la France ! Je proteste à la fin contre tant de gémissements. Je me lasse d'être patriote. On m'a fait verser trop de larmes pour des terres, je me suis trop lamentée sur la perte de nos forteresses, j'ai eu trop de chagrin de la ruine de nos provinces, on m'a poussée à un trop violent désespoir national. Puisque la coupe de ma souffrance déborde, je la renverse ! Assez de tragédie française ! Je ne pleurerai plus la Lorraine de Pascal. J'entre dans la patrie de ma mère. Si tu trouves derrière toi, Jean, l'image de la France mutilée, va-t'en ! Tu es militaire, tu peux haïr, rêver vengeance et revanche. Moi je veux aimer, rêver de jeunesse et de bonheur. Je veux des paysages souriants, une patrie qui n'a point de blessures. Quand j'aurai quitté cette gorge habitée par la mort, je veux vivre. Après tant d'ombres il me faudra des océans de lumière. Les tristesses qui ont bouillonné en moi, comme l'eau noire de ce torrent, courent aux lacs bleus. Italiam ! Italiam ! la fille de ma mère te revient, sois ma consolation, sois ma joie ! »

Notre mère attire Madeleine sur son cœur, et la garde.

« Je te la reprends ici, me dit-elle, triomphante.

— Ma mère, allez-vous répudier la France de mon père, renier la patrie de votre fils ? m'écriai-je, le cœur brisé.

— Oui, parce vous avez outre-passé la mesure des désolations que vous aviez le droit de m'infliger. Ton père, plus d'une fois, pendant la guerre, m'a reproché d'être Italienne quand je m'efforçais d'être Française. Pascal et toi vous m'avez abreuvée de vos soucis, de vos inquiétudes, de vos regrets. Je reviendrai à ton père, parce que je l'aime, mais je ne le ferai qu'après avoir donné ma fille à ma patrie à moi, qui ne l'obligera pas à gémir, à pleurer. Madeleine te l'a dit, et je te le répète pour elle : assez, assez ! »

Toutes deux, en elles-mêmes, s'éloignent de moi et de la France malheureuse. Mon cœur se déchire et se raffermi à la fois.

Je lève les yeux de nouveau vers le glacier. La faucille d'or s'effile dans un ciel rose. L'emblème n'a point disparu. Un jour de bataille, tu t'en souviens, Pascal, le jour de Gravelotte, nous nous sommes, toi et moi, donnés à la France âme et corps... Je ne me suis point repris dans le val de Gondo. Peut-être as-tu raison, frère, peut-être, quand on l'aime, ne faut-il aimer qu'Elle ?

Je t'ai pour ami, et je l'ai pour amour !

JEAN.

PASCAL A JEAN

A STRESA.

Fontainebleau, 1^{er} octobre.

J'ai reçu ta lettre de Lausanne. Madeleine y est très-amusante, comme tu le dis, et je suis heureux d'avoir au fur et à mesure le récit de ses impressions de voyage. Si elle ne jette pas tous ses feux dans ses paradoxes sur la Suisse, j'imagine que son admiration pour l'Italie sera curieuse.

Mais prends garde, Jean, qu'elle ne se laisse un peu trop charmer par ce pays de la lumière, si voluptueux, si enivrant, et, dit-on, si beau à voir.

Ta sœur est légère, quoiqu'elle ait des solidités de cœur et d'esprit. Nous l'avons peut-être fatiguée de nos lamentations patriotiques. J'y réfléchis depuis ce matin et j'ai peur que nous soyons coupables d'imprudence. Ta mère se referait volontiers Italienne par sa fille. Ce mariage dont tu me parles en est la preuve. Elle dissimulera donc à Madeleine tous les ennuis d'un changement de nationalité, lui en montrera les avantages, et lui promettra au besoin d'habiter Venise avec elle durant les longues absences de ton père.

Tu ne dois pas permettre, pour le bonheur même de Madeleine, si Française, qu'elle s'expatrie, qu'elle s'exile ! Lutte contre ce projet qui te désespère, que votre père blâmera, j'en suis certain. Je t'ai raconté, n'est-ce pas, son enthousiasme pour l'acte d'un Italien qui s'est fait naturaliser Français aux jours de nos plus grands désastres, à la conclusion de la paix !

« Autant, me dit-il à ce propos, c'est être noble et généreux que de réclamer, que d'accepter les devoirs, les épreuves de notre France vaincue, autant il serait criminel de se soustraire à ses malheurs après qu'on a joui de sa fortune. »

A Madeleine, il faut Paris, il lui faut un mariage français, un homme brillant, sûr de lui, de son esprit, de sa gaieté, de sa jeunesse, pouvant effacer d'un trait les adulations de cent amoureux, un homme à l'abri des surprises, des risques, de l'imprévu, qui sache l'existence l'ayant traversée, et qui, après avoir goûté de l'amour faux, soit résolu à dédaigner tout ce qui

n'est pas l'amour vrai, c'est-à-dire le culte pour une femme de la beauté, de la grâce, de l'intelligence de Madeleine.

Il est nécessaire, Jean, que le mari de ta sœur ne soit point un naïf, livré sans défense aux caprices, aux fantaisies de Madeleine. Si l'on arrivait trop riche de cœur dans les mains de cette superbe, ou si l'on s'offrait sans compter, elle dépenserait avec ostentation ses richesses en un jour. Je lui voudrais un don Juan au moment où il additionne en bâillant ses mille e tre. victimes sans en regretter une seule, où il s'avoue qu'il lui faudra recommencer la série ennuyeuse, écœurante, monotone de ses succès, s'il ne trouve enfin la mille e quarta !

Orgueilleuse, rêvant de dominer celui qu'elle épousera, cherchant la royauté dans le mariage et faite en même temps pour mépriser un esclave, il serait imprudent de lui donner un mari vénitien de nature aimable, facile, plus souple que ferme, plus patiente que résolue, plus poétique que résistante. Venise, son ciel et ses fils ont déjà la beauté, mais aussi la mollesse orientale.

Madeleine ne supporterait pas une année la solitude où se calfeutrent les femmes de la noblesse vénitienne, qui sont très-peu mais un peu délaissées au fond de leurs palais, sauf au temps bien court des réjouissances publiques, au carnaval. Elles vivent entre elles, sans liberté, et puis... sans société française ! Et sache-le bien, Jean, on souffre beaucoup des différences d'éducation, de mœurs. Quand on voyage, qu'on observe, on se réjouit des originalités de tous les usages, de toutes les coutumes. Mais imagine comme il doit être cruel de subir les exigences, les habitudes, les tyrannies locales à l'étranger. Cela devient d'autant plus douloureux qu'on était un modèle plus accompli des belles manières, des formes élégantes d'un autre milieu.

Sauve Madeleine de l'entraînement factice qu'elle va subir, je le crains. Fais que ton esprit français soit irrésistible, que ta vivacité, que ton charme, luttent contre le charme, contre la vivacité d'un Italien. Ne néglige rien de toi, surveille la plus insignifiante de tes paroles. Fais à ta sœur pour la France une cour délicate, raffinée, qui la force à reconnaître combien la galanterie étrangère est inférieure à la galanterie française. Apporte dans le moindre de tes actes la séduction de notre patrie. Sois distingué jusqu'à la recherche. Songe que te voilà en Italie et qu'on peut porter sur la France un jugement que l'aspect de ta personne aura provoqué.

Lorsque la France était intacte nous avons pleuré avec l'Italie. Quoique ce soit autrement difficile, efforce-toi de sourire aux joies de la patrie voisine et ne lui demande pas des larmes aujourd'hui, en échange de tes pleurs d'autrefois. Je ne veux pas que mon frère se souvienne de nos malheurs avec pitié. Qu'on dise en Italie des Français en t'écoutant : « Leurs terres d'Alsace et de Lorraine sont prisonnières, mais eux sont libres encore. Leur courage n'est point défait, ni leurs espérances conquises, ni leur honneur écrasé ! »

Salue en Français le passant italien qui lève son chapeau sur les routes. Sois généreux, puisque tu es riche, avec ceux qui parlent ta langue, qui te servent ou te guident. Paye-les avec notre bel or qu'ils convoitent et qu'ils aiment.

Sois fier sans hauteur, et que nulle part nul homme ne se croie le droit de voir en toi un vaincu. Applaudis sincèrement à la renaissance nationale italienne. Interroge, étudie, apprends par quels sacrifices chaque Italien aide à la fortune de l'Italie nouvelle, et promets-toi de le dépasser en patriotisme.

Madeleine, en t'écoutant, se sentira plus d'une fois Française, et tu la garderas à la France.

Elle va courir un grand danger. Les adorateurs qui l'entouraient à Paris, tous élèves de nos écoles, aimant la patrie avec ardeur ou subissant l'influence de l'opinion bourgeoise dans leurs familles, opinion épeurée, gémissante aux heures de transition politique, étaient tous ou haineux ou inquiets. La plupart de nos amis comme nous ont participé à la guerre, et déjà, si jeunes qu'ils soient, ont à raconter leurs campagnes et les racontent. Cela fait que la jeune société française a un fonds d'irritation, d'impatience, qui la rend plus amère que gaie, plus discoureuse que spirituelle. Si la France y doit gagner, les femmes y perdent. Ce qui, pour toi et pour moi, est depuis deux ou trois ans une consolation et une espérance, a pu devenir un sujet d'ennui pour Madeleine comme il en est un pour ta mère.

« Les jeunes hommes de votre pays ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois quand j'ai aimé le lieutenant Lalande, mon mari », m'a souvent répété ta mère.

Au temps de la domination croate, les femmes vénitiennes voyant au milieu d'elles un Français libre du joug étranger, orgueilleux de la suprématie extérieure de sa patrie, se laissaient facilement charmer par son esprit, par son amour du plaisir, son entrain, sa légèreté insouciante. Les

jeunes filles se disaient : « Le Paris de là-bas est joyeux, on y rit, on y danse, on s'y amuse », et désiraient être Parisiennes.

Craignons, Jean, qu'aujourd'hui Madeleine ne préfère à des Parisiens désolés, découragés, un Vénitien qui revit, qui renaît, qui s'épanouit avec sa Venise délivrée.

Conte-moi vite cet amoureux qui va vous apparaître dans le cadre des lacs et profiter de l'attrait du paysage.

Défends Madeleine contre elle-même avec plus d'habileté que de passion. Si la France peut triompher, sois vainqueur. Invoque la nature elle-même pour qu'elle te protège, ô païen !

Ton ami,

PASCAL.

JEAN A PASCAL.

Stresa, 3 octobre.

Tes conseils ne sont pas de trop. Je m'abandonnais. Je cours sérieusement, comme tu le prévois, le danger de perdre ma sœur, de la voir ravie à notre France.

Ce matin, en m'éveillant, j'étais tout chagrin de la scène d'hier. J'avais été hanté la nuit par le souvenir affreux de la vallée de Gondo. Je me levai fenêtres closes, après avoir lu ta lettre, que la poste voulut bien remettre à un courrier de l'hôtel sur la présentation de ma carte. Je finissais ma toilette lorsque s'ouvrit brusquement la porte d'un balcon par lequel entra le lac Majeur.

Je l'avais à peine entrevu hier soir dans la brume et dans la confusion de mes esprits. Il me sauta aux yeux en festolement de lumière et d'éclat. Je fus ébloui. Ma mère l'accompagna dans ma chambre. Elle était toute rajeunie, vêtue de mousseline blanche. Derrière elle vint Madeleine, habillée de bleu couleur du lac, et le cousin Spedone-Bruzella !

Non, je n'ose te le peindre. Je suis abasourdi. J'ai l'envie folle, avant de te décrire le personnage, d'aller le noyer. Il a toutes les cartes dans son jeu. Si je gagne cette partie-là, je serai sorcier. Hélas ! hélas !

Il ne m'a pas dit quatre phrases. Il a deviné ou on lui a dit que je l'enverrais au diable à sa première apparition, et il a juré de me plaire par sa réserve, chose difficile à son caractère, je le parie.

Il n'a pas eu de désillusion avec Madeleine. Elle non plus, paraît-il, car elle m'a dit à l'oreille :

« Tu sais qu'il te ressemble, et que cela m'amuse ! »

C'est vrai. Il a comme nous ou plutôt nous avons comme lui le type vénitien. Notre cousin a des yeux noirs, des cheveux blonds relevés en noble crinière avec de larges ondulations naturelles ou obtenues. Il a la physionomie des lions de Venise. Sa taille moyenne est bien prise ; ses attaches sont fines et de race. Spedone a vingt de ses portraits dans les tableaux de Véronèse ou du Bordone. Sa barbe dorée illumine un visage ardent, et ne fait point pâlir des regards pleins de feu. Ses dents blanches

rient et luisent dans l'or de sa barbe. Il s'incline comme on ploie. Il est très-élégant de ton, de manières, et porte les modes anglaises.

Je ne te dirai rien de son esprit, il ne me l'a point montré, ce qui prouverait qu'il en a. Pour être juste, on ne peut douter de son intelligence à son air et à sa physionomie.

Je vais déjeuner. Le courrier du matin part. Je t'envoie ces quelques lignes. Je les compléterai par une lettre ce soir.

Pourvu que cet Achille ait le talon vulnérable !

Mon plus cher vœu est de ramener Madeleine à ses onze prétendants français. Ah ! si j'en préférerais un seul parmi eux, qu'il me serait facile de lutter contre ce douzième ! Chose peu commune, je cherche un treizième ; cherche-le donc avec moi...

Ton camarade,

JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

Stresa, même jour.

Il a une verve enragée, un esprit infernal. Il enlève le trait sans fracas, en un tour de mot. Ma mère nage dans l'admiration.

Madeleine s'extasie sur le paysage et répète qu'ici tout est d'accord, le ciel, les montagnes, la verdure, les lacs. Que veux-tu que j'y fasse ?

Je rivalise de gaieté, de bonne grâce avec cet endiablé, mais si cela continue je n'y tiendrai pas. Le mieux est que je l'assomme ! J'y songe, et je regrette d'avoir des hésitations.

Crois bien que je me suis pénétré de tes instructions. Je dois même convenir que le point national est le seul point noir qui puisse grossir et menacer le cousin de quelque orage. Il entonne un peu trop les cantiques et les hosannas sur son Italie nouvelle. Cela m'a déjà fourni l'occasion de deux ou trois mots polis, mais fermes, qui ont été approuvés par Madeleine.

Nous ne sommes plus dans le val de Gondo. Tu m'as rappelé à ma foi patriotique. Je répondrai à Spedone, je lui réponds par la future France ! Je le sens comme toi, il faut emporter à l'étranger une patrie mieux drapée, plus fière, qu'on aime autrement du dehors.

Je ne la vois plus en image, en figure, notre France ! Je la vois dans ses lignes géographiques, étendue sur sa carte, ses membres soudés les uns aux autres, et, quand je détourne un moment les regards de la plaie saignante qu'elle a sous la mamelle gauche, j'admire ses deux épaules plantureuses et solides, la Normandie, la Flandre. Elle a le dos puissant, le cervelet chaud en Picardie, la tête un peu ramassée, un peu rentrée dans le cou comme celle des hercules. Cette tête est l'Ile-de-France, Paris. Ses entrailles gonflées, bien nourries, l'Anjou, la Touraine, sont grasses, opulentes, pantagruéliques. Ses mains sont dures, calleuses : l'une gouverne la montagne par le travail dans le Doubs, dans le Jura et la Franche-Comté ; l'autre gouverne une mer difficile sur les côtes de Bretagne, où sont les Français hardis et forts. Ses pieds nerveux s'avancent vers l'Espagne et vers l'Italie, dont plus d'une fois elle a chaussé la botte, qui toujours l'a embarrassée dans sa marche.

Regardée ainsi, Pascal, notre France a l'aspect robuste et vigoureux. Elle est plus massive qu'onduleuse, plus enroulée sur elle-même qu'allongée. Ce n'est, pas la fine Italie, c'est encore la large France.

Ma mère et Madeleine m'appellent. Il me semble entendre battre la charge. Aux armes t De faiblesses, de découragements, plus ! Me voici tout ragaillardi comme un tourlourou après le premier feu.

On propose au travers de ma porte une promenade sur le lac. On veut bien consentir à se passer de moi si je suis occupé, on me laisse à ma correspondance.

Halte-là ! Je suis l'ennemi et je veille. Me voilà prêt au combat. On va au feu. Présent !

Au revoir,

JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

Stresa, 4 octobre.

Entre nous, le lac Majeur, c'est la beauté même. Tout y est aimable, d'une grâce noble. Que de charmes ! Les rives sont attirées, retenues par ce lac. Elles glissent sur ses eaux, s'y aventurent, le limitent, mais en l'embrassant.

La lumière court, va, vient, et varie sans cesse en des jeux où elle se plaît à créer des combinaisons toujours nouvelles. Les îles Borromées sont posées comme le berceau de Moïse sur le Nil. La verdure n'a rien d'uniforme, elle est nuancée par les teintes les plus diverses.

Les collines, aux flancs ouverts, montrent leurs richesses de marbre, de porphyre, de pierre dure. Les lointains du lac ont une morbidesse, un attrait, qui invitent l'œil aux rêveries paisibles.

Il y a dans tout le paysage une harmonie d'effet, une douceur, une sérénité qui émeuvent et préparent le cœur à la tendresse. Ici on est amoureux ! Je le suis donc de Madeleine par procuration de la patrie française. J'éclate en réminiscences poétiques. J'adresse à ma sœur des louanges, des flatteries qui écrasent toutes les fleurs de rhétorique que l'ardent cousin ose cueillir sur ce rivage et mettre en gerbes pour sa déclaration.

Veux-tu un échantillon de mon savoir-dire ?

« O Madeleine, ô jeune fille, supérieure à toutes les créatures féminines d'une nation qui les fait intelligentes et railleuses, belles et jolies, tendres et fortes, enthousiastes et courageuses, que tu es charmante ! Sur le fond bleu du ciel ta chevelure dorée se détache et luit, ta tête virginale s'entoure d'une auréole. La brise qui roule à la surface de l'eau donne à ses ondes la forme de glaces taillées à facettes. Que ton adorable visage, penché hors de la barque, se réfléchisse des milliers de fois dans le lac, et glisse de miroir en miroir depuis Locarno jusqu'à Sesto-Calende ! »

Crois-tu qu'après cela on puisse tirer l'échelle, que ce soit assez troubadour, assez Clémence Isaure, assez œillet d'or ?

Le beau Vénitien ayant une fois ou deux usé de l'emphase, je me permettrai d'en abuser. Se jucher d'ailleurs est si facile ! Boileau a bien raison, je ne sais plus où, ni dans quel vers.

Après une heure passée à jouir de l'ensemble des beautés du lac nous nous dirigeons sur Isola-Bella.

Nous voguions en silence, ma tirade ayant jeté quelque fraîcheur dans l'esprit de ma mère et dans celui de Spedone. Madeleine rêvait en souriant.

Le contraste de ce lac avec la vallée de Gondo est si extraordinaire que je me demande si je suis maintenant sorti du réel ou si j'y rentre.

Je t'écris tout ceci au crayon sur une table de jardin, à l'Isola-Bella, tandis que ma mère, ma sœur et le cavaliere Spedone visitent le palais des Borromées. J'ai refusé de les suivre dès la seconde salle sous prétexte que j'ai l'horreur des musées de famille. Mon cousin se dépense en cicerone avec une hospitalité véritablement écossaise. Bonne affaire ! Voilà qui fatigue. Lorsqu'on a beaucoup enseigné très-clairement, on a l'esprit lourd. C'est une observation qui m'appartient en propre, et pour laquelle je prendrai brevet. J'ai toujours eu raison, avec les arguments les plus piteux, de nos meilleurs professeurs après leurs plus belles leçons. Si l'on disait au plus grand orateur à la fin de son plus grand discours, recommencez ! moi-même en personne, avec mon humble faconde, je dirais mieux que lui.

J'aime tant à parler, à discuter, à ergoter ! Je suis bavard, et heureusement pour toi, écrivurier.

Tandis que Spedone explique, je me repose et garde mon esprit en légèreté. Nous verrons si ma stratégie est imprudente ou habile.

Je m'applique, je m'observe, Pascal ; je pèse mes paroles, j'ordonne mes actes, je calcule tout.

O divinités du Lac, Élionomes prophétesses, nymphes des eaux tranquilles, filles de Jupiter, inspirez-moi, secourez-moi !

Allons, bon ! je me reperche sans avoir l'excuse d'une pauvre phrase de Spedone. Si je te faisais du druidisme, passe encore ! Mais comment veux-tu que, si peu chrétien dans Paris, je ne sois pas païen en ce lieu ? Tout m'y invite.

Représente-toi un bosquet de lauriers-roses fleuri de haut en bas. Des tourterelles grises voltigent en grasseyant leurs roulades à Vénus. L'eau du lac clapote et chante contre les balustres de pierre. Est-ce la voix des nymphes qui me répond ? Jamais la nature n'a pris plus de soins, n'a dépensé plus d'art, n'a fourni plus de richesse, n'a fait jaillir du sol une

végétation plus luxuriante pour cacher le mauvais goût de l'homme, que dans ce jardin Borromée d'Isola-Bella. Eucalyptus, bambous verts et noirs, arbres à thé, camphriers, citronniers, mimosas, magnolias, chênes verts et chêneslièges, pins de toute sorte, arbres de tous climats, de tous pays, des cinq parties du monde, se côtoient, se rapprochent, s'enlacent, poussent, croissent avec une force, avec une puissance magiques, et abritent les plantes les moins faites pour être à leur ombrage.

J'aperçois Madeleine, cher Pascal, à ce soir.

9 heures.

Spedone, dans son ardeur, avait surmené notre mère. Elle fit quelques pas sous les lauriers-roses, et décida que nous allions retourner à Stresa sans voir l'Isola-Madre. Nous y reviendrons demain. Madeleine est souffrante sur ce lac tranquille. Je ne manque pas de m'écrier : « Que sera-ce en gondole, dans les lagunes ? » La trahison est bien franche. Spedone reçoit le coup en pleine poitrine, et il bronche.

Nous arrivons à l'hôtel. Madeleine gouaille sur le peu de solidité de son cœur. Le cousin débite plusieurs compliments assez fades, assez démodés ; seulement c'est prononcé avec un joli accent qui ajoute du sel au moindre trait. Parmi les onze prétendants de la rue de Luxembourg, il y en a au moins douze, Pascal, qui tourneraient mieux que cela une phrase à la bergamote.

J'ai entraîné Madeleine au balcon. J'ai lancé mon épigramme sur le goût, sur la fraîcheur des bouquets à Chloris de Spedone, et puis, tout aussitôt, pour que l'épine demeurât dans la piquûre, je changeai de conversation. Je m'extasiai sur la nuit, sur les étoiles dont les rayonnements sont ici plus allongés qu'ailleurs. Je célébrai en prose poétique le gris bleuâtre du lac, l'élégante silhouette des montagnes, aux lignes distinctes, quoique enveloppées d'ombres noires.

« S'il y avait un homme digne des ambitions de mon cœur pour toi, Madeleine, ai-je ajouté, un homme qui pût te faire connaître, non les agréables langueurs de la sentimentalité, mais la noble ardeur des passions exceptionnelles, la sublimité du grand amour, ce que te dirait cet homme, je voudrais un jour l'entendre te le dire à cette heure, en cet admirable lieu.

— Mais notre cousin, répliqua-t-elle, n'est-il point un adorateur sans pareil ?

— Spedone, repris-je, oui, dans les premières minutes d'une première apparition ; mais il ne m'ébahira plus demain matin comme aujourd'hui. Je m'acclimate à ses perfections et à sa beauté. »

Survint le loup, qui cherchait aventure. Je n'ai rien d'un agneau et ne cédaï point la place. Nous causâmes tous trois de choses et d'autres jusqu'à onze heures. Ma mère, qui s'était assoupie, se réveilla pour nous renvoyer chacun chez nous.

Frère, il faut dormir !

JEAN.

PASCAL A JEAN.

Fontainebleau, 2 octobre.

Ta seconde lettre de Lausanne est, grâce à Madeleine, beaucoup plus réjouissante encore que la première. Ah ! le pauvre Cervin ! Il l'a comme moi échappé belle ! Certaine petite personne incomparable a dû courir dans son esprit comme dans le mien, sous une forme à la fois rieuse et impitoyable, au travers de ses pensées les plus graves. Elle a dû jeter le désordre dans ses classements d'antiquités lacustres, éparpillé tout ce qu'il avait amassé de théories, d'axiomes, culbuté l'échafaudage de ses plus nobles résolutions.

Je le vois comme je me verrais moi-même. Il se défend, il s'obstine. Fasse la science qu'il se garde et qu'il se reprenne !

Est-ce que Madeleine le remplacerait vis-à-vis de lui-même ? Quand on a découvert les jouissances intellectuelles les plus hautes et qu'on a fixé le point d'accord entre soi et le dehors, il ne faut pas courir le risque de perdre le fruit de ses labeurs, de laisser entamer sa personne morale, de s'écrouler, de s'effondrer, d'être réduit en poussière, de devenir un élément aveugle !

Je vais écrire à Cervin, lui conter mon épreuve, et, sans lui nommer l'adorable démon, lui dire que moi aussi j'ai failli succomber à la tentation d'aimer. Il tirera de ma confiance un profit utile et peut-être nécessaire.

Madeleine, sous une forme paradoxale, juge bien les rives du lac de Genève. Si j'avais besoin de cette preuve pour croire au goût artistique de ta sœur, sa comparaison entre les paysages normands et les paysages suisses me la fournirait. Elle note juste, malgré ses boutades drolatiques, le désaccord des eaux bleues et des montagnes sombres. Prie-la donc d'agréer mes félicitations.

Et toi, mon ami, cher Jean, laisse-moi te serrer dans mes bras pour ton émotion française à la table des Cervin. Ta sincérité chaleureuse me va toujours droit au cœur. Je me suis senti tout remué par ce passage de ta lettre.

Tu l'aimes si dévotement, cette France idolâtrée, que je puis te parler sans mystère de ma piété pour elle et que je veux te convertir au rituel de

mon culte.

Tu admets déjà la contemplation face à face, l'évocation, car bien souvent nous l'avons évoquée ensemble, la patrie, et elle nous est apparue.

Tu reconnais des saints à notre divinité, les saints de la France ! Ils sont là, devant tes yeux comme devant les miens, nous traçant les chemins du sacrifice. Plus complet a été leur oubli d'eux-mêmes, plus ils ont livré de leur chair, plus surhumain est leur mépris de la mort, plus fanatique est leur amour, plus avec moi tu t'exaltes à leur nom.

Ceux que je préfère parmi les saints de ma patrie, ce sont ceux qui l'ont défendue contre l'envahisseur, qui ont repoussé ou arrêté le conquérant, d'où qu'il soit venu, qui ont combattu pour la délivrer, ceux qui ont sauvé la France et forcé l'étranger à confesser son héroïsme.

C'est Geneviève la Parisienne, Eudes de Paris, Roland, Marcel, la Hachette de Beauvais, le grand Dunois, c'est Jeanne surtout, Jeanne de ma Lorraine, la sainte Pucelle. J'aime Bayard, Duguesclin, et les hommes de mer protecteurs des frontières ouvertes de nos rivages : Jean Bart, Duguay-Trouin, Duquesne. J'admire ces généraux de 92 culbutant quatorze armées. Je vénère jusqu'aux plus humbles dans la troupe de ces vaillants obscurs dont le Grand-Ferré est le patron.

Jean, ne les vois-tu pas tous dans le cortège de notre divine France ? Moi, je tressaille en eux lorsque je les fais revivre en moi. Leurs tortures, je les éprouve, je les veux ressentir ; leurs espérances, je les ai ; leur gloire, je la partage ; leurs défaites me désespèrent ; leur mort, je l'envie !

Ah ! mon frère, si j'étais né pour imiter un jour l'un d'eux ! Si le destin me réservait cette fortune de subir quelque grande épreuve pour la France, si j'avais en mourant la volupté de mourir pour elle, et s'il m'était permis à ma dernière heure de crier en martyr son nom sacré ! J'ai la folie des œuvres patriotiques comme d'autres ont eu la folie de la croix.

Je suis formé de limon gaulois. Mon cœur est pétri de glaise française. L'étincelle qui m'anime, c'est la Patrie qui l'allume en moi. L'être surhumain que j'idolâtre est fait d'esprit et de terre. Il se meut en chacun de nous. Il emplît mon cerveau comme il résonne sous mes pas. C'est un sol, un pays, un ciel, une voix, un drapeau, une femme, une divinité ! Elle inspire l'amour plus fort que la mort, la haine plus terrible que la fraternité n'est puissante. Elle est idéale et accessible, poétique et réelle. Je suis sa créature !

Ami, je n'ai besoin ni de religion, ni d'amour, avec cette passion, avec ce culte !

Frère Jean, sonnez les matines ! Là-bas, en Italie, répands la bonne parole. Tu n'as point à révéler la France, mais à la glorifier. Elle a passé où tu passes. Cette route du Simplon est sa route. Tu la verras surgir partout dans les plaines lombardes. Gauloise, elle y a débordé. Française, elle y a baptisé par ses victoires jusqu'au moindre village.

J'attends avec impatience ta première lettre de Stresa. Vous êtes en possession de ce cousin. Quel est-il ? Madeleine s'en est-elle éprise à première vue ? Est-ce l'un de ces étrangers qui sont de toutes les nations par leur valeur d'esprit ou par la hauteur de leur âme ? Est-il grave ou léger, spirituel ou intelligent ? Tu sais que ce n'est pas la même chose. Les Italiens souvent au premier abord éblouissent ; ce sont. de grands butineurs de miel ; les plus ignorants savent beaucoup, mais parfois plus brillante est la surface que solide le fond.

Frère, ne sois pas tiède. Garde notre sœur Madeleine à la France !

PASCAL.

JEAN A PASCAL.

Stresa, 5 octobre.

Je t'y voudrais ! oui, je te voudrais attaché au sauvetage de cette personne étonnante. J'en perds la tête, et le boire et le manger, à force de raisonner et de prêcher.

Madeleine tantôt prononce en français jusqu'aux noms italiens les plus intraduisibles, tantôt ne parle que la langue du cousin. Elle jette les exclamations les plus inattendues, ou refuse de répondre aux interrogations les plus pressantes. Elle m'embrasse ou me malmène tour à tour. Ma très-capricieuse sœur chante les louanges des soupirants français à désespérer un adorateur vénitien, puis, dans le même moment, coquette avec Spedone jusqu'à le rendre fou d'espoir. Je n'y comprends goutte. Le cousin se console en fredonnant : La donna è mobile !

Ah ! que les mathématiques et l'école d'application, et la justesse du coup d'oeil au tir, et les règles stratégiques servent de peu à un pauvre frère qui essaye d'unir deux impressions, de juxtaposer deux idées d'une fantaisiste qu'il a pour sœur !

Combien je préfère la guerre à ces escarmouches ! Le tambour et la trompette sont plus doux à entendre que certains rires acérés. Un militaire diplomate à ce point, voilà une contradiction ! Être à cheval et se laisser culbuter sans mot dire, faire patte de velours avec le pistolet au poing, s'incliner galamment lorsqu'on est prêt à charger à la baïonnette, battre en retraite au moment où l'on a la frénésie de l'attaque, c'est trop de couardise, et...

Et alors ! quoi ? voyons. Je fais un coup de tête. Je signifie à Madeleine que Spedone m'horripile. Elle me demande lequel je préfère de ses onze autres prétendants, et me prouve qu'en somme, malgré quelques banalités, celui-ci est charmant. Lequel, me dira ma sœur, aurait la grâce du cousin, son esprit ? lequel serait plus patient avec toi ? lequel plus amoureux ? lequel plairait plus à notre mère ?

Lequel, lequel ? Ce n'est pas toi, monsieur Pascal Mamert, toi, qui ne veux pas aimer !

Tu m'ennuies avec ta quintessence, ta phraséologie, ta complaisance pour tes élucubrations. Tu es, Madeleine a raison, le plus grand doctrinaire, le plus égoïste visionnaire qu'il y ait parmi les abstrauteurs. Parbleu, c'est bien facile de se tout arranger dans la vie et dans les choses lorsque tout vous advient sans complication. C'est commode d'être sans famille et d'avoir juste un oncle fort riche qui vous traite en héritier de son vivant. Avec cela, pas de sœur ? On peut tout imaginer à sa ressemblance, tout conformer à ses désirs de tout éliminer ce qui gêne.

Tu livres des batailles où tu n'as pas d'ennemis en face. Tu te crois un cœur fort parce que tu n'es pas un cœur faible. Tu t'imagines que tu es généreux parce que tu n'as rien à prendre à personne ; que tu es toujours dans le vrai parce que le seul auquel tu te confies, moi ! je n'ai jamais eu, sauf aujourd'hui, le courage de te contredire, et que c'est ma première révolte contre ta sérénité. Tu chauffes ta machine intellectuelle à blanc, uniquement pour la faire tourner sur elle-même, pour lui faire faire la roue sous tes yeux. Avec ce système, on n'est d'aucune utilité à quoi que ce soit, on ne trouve ni ennemis, ni contradicteurs, on n'attrape ni brossees, ni blessures d'aucune sorte soit à la peau, soit au cœur.

Je te pilerais ! Je suis d'une colère... Tu es cause de... et... enfin !

Lis ma lettre de Brieg et commente-la. Madeleine t'y traite comme tu le mérites, et si j'ai protesté alors, c'est que je suis le plus généreux des nigauds !

Les Italiens n'ont pas une patrie drapée, eux ! Ils ont une Italie grondeuse, sévère pour les rêveries, qui entend qu'on agisse, peu ou beaucoup, selon l'occasion ; cette Italie se répare, se restaure, s'enrichit, se militarise, épargne, essaye, cherche, trouve. Elle est raisonnable, s'arrange des lenteurs, profite des hardiesses, cultive le beau et les céréales, la sobriété et les vignes, la paix et les armements. Cette Italie-là exige que les officiers d'artillerie lui fabriquent des munitions, inventent des projectiles, habituent leurs yeux à fixer un but, songent plus au feu qu'à la fumée, au point stratégique qu'à la calotte des cieux, et au besoin, entre-temps, que lesdits officiers lui fassent des petits artilleurs.

Si ma sœur m'embarrasse et m'est une énigme, j'ai appris beaucoup de choses en voyageant. A force de dévaler des montagnes on se déjuche, à force de regarder dans le miroir des eaux on finit par se bien voir. Lorsqu'avec cela on a l'avantage d'être le cavalier servant d'une damoiselle qui vous tourne en bourrique vingt fois le jour, on découvre que l'homme

est plus une bête qu'un ange ; que les barques ont besoin d'un gouvernail ; que certaines idées sont des bulles de savon faites pour voler en chambre et qui crèvent au grand air ; bref, on constate cinq ou six vérités élémentaires qui font la fortune des la Palisse, et qui apprennent aux hommes la logique du sens commun.

Si je te détestais autant que je te déteste, je ne serais pas tiraillé comme je le suis. Je t'abandonnerais sans regrets à ton malheureux sort !

Adieu,
JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

Stresa, 5 octobre au soir.

Ah ! si l'on pouvait arrêter une lettre partie, combien de fois sellerait-on son meilleur cheval pour courir après, bride abattue ! S'il était permis de la réclamer par dépêche, qu'il serait amusant de faire ce qu'on appelle jouer le télégraphe.

Lorsqu'on a planté sa colère en syllabes, ligne sur ligne, avec une ponctuation bien clouée, avec des mots pointus, piquants, des phrases coupantes, on éprouve une âpre jouissance. Très-souvent elle suffirait. Mais un vilain scrupule d'orgueil, que vous prenez pour du courage, vous pousse à fourrer le billet ou plutôt la charge dans sa capsule, puis la capsule dans son arme. Paf ! c'est lancé ! Maintenant au tour de l'autre à souffrir. Celui qu'on blesse reçoit la blessure à distance. Tout est plaisir dans la vengeance par lettre. On a tiré, et l'on n'entend pas les gémissements de la victime.

Le coup parti, frappé, on se demande si c'était bien celui qu'on vient d'atteindre qu'il fallait viser. On commence à déplorer sa précipitation. Quand c'est sur une demi-amitié que le projectile éclate, ma foi, on se console avec deux ou trois raisonnements. Lorsque c'est sur un frère, on se dit : j'ai mal fait !

Pardonne-moi ! Je t'ai écrit une lettre que je regrette. Celle-ci la suivra de près. Qu'elle te trouve indulgent. Je la bourre d'excuses.

Nous nous sommes donc rembarqués cette après-midi pour visiter l'Isola-Madre. Nous avons nos rameurs d'hier, et, pour ne pas laisser un doux silence planer sur Madeleine et sur Spedone, j'ai bavardé avec nos pêcheurs, et je leur ai fait raconter toutes les légendes du lac Majeur.

Les Borromées passés et présents vont, viennent, parlent, agissent, au milieu de tous ces récits.

La noblesse italienne ne s'est pas implantée par la conquête comme la noblesse française, qui a d'abord été franque chez les Gaulois, et qui a sans cesse gouverné les vaincus avec la tradition, avec les lois des vainqueurs.

Si j'étais comme toi, Pascal, un chercheur de cause et d'effet, j'offrirais quelques sujets de réflexion à ton esprit politique. Dis-moi si la noblesse

française, chaque fois qu'elle a triomphé ou qu'elle a été expulsée n'est pas retournée d'où elle était venue, en Germanie ? Charlemagne et ses pairs ont préféré à la France les rives du Rhin. Les nobles huguenots ont peuplé tout un duché de Prusse, et nous avons retrouvé leurs fils, à la dernière guerre, aussi féodaux, aussi avides, aussi féroces que les premiers francs, ennemis aussi acharnés du peuple gaulois égalitaire ! Lorsqu'à la révolution la glèbe proclamant ses droits chassa le noble : où s'en alla celui-ci ? A Coblenz !

En Italie la noblesse est née des entrailles de la nation, née du sol, tu ajouterais qu'elle est autochthone. Elle s'est détachée homme par homme de la foule par une action d'éclat ou par la faveur des princes. La noblesse italienne fait corps avec le pays lui-même, elle est libérale comme lui, antipapiste comme lui. Lorsqu'elle lutte contre l'étranger, ce n'est pas pour défendre une devise, un royaume, une religion, mais pour protéger la chair de sa chair dans le peuple italien.

Les pêcheurs du lac Majeur glorifient les Borromées. Que de belles histoires nous entendons où le peuple est protégé par le noble contre le tyran, où le prêtre et le seigneur ne sont jamais confondus ! Un conte Borromeo entre toujours en scène pour prononcer les grands mots de justice et de liberté.

C'est le premier de nos rameurs qui narre. Il est le plus vieux. Son visage maigre, long, sec, est déjà tout ossifié. Ses bras montrent un à un leurs muscles, comme une étude du martyr de saint Sébastien.

Ce vieillard de soixante-dix ans a je ne sais quelle force calme, acquise par le métier, une sorte de lenteur rythmée qui contraste d'une façon étrange avec l'ardeur de ses yeux noirs luisants, curieux, hardis, qu'on retrouve toujours fixés sur soi de quelque côté qu'on regarde dans la barque.

Il répond à toutes nos questions avec un sens, un esprit, une liberté de penser qui nous étonnent et nous intéressent. Son nom est Carlo.

« Le noble en Italie, nous dit-il, n'obéit pas aux prêtres, parce qu'il est instruit. L'habitant des campagnes seul, l'ignorant, est l'esclave des hommes de couleur noire, ajoute Carlo, qui ne dédaigne pas le trait malin. Par exemple, de l'autre côté du Lac, dans la prison de Pallanza, nous avons des brigands napolitains. Ils sont jeunes, beaux, mais criminels. Pauvres enfants ! Les prêtres des Abruzzes les égarent, les fanatisent. On leur promet le ciel s'ils tuent les soldats de Victor Emmanuel. Il faudrait qu'ils

pussent aller une heure dans l'autre monde pour juger des promesses des prêtres, et puis revenir sur terre. Pas un d'eux ne se referait brigand ! »

Les autres rameurs approuvent ce jugement de leur ancien.

Isola-Madre est bien l'île mère du lac Majeur, sereine, immobile, protectrice, matrone. Elle a vue sur les rives les plus éloignées du lac, qu'elle a laissées courir loin d'elle, mais qu'elle tient enchaînées sous son regard. Elle les embrasse, les domine, les couve. Sa grâce est calme, paisible, charmante, suave et pure. Les jardins d'Isola-Madre sont sans artifices comme la beauté des mères. Ils triomphent des jardins d'Isola-Bella, ainsi que la simplicité noble triomphe des surcharges.

Madeleine nous avertit qu'elle ne veut plus quitter l'Isola-Madre. C'est le lieu de ses rêves. Elle voltige parmi les grenadiers en fleur, les roses, les sensitives, les orties en arbres, les orangers, les cèdres, les cactus. Elle s'installe dans cette corbeille de fleurs, et tous les Borromées ensemble, dit-elle, fussent-ils de bronze comme la statue de saint Charles, n'auront pas la dureté, la cruauté de la chasser de ce paradis !

Elle s'adresse au jardinier qui nous promène, débat je ne sais quel marché avec lui. Le brave homme se prête à ce caprice et trouve la plaisanterie française à son goût.

Madeleine s'empare de la terrasse d'Isola-Madre, se rafraîchit avec des oranges, des citrons, des grenades qu'on lui offre, et, malgré les observations de ma mère, malgré les respectueuses prières du plus aimable des Vénitiens, elle refuse de retourner à Stresa.

Pour être plus habile que les autres, je prends mon parti de cet entêtement. Je m'abîme dans la contemplation d'Isola-Madre.

J'admire la belle forme des montagnes qui se baignent dans le lac, debout, les flancs nus. Nous cherchons, Madeleine et moi, des nuances nouvelles à l'eau que nous avons déjà vue bleue, verte, noire, gris d'argent, violette, rougeâtre et d'or bruni. Spedone renonce à nous suivre, à nous égaler dans nos admirations. Je tombe en extase, puis je décris l'effet du soleil qui, sur le Mont de fer, glisse en rayons visibles, et rappelle, au travers des nuages, ces gloires que le peintre de Fiesole fait jaillir des mains de Dieu le père.

Les horizons, à quatre heures, s'enveloppent d'un voile transparent que le regard perce sans effort. Les fonds du lac se profilent, et, par une ombre portée, se reflètent dans l'eau, se rapprochent d'une rive à l'autre et se touchent.

La poésie m'inspire et m'enflamme, tandis que la fraîcheur et la rosée nous pénètrent. Les paroles de Madeleine sont un hymne. Notre mère, que la gaieté, la jeunesse de ma sœur, sa joie ravissent toujours, ne proteste plus contre le bon plaisir de sa fille, se résigne et attend que la fantaisiste donne elle-même le signal du départ. Spedone est suspendu par des chaînes d'or aux lèvres de Madeleine. Je voudrais te redire les images que la plus mignonne des françaises détache des terres, du ciel italiens, pour les jeter dans nos esprits. Elles sont dignes du Maggiore parce qu'elles débordent d'enthousiasme.

Bientôt, l'âme pleine d'impressions qu'il ne peut rendre comme nous, entendant des voix intérieures qu'il ne parvient pas à traduire, notre cousin, dans cette verdure, dans ce jardin, sur ce lac, chante d'une voix sonore la belle Italie. Le théâtral de notre situation échappe à Madeleine, m'échappe à moi-même. Il y a dans ce pays une continuelle mise en scène dont on s'accommode très-vite, et l'on applaudit ce qu'ailleurs on poursuivrait de risées.

Appuyé contre un oranger, Spedone chante l'eau, les rameurs, les pêcheurs, les gondoliers, Venise, les lagunes et la mer.

Madeleine écoute. Elle considère Spedone avec des yeux curieux et attendris.

Tête nue, ses cheveux étincellent. Couronné par les feuillages des orangers, qu'enrichissent des fruits mythologiques, des pommes d'or, posé avec cet art sculptural que possèdent tous les Italiens, nobles et mendiants, Spedone charme nos sens et ravit nos regards.

L'heure est exquise et le décor féerique. Nous sommes au jardin des Hespérides. Après avoir chanté la beauté des choses le Vénitien chante l'ardeur de la passion, dans cette adorable langue qui dit plus tendrement qu'aucune autre les enivrantes paroles de l'amour.

Ceci me rappelle à mes devoirs. L'instant est fatal. Je n'ai qu'une ressource pour détruire l'effet de cet enchantement : être vulgaire.

Je me rudoie, je m'accuse de faiblesse, j'essaye intérieurement mon courage ; alors, de ma voix la plus indifférente, je dis le plus simplement du monde à la fin d'une phrase amoureuse du chanteur, plus éperdue que les autres :

« Eh, eh, cousin, il y a en vous du don Juan, et je compte désormais sur un certain nombre de petites surprises ou de sérénades, si le mot vous va mieux, aussi agréables que celle-ci. »

Madeleine eut un soubresaut, peut-être un frisson. Elle se secoua, et s'aperçut que la rosée tombait sur ses épaules.

« Partons », dit-elle brusquement.

Ma mère la suivit.

Spedone demeura un peu en arrière. D'un ton amical et triste, il me parla de la sympathie que je lui inspire, se réclama de notre parenté, et il ajouta :

« Quel dommage que vous soyez un frère jaloux !

— Moi, jaloux de ma sœur ! m'écriai-je pour être entendu de Madeleine et sauvé de cet entretien.

— Non, repartit Spedone impatienté, jaloux de ceux qu'elle essaye d'aimer ! »

Madeleine se retourna.

« Viens ! » me dit-elle.

Je m'empressai, je courus. Une explication avec le cousin, c'était trop tôt ou trop tard.

« Comment, me demanda Madeleine, es-tu si poète et si terre à terre ? Le chant de Spedone me plaisait. Pourquoi l'as-tu fait cesser ?

— Je l'ai applaudi.

— Oh ! si banalement, si sottement, si hypocritement, que mieux eût valu une critique mordante et loyale. Tu n'es pas un naïf, tu es responsable de toutes tes phrases, de toutes tes intonations. Tu soutiens quelque gageure, tu as quelque projet, tu te mêles d'une certaine façon de ce que j'éprouve ici, Jean, et tu as la prétention de le régler à ta guise, de le diriger sans doute ?

— Hélas ! répliquai-je, le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon âme, l'enfant qui vient de naître...

— Etc., etc., repartit ma sœur ; si tu es innocent, tu n'es pas habile. »

Je me gardai bien de lui répondre : je crois l'être ; mais je le pensai. Je me tus, ce qui m'est toujours difficile.

Ma mère et Spedone causaient derrière nous avec animation. Il se plaignait de moi. Elle le rassurait, et j'entendis ces mots que ma sœur dut entendre aussi :

« Ne vous inquiétez pas de lui, cher cousin.

Son opposition vous sert au lieu de vous nuire. Je suis certaine que tout à l'heure vous avez plu à Madeleine, et qu'elle gronde son frère de vous avoir interrompu. »

Ils causèrent à voix plus basse. Ma mère, penchée au bras de Spedone, était fière de s'y appuyer. Elle le chérissait déjà comme un fils.

Madeleine me dit après un silence :

« Tu auras beau te débattre, mon mari sera ton frère.

— C'est pour cela, répliquai-je...

— Que quoi ?

— Que j'en préférerais un autre !

— Pascal ?

— Oui.

— Eh bien, demande-moi pour lui en mariage aujourd'hui, demain il ne sera plus temps.

— Si je te prenais au mot ?

— C'est que tu pourrais m'y prendre...

— Et alors ?

— Alors !.. c'est impossible, tu le sais bien.

— Mais si c'était possible, si j'avais une mission de Pascal ?

— L'as-tu ?

— Si je te répondais : Je l'ai !

— Mon frère, si tu me répondais Pascal t'aime, il me l'a écrit ; eh bien ! sur ce rivage d'Isola-Madre, séduite par ce lac, par Spedone, peut-être... »

Madeleine s'arrêta. Devinant ce qu'elle voulait dire, je continuai pour elle :

« Peut-être reviendrais-tu à la France ! »

Elle réfléchit un moment et reprit :

« Je me trompais, Jean, il n'y a plus de peut-être ! »

Et, se tournant vers Spedone qui nous rejoignait, elle continua d'un ton léger :

« Cousin, vous chanterez dans la barque une romance que je désire entendre encore : Santa-Lucia ! »

Qui fut heureux ? Spedone ! Qui triompha ? Ma mère ! A qui ce peut-être rongera-t-il le cœur ? Peut-être à toi, Pascal !

JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

Stresa, 6 octobre.

Nous quittons demain le lac Majeur, et nous partons en voiture de Laveno pour Varèse et Côme.

Ma mère nous a laissés libres aujourd'hui de courir seuls toute la journée. Dès le matin, nous projetons d'aller en barque d'un bout à l'autre du lac, Madeleine, Spedone et moi. Munis de quelques provisions, il est convenu que nous rentrerons pour souper. Nous nous offrons douze heures de lac Majeur !

Il est en beauté langoureuse, doux comme le velours, calme comme un étang. Pas une ride, pas une vague. Le cœur sensible de Madeleine n'aura point à souffrir.

Notre mère ira visiter le chalet d'une amie.

Nous, nous serpenterons sur le lac, selon le désir de Madeleine, qui veut en connaître le moindre détour.

Tout d'abord nous allons au sanctuaire de Sainte-Catherine, et nous grimpons une rampe escarpée que les pèlerins gravissent à genoux en réclamant des miracles. Le soleil nous brûle le visage, malgré nos ombrelles. Mademoiselle ma sœur accepte le bras de Spedone. C'est la première fois. Celui-ci est aux anges.

« Sainte Catherine miraculeuse, s'écrie-t-il, vous entendez mon vœu, exaucez-le ! »

Ayant visité l'église, nous nous arrêtons sous un portique roman dont les colonnettes, les cintres, les supports, les chapiteaux, sont d'un style large et pur. L'effet de ce portique blanchi est magistral. Il est adossé à une montagne aride, crevassée, ravagée, que le soleil rougit, enflamme et calcine.

L'abîme bleu du lac descend à vingt mètres sous nos pieds, et la falaise à pic se recouvre de ronces, de figuiers et de saules. Non loin de nous, un cloître étroit se découpe sur l'azur du ciel. Des vignes, des pampres grimpent à ses montants, à ses arceaux, les enguirlandent et en rompent le dessin avec une grâce champêtre qui n'a rien de religieux.

Tous les trois nous nous recueillons, nous sommes absorbés par nos pensées. Spedone regarde avec distraction les belles pentes boisées des montagnes aux tons jaunis que la rosée du soir colore de teintes d'automne. Madeleine me montre le grésillement du soleil dans le lac, et murmure :

« La danse des Diamants ! »

Ma sœur et moi nous nous étions assis l'un à côté de l'autre, sur les soubassements des nobles colonnes romanes. Le cousin, appuyé au mur de l'église, demeura plongé dans ses réflexions, tandis que je parlais à Madeleine de nature et de tableaux italiens.

Il nous interrompit plus tard pour nous conter la vie du premier ermite de Sainte-Catherine, histoire assez ennuyeuse comme toutes les histoires d'ermite, où il est difficile de s'intéresser à un parvenu en sainteté plus malpropre encore que frugal.

Spedone ajouta :

« Ces gens étaient des poètes. Ils voyaient l'infini au dedans d'eux. Quelle poésie devait être celle des grands solitaires aux premiers âges du christianisme ! »

Madeleine jeta sur Spedone des yeux étonnés ; je tressaillis d'aise.

« Vous croyez, dit-elle, à la poésie d'hommes qui détestaient la nature, qui n'en recherchaient que les rudesses, les duretés, les intempéries, les cruautés, pour avoir le droit de la maudire. Vous subissez l'influence réfrigérante du mur de l'église, cousin ! La température de votre esprit baisse rapidement ; prenez garde !

— Ces solitaires, ces saints, qui fuyaient la corruption éhontée de Rome, de Constantinople, ou les férocités du moyen âge, qui abandonnaient parfois le pouvoir, souvent la fortune, étaient au moins des âmes fières et hautes, capables de se retremper dans la solitude, d'en comprendre les bienfaits, les vertus, sinon la poésie, répliqua Spedone.

— Il n'y a pas de vertus dans la solitude, il y a la rêvasserie dangereuse, égoïste, qui mine lentement l'esprit, le détrempe ; ou bien la contemplation orgueilleuse qui se substante d'elle-même, épuise et dessèche le cœur ; ou encore la passion malade, insensée de la privation, de la souffrance, de la résignation stupide : tous vices humains. Être poète, c'est être amoureux de la nature ; être vertueux, c'est avoir le respect de sa qualité d'homme sociable.

— Mais, Madeleine, continua-t-il stupéfait, la croyance chrétienne, si douce aux races latines, si chère aux femmes françaises, ne l'avez-vous

pas ? Je ne parle point de ce culte catholique étranger à la grâce, et, je le répète, à la poésie, aux vertus des premiers temps de l'Évangile.

—Non, je n'ai pas de croyances chrétiennes, Spedone, mon noble cousin, pas une ! Et voulez-vous mon opinion entière ? L'ennemie irréconciliable du christianisme devrait être la femme. Toutes les méfiances, toutes les injures, toutes les haines de la doctrine sont pour elle. La femme est le grand péril, la grande tentatrice, le grand suppôt du diable, le grand démon. C'est le péché, c'est le mal, elle et ce qu'elle inspire, l'amour ! Sa beauté est une épreuve, son esprit un piège, sa sensibilité un maléfice. Tous les dons enviables de la généreuse, de la poétique, de l'artiste nature deviennent dans le christianisme des dons maudits, n'est-ce pas, Jean ? »

Mon cœur battait de plaisir. Ma flèche visait le talon nu de cet Achille.

« Tu as raison, tu dis bien, Madeleine, répliquai-je. Le christianisme donne à l'homme le mépris des joies de ce monde, et par conséquent l'éloigne de la femme qui en est la dispensatrice. Il est logique dans ses méfiances. La femme tient de plus près à la nature que l'homme. Elle en exerce une puissance directe dans la maternité. Jésus se détourne de la nature et de sa mère avec dédain. « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » demande le Sauveur des âmes à toutes les deux. Rien, Seigneur ! vous reniez vos mères et par votre naissance et par vos miracles. Jésus n'impose les mains sur le grand réel que pour en troubler les lois, pour bouleverser les attributs simples et déterminés des choses, pour marcher sur les eaux, pour ressusciter les morts, etc.

— Eh bien, vous ne comprenez rien ni l'un ni l'autre à la poésie chrétienne, voilà tout ! reprit Spedone, m'obligeant ainsi à me taire sur le sujet où je pouvais le vaincre. Nous n'allons pas discuter là-dessus. Pourquoi faire ? Je ne suis ni un dévot ni un entêté. Vous conviendrez seulement, s'il n'y a pas de poésie chrétienne, qu'il y a un art chrétien. Vous me direz de quelles aspirations il procède, de quel idéal il s'inspire, pour avoir produit des artistes tels que nos peintres, nos sculpteurs, nos orfèvres, nos mouleurs, nos architectes chrétiens du XV^e et du XVI^e siècle ?

— Il y a un art italien, répondit Madeleine, il s'appelle la Renaissance. S'il était chrétien, il s'appellerait la Résurrection. Cet art procède de l'art grec, il est engendré par lui.

— Vous êtes donc païenne, Madeleine ?

— Je suis païenne ; mais la raison qui vous rattache à la poésie de l'Église primitive est la même qui me fait n'accepter du paganisme que les

croyances des premiers temps de la Grèce.

— Au fait, pourquoi pas ? dit-il, s'échappant de nouveau ; le seul divin, le seul vrai, n'est-ce pas l'amour, le mariage, et qui l'a plus religieusement honoré que le vieil Homère dans Pénélope ? »

Oh ! la souplesse, quelle lâcheté !

Nous regagnâmes lentement notre barque. Le traître avait retrempé son talon. Que m'obligea-t-il d'entendre, hélas ! Tout ce que nous avions dit lui fournit le prétexte d'un compliment, d'une louange, d'une galanterie.

La lumière se faisait en lui. C'était une révélation. Comment n'avait-il pas découvert que la poésie mythique seule mettait d'accord la nature extérieure de l'homme et ses désirs intimes ? C'est que jusque-là il n'avait jamais soupçonné que l'amour pût être à la fois humain et religieux. Et patati et patata ! Il voyait bien maintenant qu'être aimé, c'était, non l'une des joies de la vie, mais toutes les joies.

Et alors, comme il ne possédait pas encore très-nettement son sujet, il ne nous ménagea rien de la conception, de la confusion, de l'élaboration du galimatias de ses idées. Il parla de l'amour qu'une seule femme inspire, dont l'apparition sillonne le cerveau comme un éclair sillonne les nuages, de l'amour que le beau attire, alimente, renouvelle, qui a pour cortège le grand, le bon, le haut, le noble, sans lequel un homme n'est qu'un homme !

Madeleine souriait d'un sourire vague, et, malgré le soin que je mis à interroger son visage et ses yeux, je ne devinai pas si elle approuvait Spedone ou si elle l'écoutait avec ironie.

Pour serpenter, nous nous dirigeâmes de Sainte-Catherine sur Intra. L'un des rameurs qui nous servait de guide nous conseilla de visiter le plus beau jardin du lac. Spedone appuya la proposition avec chaleur.

« Allons dans ce jardin, dit Madeleine, mais que votre style, cousin, n'y cueille pas trop de fleurs !

— Je vous obéirai », dit Spedone décontenancé.

Tous deux descendirent de la barque, et il me parut habile de les laisser aller seuls un moment suivis de notre rameur.

Je les priai de me précéder et de me faire signe au premier détour de la première terrasse, si ce jardin leur paraissait digne d'être vu par un homme endormi et harassé.

Spedone ainsi, pensai-je, ne me reprochera plus d'être un frère jaloux. Madeleine est en moquerie pour longtemps, je la connais. Si le cousin lance sa déclaration, elle sera bien reçue !

Ce jardin en terrasses les ramena plusieurs fois sous mes yeux. Spedone parlait avec feu. Madeleine haussait les épaules et jetait à la brise qui me les apportait des exclamations goguenardes.

Ils ne me firent signe ni l'un ni l'autre, et cependant ils gravissaient les rampes, montaient les escaliers, disparaissaient derrière les massifs, toujours accompagnés de notre rameur et d'un jardinier. Ma sœur avait un gros bouquet de fleurs à la main.

Parvenus au faîte de la colline, ils s'assirent. De là, ils m'appelèrent. Il me fallait au moins un quart d'heure pour monter vers eux. Le jardinier et le rameur s'étaient respectueusement éloignés. Notre cousin demeurerait seul avec Madeleine qui ne riait plus. Elle déchirait une à une les fleurs de son bouquet. Parfois elle relevait la tête, regardait Spedone, puis recommençait le massacre de ses fleurs.

J'étais au-dessous d'elle. La tente de la barque me permettait de la voir sans qu'elle me vît. Ma sœur m'apparaissait dans l'ombre avec un relief extraordinaire. Je distinguai sa physionomie. Elle écoutait, attentive. Il me sembla qu'elle approuvait, émue, l'émotion de son adorateur.

L'inquiétude me saisit. Je m'accusai de maladresse, de présomption, de vanité bête. Je venais de commettre une imprudence irréparable. Si Madeleine, touchée par une déclaration brûlante de Spedone, répondait par des promesses définitives, par un engagement ? Si tout à l'heure, avec sa franchise cruelle, ma sœur allait m'apprendre qu'elle renonce à la France ?

Les bateliers à moitié endormis chantaient une complainte monotone et triste qui exaspéra mon irritation. Je sautai du bateau sur la rive, et j'allai devant moi dans ce jardin odorant, mystérieux, plein de fraîcheur. Je traversai une allée de cyprès centenaires qui ne se courbèrent point pour regarder passer un Français maudissant un Italien.

Je me sentais profondément malheureux, et ma désolation ne venait pas seulement de ce que Spedone est étranger, mais de ce que je le crois indigne de ma sœur. Il l'aime pour sa beauté, pour son charme ; il ne l'aime pas pour son intelligence, pour tout ce qu'elle sait de plus qu'une autre, pour l'originalité de son esprit. Madeleine est l'une des plus attrayantes figures de femme que je connaisse. Les délicats, seuls, en apprécient les grâces nobles, l'élégante fierté. Spedone a osé l'aimer trop vite, et c'est, à mon sens, la preuve qu'il ne devine pas la valeur incalculable du trésor qu'il convoite. Sans quoi il eût un peu hésité, trouvant son apport insuffisant.

Ah ! Pascal, combien j'eusse préféré pour Madeleine un homme exceptionnel, à qui elle faisait peur ! Par lui elle eût été admirée, comprise.

Ainsi je songeai, ainsi je souffris aux jardins d'Intra. Je t'avais écrit dans la barque notre promenade à Sainte-Catherine. J'achève en ce moment, au pied des vieux cyprès, avant de monter jusqu'à Madeleine, le récit de notre demi-journée, ne sachant quelle douleur cette après-midi me réserve. Je n'ai plus de force, plus de courage !

Après avoir fermé mon carnet, je franchis un pont suspendu sur un torrent de plantes grasses, je contournai un bosquet de magnolias. J'aperçus ma sœur penchée au bras de Spedone, lui souriant :

« Alors, disait-il, d'une voix joyeuse, Madeleine, chère Madeleine, je puis vous aimer ?

— Oui, répéta-t-elle, vous pouvez m'aimer ! »

Je rebroussai chemin. Je courus pour échapper à Spedone, à Madeleine, à l'aveu de cet amour qui provoquait ma haine et me désespérait.

Mais je m'arrête épuisé. Le sang me monte au cœur, puis au cerveau. Mes membres sont glacés. J'ai la fièvre, je grelotte sous l'ombre épaisse d'une allée de chênes verts.

Je vois ouverte et béante une serre d'où s'échappent par bouffées des parfums étranges à la fois répulsifs et attirants. La serre est soleillée, chauffée. J'y entre. Mes esprits, bientôt ranimés par l'extrême chaleur, s'éveillent dans une sorte de songe fantastique. Je regarde ce qui m'entoure et je doute un moment de la réalité qui s'offre à mes yeux.

Dans le fouillis d'un amas de plantes bizarres, des tiges, des formes, des fleurs étonnantes surgissent.

Attachées à des écorces d'arbres ou dévidées autour d'un rouleau de liège, des racines blanchâtres, bulbeuses, sortent çà et là d'un peu de mousse, s'accrochent en spirale aux étagères de la serre, ou pendent échevelées, ou grimpent droites, élancées, pour retomber tordues. Ces racines ont des bras, des tentacules, des amandes, des boules, des chevelures. Les branches, les feuillages traînent, s'étalent, se ramassent, se pelotonnent. Du corps de ces plantes s'échappent en haut, en bas, aux pieds, à la tête, en dedans, en dehors, ou suspendues, ou posées, ou voltigeant, les fleurs avec leurs antennes, leurs pattes, leurs ailes, leurs queues, leurs carapaces, leurs mains !

Je suis dans une serre d'orchidées.

L'une de ces fleurs est couleur bois, rejetée en arrière, éplorée, renversée. Une autre a les corolles lilas et vertes, tachetées de rouge brun ; elle tire la langue de la façon la plus plaisante. Une autre encore est blanche ; elle sort d'un long roseau, se renfroge, ne laisse libre qu'un pétale allongé, qu'on dirait chassé de sa corolle. Celle-ci est rosée avec une lèvre moqueuse, des oreillettes bises, un œil d'or. Celle-là, presque correcte, grimpe à une branche épaisse en essaim d'abeilles, alterne ses mignonnes fleurs jaunes ; aurea purpureus est son nom. Les autres sont indescriptibles, sans proportion, sans régularité, gauches, infirmes, comiques. Je vois une feuille d'argent avec un bourgeon violet, et c'est tout ; puis une folle mouche verte à la trompe noire, des étoiles bleues avec une tache rouge, une poche couleur sanguine flanquée de deux cornes. Des papillons, des libellules, des mollusques, des crustacés, toujours à l'état d'ébauche, mais éclatants de fraîcheur et de ton. Serait-ce un tâtonnement de la nature que ces demi-plantes, demi-insectes, demi-oiseaux ? Et quelles senteurs ! J'étais grisé. Mon cerveau en transport ne concevait plus rien que de fantastique. Les yeux pleins de la danse du soleil sur le lac, je voyais des orchidées tourbillonner autour de moi. La chaleur liquéfia mon sang comme dans le miracle de saint Janvier. Les odeurs de ces fleurs me rendirent fou !

Je crus entendre de nouveau ma sœur et Spedone. La voix de Madeleine arrivait précise à mon cœur, le frappait de paroles douloureuses, parmi lesquelles revenait sans cesse le mot amour. Cette voix était provocante comme la physionomie des orchidées, insupportable comme leur parfum.

Je me débattis, je tournai sur moi-même, je courus en droite ligne, et je m'échappai de la serre.

Je demurai un instant étourdi par l'air frais et pur du dehors. Je me remis lentement et ne retrouvai que peu à peu la lucidité de mon esprit.

Madeleine et Spedone me cherchaient. Je les rejoignis. Malade, fiévreux encore, je m'étendis en silence au fond du bateau. Ma sœur me regardait d'un œil singulier, mais compatissant. Elle me parla, me demanda si je souffrais. Je ne lui répondis pas et fermai les yeux. Je t'appelai ! Ton nom résonna étrangement dans ma bouche et dans la barque. Étonné moi-même, je rouvris les yeux. Madeleine penchée sur moi était devenue pâle.

« Pourquoi cet entêtement à ramener sans cesse la figure de Pascal sur mon chemin ? me demanda-t-elle tout bas. Ce que je t'ai dit hier ne suffit-il pas entre nous ?

— Son souvenir seul me console, répondis-je.

— Oh ! Jean.

— Sois dure et sincère, Madeleine ; avoue que tu as mis Spedone entre moi et toi, et l'Italie entre toi et la France.

— Pas encore...

— Quoi, tout à l'heure, là-haut ?

— J'ai accepté l'amour de Spedone, mais je ne lui ai pas donné le mien. »

Le lac était d'un bleu intense à l'horizon, d'un vert glauque à ses bords, couleur d'ardoise autour de nous.

Les toits rouges de Pallanza, d'Intra, de Stresa, teintaient vigoureusement ce paysage, et plus loin d'autres villes, d'autres villages semblables égayaient et faisaient vivre les rives du lac.

Le Mont de fer, en face d'Isola-Madre, semblait s'émouvoir au loin de sa grâce, et retenir, pour les lui renvoyer, les derniers baisers du jour. Des nuages laiteux s'accrochaient aux montagnes et les poudraient de neige.

Nous rentrâmes. Ma mère nous attendait avec un copieux souper. Ni Spedone, ni Madeleine, ni moi, nous n'eûmes l'appétit qu'elle nous souhaitait.

Point de lettre de toi aujourd'hui. Je ne m'explique pas comment tu as pu manquer deux courriers, toi qui n'as qu'à m'écrire. J'espère trouver tes lettres à Côme où je serai demain soir. J'ordonne, s'il en arrive à Stresa, qu'on me les adresse à Venise, car sans cela elles me suivraient sans me parvenir.

Ton bien triste ami !

JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

Côme, 7 octobre.

A notre départ de Stresa le jour était sombre et brumeux comme mes pensées. Peu à peu le soleil traverse l'air humide, pompe les vapeurs et dégage le ciel. La verdure fraîche, les prés fleuris, les bois emperlés ont couru devant mes yeux.

A Laveno, nous avons quitté notre barque et pris un voiturin.

J'avais laissé à Spedone le soin de notre translation. Je souffrais de la tête à ne pouvoir dire un mot. Je me complaisais dans ce malaise parce que Madeleine à chaque instant me prenait la main, m'adressait un reproche tendre.

Spedone, joyeux et fier de son rôle, disait « ces dames ! » aux faquins, aux rameurs, aux cochers, comme si déjà ma mère et ma sœur lui eussent appartenu.

Il parvint, et c'est difficile en Italie, car elles sont aussi rares dans les rues qu'elles sont nombreuses dans les jardins, à se procurer des fleurs pour Madeleine qui les accueillit avec une joie d'enfant.

Une troupe de curieux, gens de Laveno, assistaient à notre départ sur la place ou plutôt sur la rive du lac.

Deux vieillards, au moment où Spedone offrit ses fleurs à Madeleine, regardèrent les jeunes gens et firent tout haut leurs réflexions.

« La signora è bella ! dit l'un.

— Il signor è innamorato ! » répondit l'autre.

Madeleine, à cet adorable mot, sourit. Combien il est plus passionné, plus noble en italien qu'en français. La dame est belle ! passe encore ; mais le monsieur est amoureux ! quelle différence !

Spedone fut payé de l'innamorato des vieillards par une fleur du bouquet offert et que Madeleine avait déjà respiré.

Je les considérais dans le voiturin, et je me disais quelle fortune c'était pour Spedone que d'avoir tout un jour, en face de ses yeux, celle à laquelle il désirait si ardemment plaire. Son enthousiasme durant la route s'élevait et planait au-dessus de ses désirs du premier jour comme nous nous élevions

et planions au-dessus du lac Majeur. Son admiration croissait dans la lumière, et tout lui était une occasion de l'exprimer.

Les guirlandes de vigne, les entrelacements de la verdure le faisaient parler de fêtes et de danses. Il rêvait, disait-il, de courir la main dans la main d'une compagne, au son des pipeaux, sur les bords du lac de Varèse.

Il dépeignit les fresques anciennes de Pompéi, leurs couleurs, et les jeta dans ces campagnes, au travers de ces paysages, où il était facile de les suivre et de les voir passer. Plus d'une danseuse ainsi décrite et drapée ressemblait à Madeleine. Il prononçait en italien ces noms mythologiques si sonores et qui résonnent si merveilleusement ici.

La richesse des terres se montrait partout. L'aisance était répandue dans les villages, gais, vivants, aux maisons ouvertes, aux intérieurs composés pour le plaisir des peintres.

Nous ne cessons de monter et de découvrir des vues plus lointaines et de nouveaux lacs. Auprès de Varèse nous en comptons cinq : le grand beau Majeur, ceux de Varèse, d'Orta, de Monate, de Comabbio.

Nous étions enveloppés des clartés lumineuses de ces nappes frissonnantes, pareilles à d'immenses bains de mercure. Des rives formées d'une terre ardente et rouge emprisonnaient ces lacs en des dessins de forme variée.

Une population élégante, affinée, qui a l'air de jouer au pastoral, traverse des champs soignés comme des parcs, et y jette un effet un peu cherché, mais toujours agréable et bien venu.

Les femmes sur les chemins passent derrière les mûriers, la tête rayonnante d'épingles argentées qui brillent et luisent dans le ton des lacs.

Une troupe de jeunes filles, portant des hottes chargées de paille de maïs, folâtraient au milieu d'une route. Leurs yeux noirs malicieux rient sous les bottes de roseaux dorés. Elles ont les pieds dans de jolis sabots de bois à deux talons qui claquent et frappent le sol avec un bruit cadencé. Leur démarche est à la fois gracieuse et sûre, à rendre Madeleine jalouse. Aussi nous oblige-t-elle à nous arrêter pour nous extasier sur la chaussure de ces jeunes filles.

Spedone descend de voiture, achète et rapporte une paire de sabots. La vendeuse satisfaite accourt auprès de ma sœur et lui souhaite : Buon viaggio !

Je vois partout des gens qui ont l'air de mener une vie champêtre, je ne vois pas de paysan.

Cet homme qui ne sort jamais entièrement de terre, dont les pieds et les mains s'enfoncent avec volupté dans le sol, tous les jours, qu'il pleuve, qu'il neige, que le ciel fasse rage ou qu'il brûle, je ne l'ai pas encore aperçu en Italie.

Celui-là qui laboure avec passion, humant les senteurs âcres des mottes retournées, qui ensemeence son champ avec une gravité solennelle, comme s'il célébrait chaque année à l'automne la fête de ses épousailles avec la terre, qui confie avec amour le grain au sillon, celui-là qui moissonne avec recueillement, qui vendange avec religion, existe-t-il à l'étranger ?

Chez nous le paysan a la face terreuse, l'œil baissé. Il ne relève la tête vers le soleil que pour savoir de lui quel temps il promet le soir pour le lendemain à ses récoltes. Regarder plus aux astres est bon pour les gens sans terre, pour les mendiants ou pour les bergers, des rêveurs !

Cet amant longtemps inquiet, qui a durant des siècles convoité l'objet de ses désirs, l'embrasse encore avec crainte, l'aime avec jalousie et la possède avec avidité, sa précieuse part de France ! Il la féconde et croit s'enrichir de ses fruits, tandis que c'est lui qui l'engraisse et la substante par son labeur. Tant se donne l'un tant rend l'autre, jamais plus, quelquefois moins. Union rude, où l'homme est souvent généreux, la terre avare ; bonheur plein de plaisirs sévères, difficiles, conquis par le travail, et disputé par une nature exigeante en France où l'homme l'adore, facile en Italie où l'homme la néglige et l'abandonne.

Côme sera pour nous une simple halte. Il faut à Madeleine des lacs, rien que des lacs, non des villes. Elle tient à les voir tous et tout de suite, tous à la fois ! Elle s'enivre, dit-elle, en buvant à ces coupes pleines de gaie lumière, et nous menace, quand elle connaîtra chacun des lacs italiens, de nous ramener vers celui qu'elle honorera de son choix, pour ne plus le quitter.

Nous entrons à Côme fort tard, et à mon grand regret je suis forcé de renoncer à lire tes lettres ce soir. J'ai un secret tourment sur toi. Mon chagrin se double de celui que je te suppose. J'ai l'intuition que toi aussi tu souffres. De quoi ?

A table, Madeleine me demande de tes nouvelles.

« Je n'en ai pas, lui dis-je, étonné de son interrogation.

— Depuis quand ?

— Depuis quatre jours.

— Tu dois avoir ici un stock de lettres. Voudras-tu demain que j'en lise une ?

— Quelle fantaisie !

— Une fantaisie !

— Donne-m'en la raison.

— Oh ! la raison d'un caprice ! Voilà une sottise question. Que te répondrai-je ?

— La vérité.

— Eh bien, j'aimerais à juger du degré exact de ma gaieté, et je ne puis mieux le faire qu'en prenant une dose de l'ennui de Pascal.

— Qu'est-ce donc que ce Pascal ? dit Spedone.

— Ce n'est pas un rival, s'écria Madeleine avec un rire nerveux.

— C'est un homme de valeur, ajouta ma mère, un ami de Jean, mais un sauvage.

— Un original, reprit ma sœur, ennemi des femmes.

— Il a donc été bien malheureux, bien repoussé ?

— Ni l'un ni l'autre.

— C'est un monstre de laideur ?

— Non, repartit notre mère, il est fort beau. Grand, l'air militaire, moustache fine et brune, des yeux bleus très-longes sous des cils noirs, un admirable front, des dents blanches, je suppose, car il ne s'octroie jamais l'autorisation du plus léger sourire.

— Il est stupide, voyons, cousine ?

— Pas du tout, une intelligence !

— Alors ?

— Alors, reedit ma sœur, il imagine que les femmes sont faites pour détourner l'homme du pédantisme, et il les fuit. Il déteste ce qui est aimable. C'est un jeune vieux !

— Et vous l'aimez beaucoup, Jean ? reprit Spedone.

— Comme mon frère, cousin.

— Ah ! »

Madeleine s'était levée avant ma réponse. De la fenêtre ouverte elle apercevait la première courbe du lac de Côme. Je la rejoignis, et lui saisissant la main avec émotion :

« Petite sœur, lui demandai-je à voix basse, tu as donc, hier, encouragé l'amour de Spedone, accepté sa déclaration ?

— Oui.

— Tu l'aimes ?

— Il m'enchante, il me charme, il me ravit !

— Tu l'aimes, enfin ?

— Je me suis, grâce à lui, grâce à la tendresse croissante qu'il m'inspire, dégagée d'une pensée qui m'obsédait, d'une image qui me poursuivait.

— La pensée, l'image de Pascal ?

— Tu le sais bien ! Je puis avouer à présent que je le chérissais. Il ne m'inspirait pas une passion irréfléchie, emportée, mais le désir d'être heureuse par lui, et qu'ainsi tu le fusses par moi. La question de fortune n'étant point à débattre, puisque nous sommes riches tous deux, je ne prévoyais pas d'obstacle à mes souhaits. Pascal n'aimait personne, il me l'avait plusieurs fois répété, ajoutant un jour qu'il éprouvait pour moi la plus grande affection qu'il eût jusque-là ressentie. Mon cher Jean, si j'ai essayé en vue de ton bonheur de mettre d'accord tes joies et les miennes, tu me dois en retour le même effort. Je te prie de considérer Spedone comme ton futur beau-frère. Accoutume-toi à cette idée qu'il sera mon mari. Il plaît à ma mère, il me plaît. Si tu as des réserves vis-à-vis de notre cousin, c'est à cause de Pascal, mais la continuité de tes vœux après son refus serait inadmissible. Je suis allée à ton ami, mon frère, viens à Spedone !

— Madeleine, chère Madeleine, répondis-je, tu te décides trop vite à ce mariage. Tant de promptitude m'inquiète, et le dépit...

— Tais-toi, s'écria-t-elle avec colère, ne prononce jamais ce mot-là qui est une injure ! Spedone, ajouta-t-elle, prenant une résolution subite, mon frère vous réclame. »

Il accourut joyeux d'être appelé. Madeleine nous prit chacun par la main, puis sous le bras, et nous dit en nous plaçant face à face, elle entre nous :

« Il s'agit de faire tous deux belle figure à ce lac de Côme que j'entrevois aussi joli que le lac Majeur est beau !

— Aussi ondoyant et aussi divers que l'autre est simple de ligne et majestueux », ajouta Spedone.

Il y eut un silence froid. Je m'enfonçai de nouveau dans mes regrets. Ma sœur me dit à l'oreille :

« Dans tout cela tu oublies que je t'aime et que tu me fais souffrir. »

Et, penchant sa délicieuse figure vers moi, elle m'embrassa devant le lac et devant Spedone qui ne s'en troublèrent point.

Ma mère s'était glissée derrière nous.

« A quand mon tour ? demanda-t-elle.

— A tout de suite, répliqua ma sœur qui réunit nos deux visages en se pendant à nos deux cous.

— Je suis heureuse, heureuse ! » répétait notre mère, qui me broyait le cœur.

Au revoir, Pascal, à demain. Je ne sais si tu auras conscience de mon amitié, si tu en comprendras les tendresses au milieu de toutes ces émotions, de toutes ces douleurs. Te voilà, je l'espère, bien rassuré par toutes ces confidences. Madeleine est fixée, elle va aimer Spedone, elle l'aime déjà ! C'était la seule femme qui pût troubler ta sérénité. Le malheur est, pour moi, qu'elle choisisse un Italien, mais tu aurais un fier aplomb si tu osais prétendre, toi, qu'il eût mieux valu qu'elle préférât un Français !

Enfin, tu l'as voulu ! Nous mourrons vieux garçons. Quand notre ménage ira mal, ne t'avise pas de geindre plus tard et de risquer une observation. Je ne t'épargnerai guère, et te répondrai plus d'une fois que tu eusses mieux fait d'épouser Célimène.

Ton ami malgré tout.

JEAN.

PASCAL A JEAN

A CÔME.

Fontainebleau, 3 octobre.

Ta lettre de Brieg, faut-il en convenir ? me trouble. Si Madeleine avait raison dans le jugement qu'elle porte sur moi ? Si je n'étais qu'un orgueilleux ? Si l'austère joie que je ressens, lorsque je dompte l'entraînement de mon cœur, me conduisait à l'insensibilité, à l'égoïsme ? Si je ne m'efforçais de m'élever au-dessus de moi-même que pour avoir le droit de dédaigner le autres ? Si, comme vous le dites, elle et toi, je ne me croyais fort que parce que je ne suis pas faible ? Je m'observe, je me consulte, je m'interroge, et je me surprends en effet trop occupé de ma propre estime, de mon approbation continuelle, trop plein de mon personnage.

Oui, je désire faire bien pour me plaire ; certainement je me gouverne pour m'applaudir.

C'est mon suffrage que je cherche dans l'accomplissement du devoir, et la rigueur envers soi-même me paraît la condition de la véritable vertu ; mais la vertu ainsi pratiquée pour sa propre jouissance morale et pour sa propre dignité, serait-elle inutile ?

Faut-il l'associer à la vertu des autres ? Faut-il la conduire au dehors à la recherche d'épousailles ou de combats ? Est-elle stérile si elle est renfermée ? Est-ce un bourgeon qui pleure pour étaler ses feuilles ?

Vivre en soi, non pour soi, mais pour une grande idée, se préparer intérieurement dans la veille et dans l'abstinence ; ne prendre rien du plaisir, même quand il s'offre à vous, être expert sans avoir joui, dégouté sans avoir abusé ; être pur, quelque ridicule que cela soit, lorsqu'on sait juste de l'ivresse qu'elle grise ; s'aimer dans le caractère qu'on se forme, se vouloir parfait, se faire tel dans la victoire de ses sens et de son cœur ; être tous les jours, à toutes les minutes, botté, éperonné, à cheval, être prêt à l'acte d'héroïsme qu'on se croit digne d'accomplir ; ne permettre à son oreille d'écouter que des sonneries militaires, et se promettre d'entendre le premier

la diane de la France : je croyais que devenir un tel homme, ambitionner et atteindre une telle vie valait mieux, et qu'on préparait mieux ainsi l'âme d'un Français aux glorieuses et futures exigences de la patrie...

Madeleine m'arrête tout à coup au milieu de ma voie droite. Elle me fait douter de mes vérités. La France aussi est une femme ! Peut-être, aux épargnes les plus jalousement amassées, préfère-t-elle les hommages, les dévouements journaliers, l'expression constante de l'amour ! Peut-être ordonne-t-elle qu'on vive par tous ses pores, qu'on daigne comme elle s'épanouir dans tous les détails de l'existence ! Peut-être exige-t-elle qu'on ne l'aime point en religion, mais dans l'une de ses filles françaises !

Une dépêche m'arrête et ajoute le chagrin à mon trouble, à mes doutes. Mon oncle, très-malade, m'appelle en Lorraine, dans la Lorraine aujourd'hui allemande, à Bitain, par Forbach.

Je n'y suis pas retourné depuis la guerre, je ne l'ai pas pu... Écris-moi là-bas des lettres gaies comme tes premières lettres de Suisse. Ne laisse pas Madeleine philosopher. Les femmes ont des arguments imprévus qui bouleversent d'un mot toute une doctrine. Je pars. Ne me néglige pas, frère ! J'ai besoin du sourire de ceux que j'aime.

Ton PASCAL.

JEAN A PASCAL.

A BITAIN, PAR FORBACH.

Lecco, 8 octobre.

Tu ne te plaindras pas, mon cher Pascal, voici une lettre gaie. Je l'eusse écrite ainsi par orgueil, pour avoir l'air de faire bon visage au triste destin qui m'enlève Madeleine. Je l'égaye encore plus pour te distraire d'une épreuve qui doit être rude et qui m'éprouve en toi. Brrrr !... entrer en Lorraine allemande, j'en ai froid.

Je t'embrasse, lieutenant, mon plus cher ami. Je te renvoie tes conseils : sur cette terre française prise par l'étranger, ne te laisse pas traiter en vaincu. Si pour quelque affaire avec l'ennemi tu as besoin de moi, un mot, une dépêche à Venise, et je m'apporte à Bitain.

Madeleine refuse d'aller en bateau à vapeur, refuse de visiter Côme, et nous partons en barque sur un lac nouveau. Je la plaisante et lui dis que la science lacustre de Cervin provoque son envie. Elle s'amuse de mes critiques, y répond en riant, et conclut que je ne suis pas digne d'aller où nous allons.

« Où allons-nous, Madeleine ? dis-je.

— A Naxos !

— Par exemple !

— Oui, à Nesso. Spedone prétend que c'est une colonie grecque. Nous y déjeûnerons.

— A Naxos ! m'écriai-je. Bravo ! Rameurs, aux Cyclades ! »

Sur les deux bords d'un torrent profond qui descend rapide des montagnes et se lance dans le lac, Nesso, montueuse, fertile comme Naxos, riche en granit, se colore de ses terres rouges. La ville s'élève, s'étage, et l'on arrive par degrés à la place, à la plate-forme qui la domine, après avoir franchi des ponts qui conduisent en lacets à l'Acropole. Les femmes puisent l'eau à même du torrent, et la portent sur la tête dans des vases qu'elles soutiennent les bras levés et arrondis, comme les canéphores antiques.

Le torrent coupe Nesso de haut en bas, et son eau y devient une chanteuse des rues.

« C'est ici, Spedone, dis-je, qu'il faudrait placer le baptistère de Bramante que nous avons vu ce matin dans la cathédrale de Côme, et qui est bien le monument bijou le mieux ciselé, le plus digne d'être consacré à l'épouse de Bacchus, à la princesse qu'il couronna de diamants, à la belle Ariane consolée. »

Nous grimpons plus haut que la ville pour jouir de la vue entière du lac, et nous nous arrêtons au milieu des champs.

On cueille les raisins mûrs. Un âne attelé à une charrette qu'un jeune homme conduit passe devant nos yeux. Des femmes jouent avec des corbeilles vides qu'elles vont remplir.

« En se laissant aller à son imagination, dit Madeleine, on dessinerait dans ce Nesso un tableau grec.

— Voilà un joli motif d'invocation à Bacchus, ajoutai-je, en montrant les vendangeuses.

— Oui, oui, je t'en conjure un chant païen, reprit ma sœur. Je vais arranger pour toi une lyre avec les roseaux du torrent et le fil qui noue mon bouquet.

— Le fil d'Ariane, repartit Spedone pour placer un mot.

— Peuh ! » fit Madeleine.

Lorsque ma lyre aux sept cordes fut achevée, j'entrai dans le champ de vignes auprès duquel nous étions assis, et, moitié sérieux, je feignis de préluder.

Je commençai ainsi :

« O ma sœur, puisque tu m'y invites, je chante, à Naxos, Bacchus, dieu de Nysa, Bacchus rustique, fils de Jupiter olympien, fils de Cérès ou fils d'Isis, et non fils de la Sémélé orgueilleuse et stupide qui obligea le dieu son amant à lui apparaître dans tout l'éclat de sa fulgurante majesté.

» Je chante Bacchus, nourrisson de Bacché, que Mystis initia aux mystères, à qui les Muses apprirent les arts, que les grâces embellirent, auquel Aristée enseigna la sagesse, la passion des armes et l'amour de la gloire, Bacchus législateur, Bacchus vertueux, avide de grandeur et de conquêtes, Bacchus allié de Pan, qu'il jugea digne de gouverner les hommes.

» A Naxos, j'évoque Bacchus amant, époux d'Ariane délaissée, fille de Minos.

» Je vois le dieu traîné par des lions, j'entends le son des cymbales phrygiennes, le bruit des chars qui crient sous le poids des raisins. Les guides des attelages et les vendangeuses formées en longues files portent à deux mains leurs corbeilles pleines de grappes étincelantes. Tous répètent en chœur le mot divin cher à Jupiter : Évoé ! Évoé ! Et le dieu murmure doucement : io Bacche !

» C'est Bacchus, non Bacchus Mainomenos, ivre du jus de la vigne, mais Bacchus Orthos, qui ne vacille point, qui ne chancelle pas, qui se tient droit sur son char rustique, beau de la beauté calme du dieu d'Olympie qu'on adore sur le même autel que les Grâces.

» Je chante Bacchus inspiré, inspirateur, dieu-nature, qui conçoit et féconde les choses et les êtres, comme Apollon, dieu céleste, conçoit et féconde les esprits ! guérisseurs tous deux, qui l'un et l'autre chassent les noirs soucis du cœur et du cerveau des hommes par la lumière et par la gaieté.

» Bacchus passe couronné de raisins et de lierre, tenant son thyrses à la main, les épaules couvertes d'une peau de faon, le rire facile aux lèvres.

» Entouré de femmes thébaines, il va au Parnasse fêter les bachiques simples et pures, les Lénéennes, les Dionysiaques rurales où l'on offre au dieu, non des sacrifices, mais une coupe, une cruche entourée de pampres, du vin, des figues, des fleurs, des fruits de toute sorte, des branches de pin, des guirlandes de verdure, des couronnes de laurier, des bouquets d'asphodèle !... »

Le lac de Côme est aussi aimable que le lac Majeur est splendide. Rien de plus poétique, de plus alangui, de plus voluptueux que ces bords fleuris de jardins, de villas, de palais. Partout des ondulations, des courbes, des inclinaisons, des surprises. Le lac se ferme, se rouvre, s'allonge, s'enroule, plein de sourires et plein d'attraits.

Cette fois nous prenons le bateau à vapeur. Madeleine me rappelle que je lui ai promis ta première lettre, c'est-à-dire la dernière. Je la lui donne. Elle la lit lentement et la relit. Je ne puis lui arracher d'autre mot que celui-ci, qu'elle répète d'une façon distraite : « Il doute de lui ! »

Spedone, en esprit et en verve, nous nomme une à une les villas, énumère les richesses artistiques qu'elles renferment, sait le nom presque toujours célèbre de ceux qui habitent ces rives paradisiaques. Madeleine écoute vaguement et parsème d'exclamations banales les récits de notre cousin : Vraiment ? Est-ce possible ? Ah ! c'est curieux !

La nature est coquette, souriante sur ce lac. Pourquoi ma sœur ne l'admire-t-elle pas ? A peine si elle la parcourt des yeux. Pressée de questions, elle consent à répondre :

« Je reproche à ce lac son style maniéré ; c'est de la mignardise. »

Spedone proteste, se débat, s'agite, dispute, s'échauffe, mais comme nous nous taisons, il est plus d'une fois obligé de se répondre : vous me direz ! Or, nous ne lui disons rien du tout. Il récite des vers, raconte le lac de Côme depuis sa formation jusqu'à nos jours, narre ses légendes, son histoire, ses anecdotes. Ma mère seule l'écoute. A quoi pense Madeleine ? Moi, je pense à toi.

Je m'attriste de te savoir là-bas, dans ce pauvre pays prisonnier, qu'hélas ! nous ne pouvons délivrer à nous deux. Si encore nous étions quatre, comme les quatre fils Aymon !

Dans trois jours seulement j'aurai de tes nouvelles à Venise. Que c'est long ! Je suis impatient d'apprendre que ton oncle va mieux, que tu es rentré à Fontainebleau, que tu as reçu toutes mes lettres, et que tu ne t'indignes pas outre mesure contre Madeleine. Tu es d'ailleurs le seul qui n'en ait pas le droit.

Je quête des consolations comme tu me quêtes de la gaieté. Donnant, donnant, Pascal !

Partis à huit heures de Côme, nous débarquons à six heures à Bellagio.

Or, devine en cent à quoi prétend Madeleine, et les machinations qu'elle emploie pour nous conduire à ses fins. Elle refuse de passer la nuit à Bellagio. Les hôtels pavoisés lui déplaisent. C'est ville de saison, ce sera insupportable ! Elle couchera plutôt sur le quai, à la belle étoile, que d'habiter une chambre à Bellagio !

Lorsque ma petite sœur s'est logée un entêtement dans l'esprit, je crois qu'elle se pendrait plutôt que d'y renoncer. Elle supplie, se fâche, menace ma mère de retourner à Paris. Elle s'empporte contre Spedone, l'oblige à l'approuver, à la soutenir. Elle déclare avec violence qu'un voyage fait à la monsieur Perrichon l'horripile, qu'elle y renonce, qu'elle ira en Chine avec mon père. Que veut-elle ? Ma mère, après des résistances inouïes, se rend et demande à quelles conditions il faut capituler.

A l'instant même notre tyran s'apaise. Elle entre en joie, nous dit sur tous les tons que cela va être fort amusant, qu'elle nous adore. Elle embrasse ma mère, appelle Spedone son très-cher cousin, moi je suis un frère incomparable. Je reçois l'ordre de louer une barque à quatre rameurs.

Spedone est envoyé pour quérir un bon dîner avec tous ses accessoires, car nous devons dîner en bateau.

C'est aujourd'hui pleine lune, et Madeleine nous promet monts et merveilles de sa fantaisie. Elle a l'audace de nous affirmer qu'avant une heure nous la bénirons.

Ce qu'elle a voulu se fait, et nous partons pour Lecco où nous coucherons.

Alors elle se penche à mon oreille et me dit :

« Tu dois être inquiet de Pascal. Tu auras ainsi de ses nouvelles un jour plus tôt. Demain soir nous serons à Venise. »

Est-ce pour moi vraiment que Madeleine s'est ainsi démenée ? pour me calmer sur toi qu'elle a fait tout ce tapage ? Non. Après cette scène, elle a un peu de confusion et saisit la première excuse venue pour obtenir l'absolution.

Mademoiselle ma sœur a toujours rêvé une pleine lune sur la pleine eau d'un lac italien. Nous convenons qu'elle en jouit avec un entrain divertissant. Son esprit a des étincelles plus brillantes et plus nombreuses que les frémissements de la lune sur le lac.

Tu connais l'enthousiasme de Madeleine. Il est sans cesse entremêlé d'admiration, de goguenardise, d'élan et de naïveté.

. Le passé, le présent comparaissent autour de notre coquille de noix. Les mythologies païenne, indoue, persane, Scandinave, gauloise, sont requises. Diane est baptisée de tous ses noms. C'est une invasion de figures poétiques à culbuter l'imagination. Les légendes défilent au milieu de comparaisons ingénieuses, tantôt plaisantes et tantôt profondes. Les évocations se succèdent émues et drôlatiques.

Spedone abasourdi essaye de suivre Madeleine dans cette course folle, mais sa monture n'est pas faite pour ce Parnasse ou pour ce steeple-chase. Un peu formé de longue date, je donne une sorte de réplique ; au fond, je suis un vulgaire comparse.

Je n'ai vu que toi seul tenir bon sous les assauts de l'esprit de ma sœur, avec des moyens de défense tout différents de ses moyens d'attaque. Je me souviens d'un jour où tu séduisis mon père en acceptant un combat de paroles avec Madeleine. Tu ne bronchas pas, quoiqu'au premier engagement elle t'assailît par une explosion de satires sur ton air et sur ta personne. Courageux, invincible, tu lançais un trait sûr, tandis que mille flèches tourbillonnaient autour de toi. Madeleine, de vous deux, se lassa la

première et convint que le sang-froid et le calme triomphent même dans les jeux d'esprit.

Quoique Spedone eût embarqué une table, nous fûmes forcés de dîner sur nos genoux.

Nos verres tremblotants, le service qui laisse à désirer, ce qui nous manque, ce que nous découvrons dans nos paniers, tout nous amuse. Le rire nous prend, et les prétextes d'éclater nous sont fournis par tout ce que nous disons, par tout ce que nous voyons.

Une montagne haute, que nos rameurs appellent monte generoso, infestée d'ours, paraît-il, qui descendent dans les villages en hiver, provoque toutes les plaisanteries de Madeleine. L'aspect dramatique du lac, son nom de branche de Lecco, qui permet à la gouailleuse de ne l'appeler que branche : O grande branche, ô branche tragique, etc., mettent Spedone et ma mère en si belle humeur qu'à la fin nous rions chacun de nous voir rire tous.

Les bords sombres du lac se rapprochent, se concertent, comme pour tenir état et faire des remontrances à des fous irrespectueux. Phébé se voile, s'enveloppe de nuages, se penche vers les sommets dont elle partage l'indignation, et disparaît.

Les étoiles seules, plus clémentes, ne se scandalisent pas. Leurs flèches d'or traversent gaiement le ciel tandis que nos rires percent le silence.

Nous rencontrons sur le lac des colonnes de feu jetées par des fours à chaux, qui, vers Lecco, se succèdent et se pressent. La montagne ouvre des gueules enflammées. Cerbère aboie. Voici l'entrée des enfers. Des hommes enfumés s'agitent autour des fournaies. Nos figures sont sinistres et grimacent sous le rire. Chacune des colonnes que nous franchissons nous brûle les yeux.

Lecco toujours s'avance et toujours s'éloigne. Nous y sommes si tard qu'il faut faire à pied une longue course dans la ville. Notre mère est tellement fatiguée que, aidé d'un rameur, je la porte sur un pliant. Nos trois autres bateliers suivent avec les bagages. Ma sœur et Spedone viennent derrière et rient encore.

A l'hôtel, nous prenons possession de nos chambres avec un bonheur que cette fois Madeleine ne trouble plus.

En lui souhaitant une bonne nuit, j'ajoute : « Si Pascal avait été là, ce soir, mademoiselle la sémillante, il vous eût tenu tête, et Spedone n'aurait pas été notre cousin. »

Elle leva les épaules et me ferma sa porte au nez.

Je t'envoie encore une lettre demain, et désormais j'attendrai tes réponses pour t'écrire. Il y a un chevauchement, un écart entre ta pensée et la mienne qui me rendent nerveux.

Ton fidèle JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

A BITAIN, P.,R FORBACH.

Peschiera, 9 octobre.

Encore un lac ! Nous essayons de l'escamoter, impossible ! Madeleine est ensorcelée par quelque démon lacustre ou amoureuse de quelque dieu caché dans les roseaux.

Il n'y a pas à protester, nous descendons à Peschiera ! Mieux vaut d'ailleurs, prétend Spedone, entrer le soir à Venise. Madeleine ajoute qu'elle m'a fait gagner un jour, et qu'elle me refuse le droit de me plaindre.

Je déclare hautement qu'à Venise je me loge à part, dans un hôtel où je serai sans famille, où je reprendrai ma liberté perdue.

Je suis bombardé de reproches. Je courbe la tête. Ces feux-là, quand ils sont accompagnés d'une toute petite larme de ma toute petite sœur, ont bientôt éteint les miens. J'ai beau ménager à ma déroute certaines apparences de retraite, je n'en suis pas moins vaincu.

Spedone raffole des femmes qui ordonnent, qui sont volontaires, qui savent où elles veulent aller, ce qu'elles veulent faire. Madeleine le sait toujours. En ce moment elle veut visiter le lac de Garde.

Peschiera est affreux. C'est une ville fortifiée, à peine habitée, à peine habitable. Plusieurs enceintes, des remparts formidables laissent peu d'espace à la population, composée au plus d'un millier d'âmes. Se procurer un bateau est une entreprise. Nous insistons et l'on nous amène une barque de pêcheur, qu'on écope sans pouvoir la dessécher.

C'est dimanche. Une troupe d'enfants nous entourent et raisonnent en italien des chances de notre expédition. Plus d'un hasarde ses craintes. Ils croient que nous ne les comprenons pas. Madeleine les remet à leur place en leur langue, comme on dit au boulevard du Temple.

Nous avons deux rameurs.

Glissons, mortels, sur le Benacus de Virgile et de Catulle.

Le lac de Garde est dangereux. Les vents y sont brusques, variables. Dans la tempête, dit le cygne de Mantoue, les vagues irritées surgissent

pareilles à des vagues marines. Nous prévenons Madeleine. C'est comme si nous lui parlions latin.

La couleur étrange de ce lac à fleur de terre l'attire et nous charme.

Nous enfonçons visiblement. Je demande à Spedone s'il sait nager.

« Médaillé pour sauvetage ! » me répond-il.

Nous sommes conduits par un ex-marin et par un pêcheur, courbés sur la gaule qui leur sert de rame et ramant debout à la façon des gondoliers. Nous sortons du port suivis par les yeux ébahis de Peschiera tout entier, accompagnés des vœux de toutes ses âmes.

Ma mère épouvantée gémit, se lamente sur le triste sort d'une mère dont les enfants n'ont pas la louable crainte de la mort. Pour la rassurer Spedone lui enseigne la manière de se noyer et de ne point embarrasser son sauveteur.

La barque s'emplit toujours. Le cousin et moi nous écopons à tour de rôle, et nous déployons un si beau zèle qu'enfin nous rejetons plus d'eau qu'il ne s'en infiltre.

Nous pénétrons avec difficulté parmi des roseaux rouges, des ajoncs qui se détachent en forêt microscopique sur les bords du lac.

A l'horizon, des îles et des barques de pêcheurs, immobiles et noires, se groupent et s'alignent pareilles à des escadres. Les cônes des montagnes, les arbres, les villages se mirent d'aussi loin qu'ils peuvent. L'eau est si transparente qu'on découvre les sables, les végétations, les roches des fonds du lac, et qu'on voit passer des aloses, des carpes, des truites.

L'aspect tout bleu que nous avons du rivage disparaît de plus en plus, à mesure que nous avançons sur le lac, pour faire place au ton blanchi de l'étain fondu. La surface des eaux est gaufrée par la brise. Les montagnes pelées sont entourées d'une brume grisâtre et semblent osciller. Les rives couvertes d'arbres au feuillage argenté se confondent avec les teintes du lac. Gargnano, Villa et Bogliaco, avec leurs jardins en terrasse, étalent sous la lorgnette leurs orangers, leurs citronniers qu'on recouvre de toitures en hiver. Le soleil couchant éclaire et dégage les hauteurs sombres. Vers Desenzano on nous désigne le lieu où sont les ruines de la maison de Catulle, l'amant si mignard et si sincère, si fidèle et si inconstant de l'ingrate Lesbie.

Nous assistons à une fête, à une joute de couleurs sur le lac. Il devient tout à coup violet, puis lie de vin. Un brick sort de Peschiera. Ses voiles, d'un jaune foncé que le couchant allume, s'enflent et s'incendient.

Avant de quitter le lac, le soleil s'y mire, s'y baigne, il y réfléchit son image entière et il y a réellement un soleil au ciel, un autre dans l'eau. Chacun des deux darde ses rayons et ses feux. Le regard ébloui ne sait lequel est le plus brillant de la face ou du reflet.

Ce lac tout à l'heure blanc comme un lac du nord a maintenant un caractère oriental. On dirait un grand désert de sable doré. Les montagnes s'empourprent. Les joncs et les roseaux sont en liesse de flamme. Il passe sur le rivage des animaux noirs aux crinières grises, qui boivent le flot rutilant, mugissent et s'en retournent enivrés.

Bientôt la scène change encore. Les montagnes perdent leur réalité. Les deux soleils fuient ensemble vers le Tyrol. Le soleil des eaux s'enfonce à mesure que le soleil du ciel s'éloigne, Le lac redevient bleu. Un grand disque de lumière se détache d'une fournaise ardente. Les nuages sont roses. Le lac retient un moment encore le soleil, qui s'échappe et ne laisse derrière lui que des traînées de couleur.

Des lignes nettes, précises, tirées au cordeau, s'étendent d'une rive à l'autre. Un prisme invisible décompose la lumière : le violet, le rouge, le vert, l'orangé se dégradent, et glissent sous une écharpe blanche qui se déroule au milieu du lac et lentement le couvre tout entier.

La lune, pâle et ronde, se lève dans un ciel pur d'un gris cendré. Toutes ces couleurs, toutes ces lumières ont-elles fini de se jouer sur le lac ? Non.

Les teintes saumonées, rougissantes, cuisse de nymphe émue, reparaissent pour la troisième fois. Des lignes nouvelles se reforment sur champ d'or. C'est comme un immense drapeau héraldique écussonné de montagnes. L'eau se jaspé, se marbre, ou ruisselle, ou se froisse ou se crêpe. Au couchant, les nuages s'éteignent un à un, renonçant à regret aux vêtements de gloire du jour disparu.

Les villages dont le lac baise le pied se nomment Garde, Gardolina, Cisano, Lacise.

Dans l'air du ciel, les étoiles se fixent pour la nuit. Sur la terre, de grands voiles s'étendent que la lune soulève paresseusement.

Je considère nos rameurs. L'un, à la barbe rousse, à la taille fière et fine, ressemble au berger Pâris. Il est coiffé du bonnet phrygien, L'autre a les yeux absinthe, les cheveux noirs, frisés, courts, le visage bistré d'un mulâtre. Ils parlent peu, mais notre admiration pour leur lac fait briller de joie leurs regards. Madeleine triomphe et décerne au lac de Garde la

couronne de beauté. C'est à coup sûr le plus original, le plus curieux de tous.

Qu'importe la barque emplie d'eau, qu'importe la fatigue d'écoper ! Spedone est dans l'enchantement. Je ne regrette pas notre excursion. Ma mère, depuis que nous revenons vers Peschiera, est en bravoure.

La musique militaire joue dans la place et nous envoie au loin les sons adoucis des instruments de cuivre. Nous nous retrouvons parmi les roseaux, et enfin nous atteignons le port.

On dîne tant bien que mal à Peschiera. Un courrier part et je lui confie cette lettre, que tu auras après-demain.

Tout à l'heure nous prenons le train de Venise.

Ton ami,

JEAN.

PASCAL A JEAN,

A VENISE.

Bitain, 8 octobre.

J'ai quitté la France française pour entrer dans la France prussienne. Comment n'ai-je pas été réduit en cendres ? Comment les orages de mon cœur ne m'ont-ils pas foudroyé ? Aux premières stations j'ai cru que j'éclaterais, puis je me suis dominé, contenu à la surface, mais pour souffrir plus profondément.

J'entendais mes chers noms de bourgs, de lieux lorrains prononcés à l'allemande, écorchés. Mes oreilles saignaient. J'ai vu les couleurs ennemies flotter sur nos villes, et mes mains ont tremblé de ne pouvoir les arracher. Ces plaines, ces bois, ces collines ont je ne sais quelle tristesse de pays captifs, et m'ont fait pleurer les larmes des vaincus.

Notre langue, dans la bouche des lorrains, est maintenant plus rude, plus provocante. Elle raisonne comme une protestation contre l'étranger.

Mon corps se brise, frère, mes membres sont écartelés. J'embrasse des yeux ce sol, je touche du pied ces terres, et je voudrais en fuir la vue, en repousser les chemins. Ma voix réveille ces échos qui répondaient émus autrefois et qui sont terrifiés aujourd'hui.

Le ciel de Lorraine est abaissé, les champs sont mornes, les eaux troublées. Le pays a son humiliation, le paysan ses chaînes. Ils pleurent dans leurs embrassements, et l'Alsace si proche, et les Alsaciens si voisins, ne les consolent pas, car eux aussi sont humiliés et enchaînés.

Mon village est prussien, Jean, prussien ! Je le savais, mais je n'y croyais pas. Sa rue pavée où enfant j'ai couru derrière les canons français, la maison de mon père, celle de mon oncle, les prairies, nos ruisseaux, tout cela est couché sur une carte de l'empire d'Allemagne. Cet imperceptible trait dans les lignes d'un plan, s'allonge, se tord, sillonne de grands éclairs brûlants la voûte enflammée de mon cerveau.

Mon oncle a la fièvre. Je le veille. Ce délire qui le fait parler avec égarement, vais-je l'avoir comme lui ?

Il me raconte la guerre dans notre village. Il évoque mon père, ma mère, et je souffre deux fois leur mort. Je ne les avais pas vus, moi, sur le champ de bataille, ramasser des blessés, blessés eux-mêmes, soignant nos soldats, s'oubliant, victimes de leur héroïsme. Je les vois dans les récits enfiévrés de mon oncle. Ses paroles tour à tour me désespèrent et m'enorgueillissent.

Ami, je pense aux hommes qui disent, les uns que la patrie est dans les régions surnaturelles, les autres qu'elle est dans l'humanité entière. Le mot de France ne les fait pas tressaillir comme moi, ceux-là, dans tout leur être. Ils n'ont point la passion, ils n'ont point la jalousie, ils n'ont point la haine, ils n'ont point l'amour !

Jean, tu as été bien Français au fond des précipices du val de Gondo. Je t'en aime davantage. Mais Madeleine a renié là sa religion patriotique. Elle a brisé les images de son culte. Elle est devenue sacrilège !

Au chevet de mon oncle je ne devrais songer qu'à mon cher malade. Je songe à ta sœur sans cesse, et elle ajoute une amertume à ma douleur.

Se peut-il qu'elle choisisse un étranger, qu'elle fasse en elle ce tort à notre France, qu'elle s'éloigne de la patrie éprouvée ? Non, Jean, tu te trompes ou tu me punis de ma sauvagerie vis-à-vis de Madeleine.

Quand je me suis échappé de ce bal, à Paris, chez toi, je n'imaginais pas que des semaines, des mois me sépareraient de vous. Je voulais me reprendre parce que vous menaciez de m'enchaîner, mais je me serais peut-être librement offert quelques jours plus tard. Cette affection de ta sœur, je ne puis m'accoutumer à l'idée de la perdre.

L'amitié sérieuse que Madeleine avait pour moi est-elle donc remplacée par l'amour qu'elle a pour un freluquet italien ?

Écris-moi, écris-moi toujours ! Je ne saurais plus me passer de tes lettres.

PASCAL.

JEAN A PASCAL,

A BITAIN, PAR FORBACH.

Venise, 11 octobre.

Tu défailles, Pascal. Ta souffrance dépasse la mesure de tes forces. Prends garde ! le cœur se brise. Songe qu'en ce moment tu veux sauver ton vieil oncle. Donne-lui de ta santé au lieu de partager son délire et de te laisser enfiévrer par sa fièvre. Défends-le, ce Lorrain, puisque tu ne peux plus défendre ta Lorraine. J'imaginais bien que ce serait pour toi une épreuve cruelle que de rentrer dans ce village maintenant prussien.

Dès que ton oncle sera transportable, emmène-le à Fontainebleau. Sa convalescence vous tuerait. Lorsqu'on revient à la vie on se plaît à faire des retours sur soi-même, sur les grandes émotions du passé. A chaque coin de haie, dans ses premières promenades, sous chaque arbre, à côté de chaque touffe d'herbe, ton oncle verrait se dresser une ombre accusatrice des ennemis, il soufflerait sur ta haine, l'attiserait au point d'incendier ta raison.

C'est ici, en ce lieu, dirait-il, que tel crime fut commis, et la rage te mordrait, et la colère impuissante te brûlerait le sang.

Ton village est l'un de ceux où l'héroïsme patriotique a le plus défié les vengeances prussiennes. Reviens en hâte dans la France française avec le vieux parent que tu veux conserver.

Je le sais dans mon cœur, ton oncle, tu me l'as fait un jour connaître. Tu désirais qu'il abandonnât la Lorraine conquise. Tu lui écrivis longuement à ce propos. Il te répondit un billet que tu me lus, et que je me rappelle :

« Quand l'homme et la terre maudissent ensemble, t'écrivait-il, la malédiction germe et croît. Où donc ensemençais-je ma haine dans un sol plus arrosé de sang, mieux préparé pour qu'elle y porte ses fruits ? »

Relève-toi, frère ; le malheur te courbe, ne te laisse pas écraser par lui. Ni ton oncle, ni la patrie ne te manquent encore, et tu peux aider à les guérir tous deux de la maladie et de leurs blessures avec tes soins, avec ta patience, avec ta force.

Je te quitte, mais je t'écirai ce soir, pour te distraire, le récit de notre entrée à Venise.

A toi,

JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

Lundi soir.

Je reprends la série de nos aventures.

A Peschiera, sans que j'eusse remarqué un aparté, Madeleine avait obtenu de ma mère que nous passerions quelques jours à l'hôtel avant de nous installer dans le palais Bruzella, les parents de Spedone terminant une saison de bains en Autriche et ne devant revenir qu'après-demain.

J'approuvai cette détermination que je connus en wagon. Spedone essaya fort inutilement de la changer, Madeleine ayant décidé.

Je commence donc la narration de notre arrivée à Venise, et il faut que tu la subisses depuis a jusqu'à z.

J'étais venu ici avec mon père en mil huit cent soixante-six, et j'avais décrit bien des fois à ma sœur la ville mystérieuse et poétique, la ville aux puissances perdues, aux richesses détruites, à l'orgueil écrasé, la ville déchue, mais, comme l'ange rebelle, encore grande dans sa chute, encore porte-lumière, vêtue de flammes et de haillons. Je lui avais dit les jours de Venise et les nuits, les splendeurs de l'orient et du couchant sur les lagunes, l'ombre sinistre du soir dans les canaux. Elle était toute préparée à la mélancolie, au charme languissant et triste, à l'aspect désolé d'une ville morte qui prend sa beauté dans la ruine, sa noblesse dans la misère.

Madeleine se promettait mille triomphes d'intuition, d'imagination. Elle m'annonçait des miracles, s'engageait à me faire revoir, sous le délabrement de la Venise d'aujourd'hui, la Venise d'autrefois renaissante et brillante.

J'attendais, presque ému, les premières impressions de ma sœur, ses premières paroles. Je ne doutais pas qu'elle n'eût des surprises et que l'incomparable ville ne lui arrachât ce cri que les enthousiastes jettent en y entrant :

« La réalité dépasse le rêve ! »

A Mestre, je voulus descendre, et je descendis, chantonnant une barcarolle. Spedone me réintégra en voiture, et me dit qu'on allait jusqu'à Venise en chemin de fer.

Madeleine s'indigna.

« En chemin de fer à Venise, m'écriai-je, dans Venise, sur le Grand-Canal, peut-être ?

— Sur le Grand-Canal, me fut-il répondu.

— Mais c'est un scandale, monsieur le Vénitien, répéta Madeleine, une monstruosité ! »

Elle ajouta :

« Est-ce qu'il y aura des omnibus-gondoles ?

— Sans doute.

— Non, non ! reprit ma sœur, je ne verrai pas cela, je n'ouïrai pas de mes oreilles dans une gare crier : « Venise ! » Je retourne à Paris de la prochaine station.

— C'est Venise.

— Quoi, les nobles gondoliers vont se précipiter sur mes bagages comme de vulgaires faquins ! Répondez donc, répondez !

— Dame !

— Voilà un mauvais point pour vous, cousin, répliqua-t-elle cruellement.

— Vous vous dites sensible au progrès sous toutes ses formes, Madeleine ?

— Oui, en mécanique, en améliorations commerciales, industrielles, agricoles et sociales. Je suis sensible au progrès qui fait de la glace ou du feu, de la victuaille ou des locomotives, je le déteste dans la poésie ! En poésie, j'aime l'ancien, l'usé, le pâli, le moussu, l'inutile, le passé. J'avais ma poésie de Venise, j'en concevais un idéal délicat, raffiné. Je venais de l'étudier dans son histoire, de la traduire avec mon esprit que je prétends original, qui a la passion ardente de s'émerveiller à sa manière, qui adore ce qui se prête à ses fantaisies, ce qui le sollicite, ce qui l'aiguise, ce qu'enfin je comptais rencontrer à Venise, ce qui n'y est pas ; je m'en vais !

—Cependant, Madeleine, hasarde notre mère, il se peut qu'une fois le chemin de fer oublié...

— Le chemin de fer s'impose partout, il siffle, il amène le gaz. On va nous montrer les canaux éclairés au gaz, Jean !

— Parbleu, et les palais regrattés, remis à neuf comme des décors de carnaval.

— Au fait, nous verrons le drapeau piémontais, les couleurs savoyardes flotter sur la place Saint-Marc. Y as-tu songé, mon frère ?

— Hélas ! ma pauvre Madeleine, j’entrevois un abîme de désillusions. Quand nous visiterons l’ancien vieux désert de l’arsenal, nous entendrons des marteaux cogner sur des navires blindés. En soulevant le voile qui recouvre le Bucentaure, on nous fera remarquer qu’il a été repeint à neuf, pour le Roi galant-homme.

— Parions, Jean, que des bateaux à vapeur transportent les badauds vénitiens de la Piazzetta au Lido, que le Lido est devenu gai comme la foire de Saint-Cloud, qu’on y boit du lait, qu’on y trouve des ânes tout aussi facilement qu’à Montmorency, qu’on y mange des fraises comme dans le bois de Bagneux, qu’on y loue des chevaux pour dames et pour cavaliers, qu’il y a sur la plage une station de voitures-paniers, qu’on prend des bains de mer dans la noble Adriatique, en face de quelque casino, café-concert !

— Ah ! par exemple, Madeleine, répliquai-je en riant, tu exagères. Le tableau est trop chargé. Pauvre grave Lido, je demande sa réhabilitation. Le remords te prendra en le voyant de l’avoir calomnié ainsi.

— Mais non, dit Spedone accablé, elle ne le calomnie pas, elle le décrit tel qu’il est depuis quatre ans. »

J’étais étonné. Je feignis la désolation, voire même l’effarement.

Spedone, qui n’avait cessé de grandir depuis son apparition à Stresa, rapetissait visiblement. Je répétais :

« Ma pauvre Madeleine, quelle déception ! »

Elle était triste, irritée. Tout un monde de rêveries, d’attendrissements, d’impressions vagues, s’écroulait en l’esprit de ma mignonne sœur. Les scènes de son roman se vulgarisaient. Le cadre n’étant plus fait pour le portrait du héros, il fallait rogner la peinture.

« Je voudrais être plus vieille et avoir vu ceci plus tôt », dit-elle d’un ton sec en descendant à la station de Venise.

La surprenante chose que de débarquer à Venise sous le couvert d’une gare vitrée !

Les phrases connues : Préparez vos billets ! Par ici la sortie, messieurs les voyageurs ! Il y a un buffet ! ont beau être criées en italien, c’est d’autant plus extravagant, d’autant moins réel. Stupéfait, j’eus l’air d’être ahuri dès que je fus sur le quai du Grand-Canal. Bousculé par la foule, jé me laissai repousser, refluer comme dans un remous par le déploiement d’activité que provoque l’arrivée d’un train. Madeleine ne quittait pas mon bras. Les gondoliers s’injuriaient à tue-tête, les gondoles se heurtaient, se pressaient jusqu’à en gémir, jusqu’à en craquer.

« Ce mystère, ce silence, cet isolement ! » murmurait Madeleine avec ironie.

Comme l'avait prévu ma sœur, tout était d'accord avec la nouvelle Venise, station de chemin de fer. Le sifflet brutal de la vapeur semble avoir arraché de son sommeil la belle aux lagunes dormant.

La lune, dans sa pleine beauté, boudait contre le gaz. Les palais du Grand-Canal sont presque tous habités. Le soir ils s'illuminent. Aux fenêtres, il y a des stores qui habillent les façades d'oripeaux de couleur, décorent de banderolles les vieux sépulcres reblanchis.

Les poteaux à la porte des palais, fraîchement peints, invitent les gondoles mondaines à s'arrêter. Les coussins réchauffent et vêtissent les froids balustres de pierre.

Pourquoi ne te l'avouerais-je pas en toute sincérité, mais à toi seul, Pascal ? j'éprouve, à l'aspect de cette résurrection, de ce rajeunissement, de ce réveil, un sentiment de joie, de gaieté, celui que durent avoir les parents de Lazare lorsque le mort essaya de revivre.

Je ne laisse point percer de cette impression, bien entendu, la plus minuscule apparence. Je garde un silence morne tandis que Spedone accable Madeleine de démonstrations et l'engage irrémissiblement dans ses partis pris et dans ses paradoxes.

Je ne t'enverrai que demain notre journée d'aujourd'hui.

Pascal, il faut que je me modère. Je suis probablement insensé. Depuis hier l'espérance m'attire, m'affole, danse devant mes yeux comme un feu follet. Ah ! s'il était possible encore que je rende ma sœur Française à la France ! C'est à toi, frère, je le sens par tes dernières lettres, à toi que je la ramènerais ! Je m'exhorte à l'audace, à la témérité ; sus aux Vénitiens, sus à Venise la belle !

Ton ami,
JEAN.

LE MÊME AU MÊME,

A BITAIN.

Venise, 12 octobre.

Je le confesse dans le secret de la confession, Venise vivante me transporte. Je fais bon marché de sa poésie ancienne. Ce pays de la couleur qui était encrassé, cette ville, tout entière sortie de la main de l'homme, qu'on ne réparait pas, qui s'effondrait, cette fulgurante lumière qui s'acharnait à éclairer des ombres, cette richesse étalant sa pauvreté, tant d'art dépensé pour un peuple chassé de ses musées, dépossédé de ses monuments, cela était plus dramatique, mais moins beau.

Je préfère aux lourds Croates traînant leurs sabres sur les dalles des Procuraties, les bersaglieri, plume de coq au vent, qui touchent à peine de leurs pieds agiles le sol de la Piazzetta.

Les marchés, où naguère s'espaçaient, se fuyaient quelques pastèques économiquement multipliées en tranches, sont aujourd'hui remplis, abondants. Il s'y entasse des tomates, des courges, des pastèques entières, des melons, des grappes d'oignons, des pyramides de raisin noir, rouge, vert et blanc, des corbeilles de pêches jaunes.

Les gondoles partout s'entre-croisent comme au temps du carnaval. A chaque angle des petits canaux on entend les beaux cris des gondoliers. Les ponts, les places ont des passants et jusqu'à des flâneurs. Les Vénitiens et les Vénitiennes paraissent aux fenêtres des palais, à la porte des maisons. Les cabarets débordent sur les quais.

Le jardin de l'archiduc Régnier, si lugubre autrefois, promenade maudite du gouverneur étranger, jardin abhorré duquel on détournait le regard, est envahi maintenant par une foule joyeuse qui se presse pour entendre les fanfares d'un régiment italien, là où pas un Vénitien, sous peine de déshonneur, peut-être de stylet, n'eût écouté un air de la musique croate.

Au café, sous les fenêtres mêmes de l'ancienne habitation du tyran ennemi, on accompagne en chantonnant des marches, des quadrilles, des valse. On parle, on rit tout haut.

Le quai des Esclavons fourmille de Vénitiennes en toilette, de Vénitiens papillonnants.

Cette animation bruyante, ce va-et-vient remuant, ces airs de danse, ne calment point les nerfs de Madeleine. Elle demeure vis-à-vis de Spedone dans une sorte de réserve pleine de reproches qui le désole et désespère notre mère.

L'ancienne Venise que Madeleine poursuit, qu'on retrouve intacte encore dans certains canaux, à Saint-Marc, dans la cour du palais des Doges, au lieu d'apaiser ma sœur, lui fait regretter plus amèrement la physionomie de la Venise non restaurée, non ressuscitée.

« Tu n'es pas d'accord avec toi-même, Madeleine, lui dit notre mère, tu fuis les noires tristesses françaises, tu t'éloignes d'une patrie malheureuse, tu repousses la pensée de ses mutilations, et tu t'écries dans le val de Gondo : « Assez de larmes, assez d'épreuves ! » Tu t'épanouis sur les lacs, tu te réjouis de toutes les joies nationales italiennes, et tu exiges que Venise soit encore opprimée, douloureuse, délabrée, ruinée !

— Si j'avais cru trouver Venise brillante, égayée, joyeuse, je n'eusse pas pris la peine de chasser les ombres de mon esprit. Je ne suis venue ici, par les montagnes, par les vallées, par les champs, par les eaux, je n'ai cherché l'éclat, l'étincelant, le radieux, que pour couper par un intermède lumineux ma sanglante tragédie française et le sombre drame vénitien, que je désirais voir et qu'on refuse de me jouer. Je demande des ruines, des ruines, et l'on me donne des lampions comme à une Parisienne vulgaire. Je suis prise du regret de ma mélancolie en face de toutes ces enluminures, et je songe à ma France en deuil, plus peut-être que je ne voudrais ! »

Cette conversation faisait palpiter mon cœur de frère. Madeleine, confusément, se disputait à Venise pour se garder à la France. Il me sembla qu'elle retournait en arrière, remontait le val de Gondo, escaladait le Simplon, retraversait la Suisse, et rentrait dans notre Paris !

Les charmes de l'Italie sont parfois irrésistibles, on l'adore à en perdre la tête ; égaré, on renie ses plus saintes amours, la foi jurée à son pays, on s'abandonne à elle ! Combien ont oublié, pour cette patrie attrayante, leur patrie mère ! Mais ceux-là ont-ils tenu tous les engagements pris avec la belle Italie dans les premiers transports d'une enivrante possession ? Ne l'ont-ils pas souvent délaissée pour retourner à d'autres passions moins aimables, plus attachantes, moins faciles, plus consenties, moins adorables, plus aimées, moins enchanteresses, plus hautes ? « L'Italie est une

maîtresse, la France une épouse ! » nous disait, à toi et à moi, un élève de l'école de Rome pendant la guerre. Madeleine a été séduite par l'Italie comme on l'est par une aventure, et peut-être s'en fatigue-t-elle déjà comme on se fatigue d'une bonne fortune !

J'ai conduit ma mère, ma sœur et Spedone à l'Académie des Beaux-Arts, et je suis revenu pour fermer cette lettre. Je vais la jeter moi-même à la poste. Qui sait s'il ne m'en est pas arrivé une de toi par le courrier de tout à l'heure ?

J'irai en gondole de la poste à la Giudecca. Je suis hanté par le souvenir ineffaçable d'un coucher de soleil sur ce canal désert. M'y perdrai-je maintenant au milieu d'une forêt de mâts ? C'est possible, quoique j'en doute encore. Ah ! ce n'est plus povera Venezia ! comme l'appelaient les Italiens en mil huit cent soixante-six, c'est Venise la renaissante, Venise la belle, la ville aux joyeux ébats du ténor d'Haydée. Bien plus, on y peut et parler et chanter à la fois, Venise est libre dans Venise.

Mon amitié, Pascal, ne cesse de faire des vœux pour la guérison de ton oncle, pour ton retour à Fontainebleau.

Que la paix soit avec toi, frère ! Je te porte dans mon cœur.

JEAN.

P.-S. — On me dit à l'hôtel que je me trompe sur les départs du courrier. Je laisse ma lettre ouverte pour y ajouter quelques mots à mon retour de la Giudecca et au retour de Madeleine.

Non, la Giudecca n'est plus lamentable et nue. Elle est réellement couverte d'une forêt de mâts.

Je me crus tout à l'heure transporté dans un monde de féeries, de décors, de changements à vue. Des bâtiments énormes masquent la largeur du canal immense.

A l'entrée de la Giudecca, sur un globe d'or, une belle Venise en bronze florentin, svelte et haute, fine, ailée comme une parole grecque, se tourne vers la mer et montre à la ville d'un geste superbe la porte de l'Orient. Son pied divin jeté dans l'espace, sa poitrine lancée en avant, sa tête attentive, toute la personne de l'admirable Venise me parut plus vivante, plus active qu'au temps où la Giudecca était vide.

De grands navires peuplés de matelots chinois, anglais, américains, japonais, indiens, sont à l'ancre dans le canal ; je rase leurs flancs lamés de cuivre vert. Là-bas, sur les montagnes du Frioul, le soleil répand l'incomparable lumière vénitienne, déjà orientale, qui dore tout ce qu'elle éclaire.

C'est une transfiguration. L'eau ardente s'échauffe, s'allume, s'enflamme jusqu'à s'incendier. Un feu de joie colossal brûle autour du soleil. Les maisons rougissent à ces lueurs. Une seule teinte pourpre resplendit dans la richesse, dans la pompe du ciel.

Le soleil plonge. Un cri m'échappe. L'hymne à la couleur, l'hosanna aux divinités du feu est chanté.

Me voici revenu, attendant Madeleine et ma mère.

Il est dit que ma sœur fera papilloter devant moi tour à tour le doute et l'espérance.

Elle rentre au bras de Spedone, les yeux brillants, les lèvres frémissantes, la voix émue.

Notre beau cousin lui prend les mains, les baise avec passion, et me salue d'un air de triomphateur.

« Enfin, dit ma mère, Madeleine s'est un peu réconciliée avec Venise, elle s'est un peu fondue à l'aspect de tous les chefs-d'œuvre de l'Académie des Beaux-Arts. Spedone a été si intéressant, si spirituel, si galamment épris, si amoureux, qu'il a regagné tout le terrain perdu depuis notre arrivée à Venise.

— Les merveilleuses peintures, Jean, que ce triomphe de saint Marc, la présentation au Temple, le pêcheur rapportant l'anneau au doge ! dit à son tour Madeleine. Ce pêcheur te ressemble et ressemble à Spedone. Je veux demain retourner avec toi, dans cette salle, devant ce tableau.

— Et... devant l'autre ! n'est-ce pas, Madeleine ? ajouta Spedone avec une malice tendre dont je ne devinai point les sous-entendus.

— Il faut que tu saches, Jean, reprit ma sœur, en s'asseyant auprès de moi, que notre cousin me ménageait une surprise à l'Académie.

— Laquelle ?

— Ah ! c'est tout un joli roman, qui m'a touchée, j'en conviens.

— Conte alors.

— Imagine que, dans le salon du pêcheur rapportant l'anneau, il y a une toile de Bonifaccio représentant des femmes de la noblesse vénitienne

assises dans la salle d'un palais. L'une d'elles, m'assure-t-on, et je n'en souffre guère, car elle me plaît fort, est mon portrait ressemblant. Spedone, lorsque nous approchâmes de cette beauté peinte, était dans une agitation que je ne m'expliquai pas et dont je ne pus soupçonner la cause. Son attendrissement, exprimé par des regards mouillés et ravis qui couraient tantôt d'un point de la salle à moi et tantôt de moi à ce point, m'intrigua un moment comme une énigme. Tout à coup il pâlit, rougit... Me saisissant la main, il m'entraîna sous un tableau et me retint prisonnière. Au comble de l'émotion, se soutenant à peine, il me dit en me montrant une femme de Bonifaccio, belle comme une déesse, cette unique parole : « Vous ! »

— Ah ! Jean, s'écria Spedone, jugez de mon inexprimable joie lorsque je vis Madeleine à Stresa, elle que j'idolâtrais depuis dix ans dans un visage inanimé, comme un dévot idolâtre une madone. J'avais cru découvrir une ressemblance entre ma Vénitienne de Bonifaccio et la photographie de Madeleine. Mais je me répétais que mon culte pour une image égarait ma raison, et me faisait souhaiter jusqu'à la folie de rencontrer mon idéal dans une créature. J'ai su le dire à votre sœur, Jean, malgré mon délire : je n'ai véritablement aimé qu'elle en ce simulacre, mais je n'eusse pas aimé Madeleine comme je l'aime, si elle n'était point la réalité vivante de ce sublime portrait.

— Ces aveux, cette rivale, ce mélange d'admiration pour la peinture, pour moi, reprit Madeleine, tout cela sincère, passionné, original, n'avait rien de vulgaire, Jean, je te l'assure, et t'aurait conquis malgré toi. »

Je n'ai pas le courage d'ajouter un mot à cette interminable et navrante fin de lettre.

Adieu, adieu.

JEAN.

PASCAL A JEAN.

Bitain, 10 octobre.

Mon oncle est mieux, quoique plus faible. Le village presque en entier vit à notre porte. médecin, d'heure en heure, donne des nouvelles du malade par une fenêtre du premier étage. Je ne savais pas que mon oncle fût chéri à ce point. Il le savait, lui, mais ne s'en montre pas moins touché de tant de preuves d'affection.

Hier, sa filleule a demandé à l'embrasser Le médecin et moi, après une consultation, nous avons décidé d'admettre la jeune fille auprès de lui.

C'est la filleule qu'il voulait me faire épouser. Elle a dix-sept ans, elle est grande, pâle, triste, élégante. Sa physionomie exprime une douleur sans résignation. Orpheline, elle habite avec une grand'mère, et elle élève quatre frères dont le plus petit est né pendant la guerre.

La jeunesse des filles lorraines s'écoule dans les larmes, leur gaieté est prisonnière de la Prusse. Elle m'a dit :

« Vous êtes militaire ?

— Oui.

— Dans l'artillerie ?

— Dans l'artillerie.

— Je le savais, mais il me plaît d'entendre la voix d'un Lorrain me répondre : Je suis soldat et Français. »

Elle ne parlait point à mon oncle et s'adressait à lui en langage muet. Leurs yeux ont changé plusieurs fois d'expression. Ils se comprennent sans rien dire.

Au moment de quitter la chambre, Jeanne Mamert — elle s'appelle du même nom que nous — s'est retournée :

« Parrain, a-t-elle dit, mon frère le plus jeune sait depuis hier lire et écrire le mot France.

— C'est bien ; et ton école ? lui a demandé mon oncle.

— Il me manquait Gaspard, le fils du tourneur, je l'ai.

— Alors tu les as tous ?

— Je les ai tous, deux fois par semaine.

— Que fait l’instituteur allemand ?

— Il promet des livres, des récompenses à ceux qui lui dénonceront l’école française, mais pas un de mes petits Lorrains n’avouera qu’au lieu de jouer avec mes frères, le dimanche et le jeudi, ils apprennent le français avec moi.

— Courage, Jeanne !

— Courage, parrain !... Ne mourez pas, reprit-elle, vous seriez trop heureux.

— Cette petite te plaît-elle ? m’a dit mon oncle après le départ de Jeanne.

— Elle m’attriste affreusement.

— C’est qu’elle est Lorraine ! » me répondit le vieux patriote.

Je l’ai arrêté. Je n’épouserai pas sa filleule. Ma douleur me suffit. Si j’y ajoutais, je deviendrais fou. Souffrir plus, je ne peux pas ! Depuis que je suis ici, que je soigne mon oncle, j’ai une surcharge de chagrin qui, tu le prévois, dépassera bientôt la mesure de mes forces.

Je me sens l’âme tourmentée. Vais-je donc perdre Madeleine ? S’arrachera-t-elle si facilement à mon amitié ? S’est-elle seulement informée si je pourrais vivre heureux sans sa confiance, sans son affection, sans sa tendresse ? Quoi, elle s’éloigne à tout jamais de moi parce que je l’ai fuie un seul jour ?

Je suis bouleversé, Jean, je suis malade. Ma souffrance est intolérable. Est-ce mon séjour en Lorraine qui me torture ? Sont-ce les craintes que j’ai sur mon oncle ou mon effroi de voir Madeleine devenir Italienne qui m’affolent ? Je l’ignore absolument.

J’ai peur que Madeleine ne soit à cette heure irrémédiablement engagée à ce Vénitien au charme duquel tu échappes avec peine, et que. Venise n’achève de la séduire ; car quel lieu pour aimer ! Avertis-moi par dépêche aussitôt que des paroles définitives auront été échangées. Quand tu seras désespéré, je ne veux pas être dans l’incertitude, espérer par toi encore.

Que tu es généreux, frère, de ne pas m’accuser, moi qui pouvais te garder Madeleine en l’aimant ! Je suis bien coupable vis-à-vis de toi, sinon vis-à-vis d’elle qui n’a que faire de mes regrets tardifs.

La fièvre ne me quitte plus. Pardonne à mon incohérence. Je ne sais si je veux ce que je désire, ou le contraire. Je ne suis certain que de mes hésitations. J’ai une lassitude de vivre qui décourage la vaillance de mon caractère autrefois si résolu. Je suis ballotté en moi d’une faiblesse à une autre. Ma raison flotte comme une épave.

Je me croyais un homme. Je m'enorgueillissais de ma solidité, de ma force. Je ressemble à ces minces ballons gonflés qu'une piqûre crève. Je me fais pitié !

Mon oncle va mourir, Madeleine va m'être enlevée. Cela le même jour, à la même heure, sans doute pour que je succombe accablé. Mon seul parent, mon amie la plus chère s'éloignent, m'abandonnent. Jean, notre sœur nous repousse, toi et moi, notre sœur !

Ma faute, ma très-grande faute est d'avoir aimé Madeleine fraternellement... Que dis-je ? C'est mieux ainsi puisqu'elle en aime un autre d'amour !... Ah ! le destin menace de me frapper coup sur coup ! Eh bien, je lui dispute la joie cruelle de frapper un homme courbé. Je me redresse, je suis debout !

PASCAL.

JEAN A PASCAL.

13 octobre.

Quelques mots douloureux t'échappent. Encore sont-ils ressaisis aussitôt qu'ils ont glissé de ton cœur. Tu n'as pas voulu être aimé, tu le voudrais maintenant. La fortune, aveugle comme l'amour, avait tiré pour toi de sa grande sacoche son meilleur billet. Tu l'as refusé. Est-ce à moi de pleurer sur ta misère ? Non, mille fois non !

Je pourrais t'accabler de reproches, être impitoyable, et j'en aurais le droit. Mais je t'aime, Pascal, et il me suffit que tu t'accuses. Alors accuse-toi sans restrictions mentales. Pénètre au plus profond de ta conscience, tâche d'y soulever le remords ; que mon doigt touche une plaie saignante ! Voyons, crie, que je t'entende ! Est-ce une sœur ou une femme qu'on te prend, est-ce une amante qu'on te ravit ?

Si tu m'écrivais : Moi, Pascal, j'aime Madeleine d'amour, il me la faut ou je meurs ; si j'avais cet appui en toi, je soulèverais le monde ! J'arracherais ma sœur à Venise, à Spedone, je l'enlèverais, je la conduirais jusqu'en Chine à mon père !

N'attends pas l'irrévocable. Nous y marchons chaque jour, à chaque heure. Ta réponse à cette lettre peut même venir trop tard.

Le père et la mère de Spedone heureusement sont retenus en Autriche pour une semaine encore. Madeleine refuse de prononcer d'ici là un oui définitif. Elle connaît la mère de notre cousin, mais elle a, répète-t-elle en riant, des exigences qu'elle veut lui soumettre avant de s'enchaîner.

Maintenant que tu souffres de perdre Madeleine, je puis te le dire : le bonheur pour toi eût été de l'aimer. Sa beauté n'a point d'ombres, sa gaieté chasse les amertumes. Elle t'eût révélé dans l'amour ce que tu ignores, Pascal : que le sourire ne dessèche pas le cœur, que la tendresse n'amollit point le courage, que la félicité vraie, noblement conquise, n'est pas une médaille qui a pour revers l'égoïsme !

Tu penses, toi, que le devoir de l'homme vis-à-vis de lui-même, lorsqu'il est déchiré par l'épreuve, est de s'enfermer pour ne point donner aux autres le spectacle de sa blessure. Ah ! qu'il est plus humain de chercher la

guérison ! Il ne faut pas garder sa chair en lambeaux, non, non ! Mieux vaut cent fois faire étancher le sang, découvrir la plaie, permettre qu'on la panse, qu'on la ferme.

La grande guérisseuse des maux de l'homme est la femme. Doubter de la puissance bienfaisante de l'amour, c'est risquer de vivre avec un cœur ulcéré ou corrompu.

La confiance, cet état que Madeleine t'accuse d'ignorer, t'eût donné tout d'abord la tendresse de ma sœur, puis la consolation, puis la paix réparatrice des douleurs, sans diminuer, crois-le bien, la fermeté de ton caractère, sans rien enlever à tes haines vigoureuses, sans éteindre tes flammes vengeresses, sans t'affaiblir pour les jours de grand combat. Les forces se renouvellent dans le repos aussi bien qu'elles s'entretiennent dans l'action.

La France aime qu'on aime ! Elle applaudit à la gaieté jusque dans la mort. Elle exige qu'on la serve et qu'au besoin on la défende avec belle humeur. L'existence française doit se mener avec grâce, sans pleurnicheries, sans désolation, sans plaintes.

Tu es resté Français, n'est-ce pas ? Si tu étais Lorrain-Allemand, je te permettrais de gémir, de pleurer, de n'avoir plus que des vertus d'opprimé, que des résignations impuissantes, que l'humilité du malheur.

Ainsi, le visage de cette filleule de ton oncle que tu me dessines d'un trait m'a brûlé les yeux comme un éclair. Elle m'a frappé d'admiration. J'éprouve pour elle un respect religieux.

Il y a des tristesses qu'on ne peut vaincre, parce qu'elles s'imposent heure par heure ; il y a des désespoirs qu'il faut subir, parce qu'on les excite tous les jours ; il y a des plaies qui demeurent béantes, parce qu'on les rouvre sans cesse. Alors que faire, comment résister, comment guérir ? C'est impossible ! Là-bas, sous le joug, rivée au sol, opprimée, esclave de l'étranger, arrachée à la patrie bien-aimée que le conquérant veut remplacer par sa patrie à lui, violente et odieuse, je consens à voir la figure assombrie de Jeanne Mamert, de l'orpheline qui apprend aux petits Lorrains-Allemands à écrire et à lire le mot sacré de France... Et encore il surgit en mon âme la passion de redresser ce tort, et de refaire de cette jeune fille lorraine une Française, en l'épousant.

Pascal, tes « regrets tardifs », voyons une fois pour toutes, est-ce que cela signifie que je dois me jeter aux pieds de Madeleine, la conjurer de surseoir à ses fiançailles italiennes, afin que tu puisses implorer ton pardon, et sinon l'obtenir, au moins le réclamer ?

Je te serre les mains.

JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

14 octobre.

Quoique Madeleine ait du goût maintenant pour la Venise nouvelle depuis sa visite à l'Académie, elle a des retours bien vifs vers l'ancienne.

Hier au soir nous étions au café Florian, sur la place Saint-Marc, prenant des glaces, causant avec Spedone et avec plusieurs jeunes Vénitiens de ses amis qu'il nous a présentés, que nous rencontrons deux ou trois fois le jour, et qui sont déjà tous plus ou moins amoureux de Madeleine.

Elle a remplacé sa cour parisienne, ce à quoi elle n'est point insensible, l'adoration étant une dette qu'elle consent à se voir payée même en monnaie étrangère.

Je revenais du Lido, qui m'avait amusé avec sa naïve et vulgaire copie de nos plages de saison. Madeleine m'interrogea en me conviant à la critique, et je répondis, non sans exciter l'indignation de Spedone et de ses amis, que malgré ses façons de cabaret, le Lido avait encore du charme.

Nos jeunes Vénitiens sont enivrés de leur Venise actuelle, et, de toi à moi, cela se comprend. Madeleine leur tient tête, chante la povera vecchia Venezia, et jette à tort et à travers les perles de son esprit railleur au nez de tous ceux qui la provoquent.

Je lui ai entendu dire avec un air de factieuse, qu'en rebadigeonnant de beaux vieux, murs crépis avec du soleil, la municipalité vénitienne était plus criminelle que si elle avait incendié vingt palais.

Je te laisse à penser quel effet produisent de telles paroles, et si elles révoltent les Vénitiens !

Eux, dans la joie de ce réveil de leur ville adorée, jeunes au milieu de cette explosion de renouveau, voyant l'aisance avant-courrière de la richesse revenir à la cité autrefois si opulente, s'enorgueillissent, se pavanent, se glorifient. Tu devines s'ils bondissent sous la satire !

« Chère Madeleine, repartit Spedone, vous eussiez donc approuvé ces gondoliers qui essayèrent de faire sombrer le premier bateau des Messageries lorsqu'il parut sur la rive des Esclavons ?

— Les simples ont l'instinct des plus hautes réalités poétiques, cousin ; vos gondoliers avaient raison. C'est affreux de voir le palais des Doges enfumé par la vapeur, et d'ouïr le sifflet des mécaniciens déchirer le majestueux silence de la reine de l'Adriatique. Aussi les lagunes fouettées par les grandes roues des paquebots protestent en se troublant et renvoient à leur surface la boue que les gondoles ne remuent pas.

— Mademoiselle, dit l'un des amis de Spedone, officier de marine, peut-être, malgré l'élévation de votre caractère et le désintéressement de votre cœur, votre patriotisme influence-t-il votre jugement et avez-vous quelque impatience de constater que l'Italie est si refluissante, si fière de son activité, si relevée de ses chutes, si joyeuse d'avoir retrouvé l'espérance ?

— Il serait bien étonnant qu'une Française fût jalouse des prospérités de l'Italie, reprit-elle avec sa hauteur. La générosité n'est pas jusqu'à présent le moindre de nos défauts. Je ne supposais point qu'en m'extasiant jusqu'à l'émotion sur la vieille Venise, je dusse attirer à mon patriotisme d'aussi injurieux soupçons. »

Le joint me plut.

« Ces duretés, je les accepte, dis-je, et si je préfère l'ancienne Venise, c'est en effet parce que la nouvelle a le bonheur insolent. Je ne suis point aussi détaché que ma sœur de ma passion exclusive, égoïste, si l'on veut, pour mon pays, et je songe avec envie, signor officier, que la plupart de vos joies sont faites de nos douleurs.

— Comme nos douleurs ont été faites de vos joies quand la France de Bonaparte nous a livrés à l'Autriche, repartit l'officier de marine.

— Sans doute, ajoutai-je, le bonapartisme vous devait la délivrance, mais daignez convenir que nous autres républicains nous avons été deux fois victimes, et des trahisons du premier Bonaparte, et des réparations du troisième ?

— Point de politique ! s'écria Spedone, qui sentait le débat tourner à son désavantage. Il s'agit de poésie, d'art ; eh bien, Jean, ne faut-il pas des chants sur cette onde qui les répète, des visages à ces palais qui s'ouvrent et boivent le soleil par toutes leurs fenêtres ? Ne marchandez pas les gaietés à cette lumière. Ces places qui sont des salons, qui s'ornent des toilettes élégantes, réclament la foule italienne amoureuse des vives couleurs. Ces galeries, en face de ces mosaïques ruisselantes, veulent des bijoux à leurs vitres. Ici, les nuées de colombes, les femmes, les fleurs s'entre-mêlent avec poésie, et la musique, l'amour, la joie nationale chantent avec éclat.

— Tout ce festolement m’aveugle au lieu de m’attirer, dit Madeleine. Quand j’ai un élan vers cette Venise que vous décrivez, Spedone, et que, hélas ! je rencontre partout, je m’efforce de le réprimer, croyant faire injure à la ville de vos pères, si solennelle, si noble, si sérieuse, si profonde, si froide, si grande, si tragique. »

C’était l’heure du dîner. Spedone offrit son bras à ma sœur, et nous reprîmes notre gondole à la Piazzetta.

La lune en feu, comme hier le soleil sur la Giudecca, se lève derrière le Lido et comme lui empourpre les flots. Tout est rouge à Venise.

« Mes enfants, nous dit notre mère avec lassitude, ne pourriez-vous faire une halte dans ce chemin sombre et triste où vous me forcez de vous suivre ? Je suis vieille et j’ai besoin de sourires et de repos. Goûtez donc, sans les déclarer pleins de cendres, les fruits mûrs et savoureux que vous cueillez ici. En ce moment dans votre France, l’été pâlit, l’automne avec ses nuits brumeuses et ses matins refroidis prépare le long, l’insupportable hiver. Dans mon Italie toutes les saisons brillent, luisent, étalent des clartés sans cesse renaissantes. Renaissions un peu aussi avec cette saison, avec cette Italie, avec cette Venise. Madeleine, je t’en supplie, laisse-toi charmer par cette ville rajeunie, qui proteste contre sa vieillesse d’hier, qui s’affuble d’une toilette tapageuse, mais se calmera dès qu’elle sera certaine d’un nouveau mariage avec le temps. Et toi, mon fils, ne résiste pas au sentiment élevé que tu éprouves. Applaudis à l’Italie refaite, même quand la France est diminuée. Tu n’as pu me cacher ton admiration pour la Giudecca, et elle est bien belle, tu le nierais en vain, avec tous ces bâtiments dont les drapeaux secouent la brise.

— Ou plutôt que la brise secoue, repartit Madeleine, taquine. Ah ! mère, quel dommage ! Comme dans ce grand canal désert la lumière devait rouler à flots ! Les vaisseaux la repoussent maintenant, la hachent, la brisent, l’émiettent. Elle se distribue au lieu de se déverser.

— La phraseuse ! répondit ma mère en riant, qui m’en débarrassera ?

— Moi ! s’écria Spedone, et, si elle y consent, le plus tôt possible !

— Vénitien de Venise, répliqua Madeleine, vous êtes comme votre ville un peu trop jeunet, un peu trop joli, un peu trop pimpant pour moi.

— Madeleine ! » dirent à la fois et avec chagrin notre mère et notre cousin.

Voilà une excellentissime journée. Ma sœur, un instant, s’est ressouvenue qu’elle était Française. Je l’ai hautement bénie, louangée, célébrée sur tous

les tons. Je l'ai disputée tout le soir à Spedone, j'étais en verve, et j'ai recommencé notre discussion de la place Saint-Marc sur la politique.

Spedone a des égards pour le libérateur de la Vénétie. Je l'ai forcé à s'indigner contre l'homme de Mentana, et Madeleine lui a reproché Sedan comme s'il en était cause.

Rien ne sépare mieux que les différences d'opinion. J'ai fait kisss ! kisss ! avec acharnement.

Après le départ de Spedone, nous couchâmes notre mère et je suivis Madeleine dans sa chambre. Je pris des airs mystérieux pour l'entretenir de la filleule de ton oncle, et par conséquent de toi ; je lui parlai de ton village, de la Lorraine, de ta tristesse, de tes « regrets tardifs ». Je me dépeignis très-amoureux de la jeune fille qu'on te destine, et peut-être le suis-je, car en défendant la France, en maudissant l'Empire, cet après-midi, ce soir, j'entrevois constamment le visage de l'orpheline blonde et pâle.

Elle approuvait par signes, et disait :

« Qu'importent les grâces fraîches et surannées d'une ville consolée ! Je ne m'intéresse qu'à ce qui pleure. »

Adieu, Pascal. Reprends-tu courage ? Ton oncle va-t-il mieux ? Aimes-tu Madeleine d'amour ?

JEAN.

PASCAL A JEAN.

Bitain, 12 octobre.

Mon oncle est plus mal. Jeanne et moi nous le veillons. Son délire, qui dure depuis vingt-quatre heures, est tel que nous devenons fous à l'entendre. Il ne nous épargne rien de l'agonie de notre Lorraine. Metz est tantôt défendue, tantôt livrée, selon le degré de fièvre de notre cher malade.

Jeanne, assise au chevet de mon oncle, l'une de ses mains posée sur le front de son bien-aimé parrain, lui parle, essaye de le calmer. Il entend la voix de sa filleule, mais il ne répond qu'à sa passion intérieure. Il chante des chants patriotiques lorrains qui nous font éclater en sanglots.

Le médecin affirme qu'il n'y a plus de guérison possible au mal de mon oncle. Il n'est pas bien vieux pourtant, il n'a que soixante-huit ans.

Les heures s'écoulent lentement une à une. Que le temps est long ! Quels intervalles il y a entre les secondes ! Quel siècle qu'un jour ! Mes angoisses deviennent plus poignantes, j'ai peur de la mort de mon oncle. Je demande à Jeanne de le défendre, je la supplie de ramasser sa volonté dans un suprême effort et de la faire passer en l'âme du moribond pour qu'il vive.

Je réchauffe la poitrine glacée du frère de ma mère. Je lui insuffle la chaleur de mon cœur. Je voudrais lui donner mon sang.

« Sauvons-le ! » répète Jeanne.

Cette nuit, mon oncle s'est comme éveillé de son délire et nous a regardés.

« Mes enfants ! là, tous deux, me soignant, a-t-il dit, je rêve sans doute ?

— Non, parrain, c'est Pascal, c'est votre Jeanne.

— Vous le voyez, je meurs, a-t-il répondu. Ne vous récriez pas si je vous quitte. Voici le dernier moment, j'y ai droit. J'ai prouvé aux jeunes qu'on peut subir le joug prussien et attendre. Je suis libéré par cette preuve. Je ne m'éloignerai pas de notre terre, je vais lui appartenir davantage, faire corps avec elle. Dussé-je ne revivre qu'en poussière, je compte me relever quelque jour sur place au bruit du clairon de la revanche. Je refuse d'ailleurs toute autre résurrection !

— Ah ! mon parrain, s'écria Jeanne, lutez contre votre mal.

— Lutter contre mon mal, filleule, est-ce donc toi qui m'en pries ? Crois-tu que je consente à diminuer en moi, par souci de la mort, une telle douleur ? Ce serait m'avouer indigne d'être dévoré par elle. Elle me fait, Jeanne, en me tuant, beaucoup d'honneur ! »

Comme nous gardions le silence, atterrés, il ajouta :

« J'ai assez respiré l'air allemand !

— Hélas ! parrain, lui dit Jeanne, la terre aussi est allemande !

— Je suis sûr que non ! s'écria-t-il. L'air est à eux parce qu'ils l'échangent avec leur souffle empesté, mais la terre est encore aux Lorrains, c'est-à-dire aux Français. Oui, la boue des chemins appartient à la Prusse, car ses beaux fils vainqueurs l'ont apportée à la semelle de leurs souliers. Patience ! on la leur reportera. »

Son délire le reprenant, il continua :

« Vous la creuserez légère, ma tombe ; qu'elle soit à fleur du sol, pour que j'entende la marche des pantalons rouges quand ils reviendront en Lorraine.

— La mort sera pour lui une délivrance ; qu'il soit libre de nous abandonner », me dit Jeanne.

Depuis ces mots, elle ne parle plus. Elle a dans ses deux mains l'une des mains de mon oncle. Elle ne le quitte pas des yeux, l'écoute, sans qu'une émotion apparente fasse tressaillir sa lèvre ou son front. Il peut mourir, elle y consent !

Frère, si mon oncle meurt, je ne puis le pleurer seul avec cette Jeanne qui maintenant ne le pleurera plus. Je t'appellerai !

Ma fièvre augmente. Mon oncle mort, je ne vais être aimé que de toi. C'est en vivant auprès de cette inflexible Jeanne que j'apprécie la tendresse de Madeleine, les douceurs de son amitié. Comment ai-je pu résister au charme de son affection, à la bienfaisance de sa grâce ? Pourquoi ai-je eu la terreur de l'aimer ? Que de consolation, que de réconfort j'eusse amassés pour un moment comme celui-ci !

Seul,, je serai seul, sans famille ! Je ne pourrai plus dire à quelqu'un des miens : Te souviens-tu de nos grands parents, de ma mère, de mon père, du temps passé, de mon enfance ? La nature lorraine, si je lui parle, me répondra : « Je ne consolerais personne jusqu'à ce qu'on m'ait affranchie, délivrée ! »

Frère, je suis éperdu. Si je te crie : Viens à mon secours ! tu viendras ?

Ton faible ami,

PASCAL.

JEAN A PASCAL.

15 octobre.

Ce cri, je l'entends, il me poursuit, il me déchire le cœur. Ah ! mon pauvre Pascal, tu te croyais de fer et tu n'es qu'en acier. Bonne lame, mais qui se brise ! Ta lettre m'a bouleversé ; mon émotion depuis ce matin est telle qu'on la lit sur ma figure. Ma mère m'en a demandé la cause, et, comme je refusais de la lui dire malgré ses instances, elle a deviné qu'il s'agissait de toi.

« J'espère que Pascal Mamert ne va pas tomber à Venise comme une bombe ? m'a-t-elle dit avec sécheresse.

— Non, mais peut-être partirai-je dans deux ou trois jours pour Bitain, où Pascal est en ce moment.

— Des deux perspectives, je choisis la dernière.

— Permettez à votre fils de préférer la première et d'hésiter à vous quitter.

— Mon cher enfant, pardon ! Je pensais à Madeleine.

— En quoi Pascal troublerait-il ma sœur ? Si vous craignez que sa présence ne fasse regretter à Madeleine ses résolutions nouvelles, je vais la souhaiter. Votre œuvre est-elle donc si incomplète ? Spedone n'est-il pas bientôt un fiancé ? Mon père eût aimé Pascal, et moi, vous le savez, ma mère, je le chéris. Vous ne reculez pas devant une responsabilité grave. Je suppose que vous ne cessiez d'y réfléchir. Mon père est-il préparé au lamentable dénouement du mariage de sa fille avec un étranger ? Vous l'avez prévenu sans doute, vous avez sa réponse ?

— Si je l'avais, Madeleine serait déjà la femme de Spedone.

— C'est de la folie, répliquai-je. Mon père vous refusera son approbation. Il désire Pascal pour gendre, il me l'a écrit.

— Tu lui as répondu... ?

— Que Madeleine aimait mon plus cher ami, et que vous seule marquiez des répugnances pour ce mariage.

— Ah, c'est inouï ! cela dépasse la mesure de tout ce qu'on peut imaginer, s'écria ma mère avec emportement ; on croirait, à t'entendre, que

j'ai refusé Pascal, tandis que...

— Tandis que vous l'avez demandé en mariage pour ma sœur, ma bonne mère.

— A-t-il, oui ou non, voulu, veut-il de Madeleine ?

— A-t-il voulu ? non ! Veut-il ? oui ! »

Ma sœur, attirée par le bruit de nos voix, accourut de sa chambre.

« Une scène ! qu'avez-vous ? demanda-t-elle.

— Qu'il te le dise ! » repartit notre mère exaspérée.

Elle nous laissa seuls dans un salon qui s'ouvre sur le Grand-Canal et rentra chez elle.

« Alors ? commença Madeleine.

— Alors, sans détours, Pascal est malheureux, il me réclame, et je vais aller le rejoindre en Lorraine.

Madeleine rougit et répliqua :

— Je te le défends !

— Si j'étais nécessaire ici, répondis-je, entre toi et Pascal, je... »

Elle m'interrompit et ajouta :

« Tu n'es pas nécessaire, tu es même inutile, selon toi ?

— Notre mère dirait malfaisant.

— Tu sais bien que non !

— Tu sais bien que si !

— Donne-moi, reprit ma sœur, cette lettre de Pascal qui t'appelle auprès de lui.

— C'est impossible.

— Je l'exige !

— A cette condition me laisseras-tu partir ?

— Jean, cette lettre, je t'en conjure », reprit-elle.

Tu devines le désir que j'avais qu'elle lût ces lignes bourrelées, ton écriture fiévreuse, qu'elle sentît ton désespoir, qu'elle vît ton cœur se tordre, qu'elle entendît tes cris de défaillance.

Elle s'étonnait à chaque ligne, relisait, répétait :

« Lui si froid, lui si personnel, lui si fort ! Cet orgueilleux tressaille donc dans la douleur ?

— Il gémit, il se lamente, il implore du secours, Madeleine, tu ne peux le nier.

— Cette Jeanne Mamert, dit-elle, lui ressemble plus qu'il ne se ressemble à lui-même. »

Elle s'assit auprès de moi. Je suivis sur son visage toutes les pensées contradictoires qui l'éclairèrent ou l'assombrirent. Ses narines, dont les ailes battaient en des frémissements nerveux, sa lèvre inférieure qu'elle mordait jusqu'au sang, ses paupières à demi baissées, lançant des regards tendus comme des flèches à leur arc, me firent comprendre que ma sœur était plus triomphante qu'attendrie.

« Enfin, dit-elle, j'ai mon jour ! La vie purement nationale est donc aussi antihumaine que la vie purement religieuse. Je ne m'étais pas trompée. Le fanatisme affole aussi aisément l'esprit d'un soldat que celui d'un prêtre. Le voilà tel que je l'attendais, ton Pascal ! Il souffre plus du chagrin de m'avoir dédaignée qu'il ne souffre d'un malheur de famille. L'agonie de son oncle le torture moins que la naissance de son amour pour moi. Allons, je suis contente, et mon sort est rempli ! Pars, mon frère, va dire à ton ami que je suis fiancée à Spedone-Bruzella, que je l'aime, et que je l'épouserai dans un mois. Il ne me manquait que les remords de Pascal pour être tout à fait heureuse ! Je voulais qu'il les eût au moment où je pourrais encore lui répondre : A mon tour je vous refuse, et je vous préfère, non ceux que j'ai repoussés en songeant à vous, mais le premier venu après vous. Qu'il épouse sa Jeanne instruite au martyre, qu'elle et lui s'étiolent dans la nuit des tristesses, s'épuisent dans les gémissements, qu'enfin tous deux se consomment dans la malédiction impuissante !

— Ah ! Madeleine, répliquai-je, comme tu l'aimais !

— Oui, je croyais l'aimer lorsque je reçus l'inoubliable affront de ses dédains. Heureusement je m'exagérais ma tendresse, et la preuve c'est que j'ai pu si facilement en aimer un autre. Mais ma vanité outragée par le refus n'en garde pas moins l'impatience de rendre injure pour injure.

— Ma sœur adorée, je t'en supplie à genoux, dis-je, ne te livre pas à la perfide satisfaction des représailles. La vengeance est une arme à deux tranchants, et peut-être qu'à cette heure la tienne te blesse cruellement ! »

Madeleine, qui s'était assise, se leva ou plutôt bondit vers moi. Elle saisit ma main avec une force qui me rappela ce que tu m'écrivis de ce malheureux soir où elle t'entraîna dans le tourbillon d'un galop et te fit perdre tout sang-froid.

« Ose me dire que ma colère contre Pascal m'emporte seule vers Spedone ?

— Je cherchais la formule, répondis-je, tu l'as trouvée, je l'accepte. L'orgueil égare ta raison et, tiens, m'aimant comme tu m'aimes, tu me

détestes en cet instant comme tu détestes Pascal, pour les mêmes motifs. Tu sens bien que je ne crois pas à ta passion pour ce joli Spedone. Tu te broierais pour m'en convaincre, parce que tu ne le peux pas d'un seul mot, prononcé de certaine façon. Tu auras beau le vouloir avec ténacité, tu ne parviendras pas à lui donner la moitié de toi-même. Bien mieux, examine ton esprit et le sien, il n'y a rien de commun entre eux. Tu te plais même à en rechercher les désaccords pour constater ta supériorité sur notre gracieux cousin. Est-ce donc ainsi quand on aime ? Spedone est pour toi un élégant cavalier, un cicérone agréable, un ami obéissant, ce ne sera jamais, jamais un amour vrai !

— C'en est un vrai !

— Jure-le ! »

Elle était hors d'elle, ma pauvre Madeleine, et ne quittait pas ma main qu'elle déchirait de ses adorables griffes. Me jurer son amour pour Spedone, elle ne s'y put contraindre, car elle avait bien conscience que depuis son arrivée à Venise l'attrait superficiel qu'elle éprouvait pour notre cousin allait diminuant plutôt que de croître.

« Le grand amour est fait pour les légendes, pour les débuts de roman, point pour le mariage, eut-elle l'imprudence de me répondre.

— Ah ! Madeleine, répliquai-je, sont-ce mes oreilles qui t'entendent ? Mais tu renies tout ce que tu penses, tout ce que tu crois, ce que tu as toujours convoité ! Te passer d'amour, toi, telle que tu es, pourquoi donc ? T'exiler, sans amour pour ton mari, dans une ville où le ciel, l'eau, les murs sont amoureux, chantent la passion par toutes leurs voix, quelle imprudence ! Ennuyée, oisive, loin de nous, loin de tes amis, que chercheras-tu, que voudras-tu, que regretteras-tu ? L'unique fortune pour laquelle tu serais excusable d'abandonner la France, Paris, moi, Pascal même, est la fortune de l'amour. Si tu ne la trouves pas dans Spedone, prends garde qu'un jour l'un de ses amis ne te l'offre.

— Épargne-moi ! » murmura-t-elle.

Et courant à la porte de l'appartement de notre mère, elle l'ouvrit et s'écria :

« Venez, et faites que Jean se taise ! »

Notre mère vint, anxieuse ; mais, bientôt rassurée par l'irritation de Madeleine, elle me demanda :

« Jean, que disais-tu donc à ta sœur ?

— Oh ! très-peu de chose, ma mère ; je révélais seulement à Madeleine ce qu'elle a compris avant moi, qu'elle n'aime pas, qu'elle ne peut aimer Spedone. »

Ma mère pâlit, et répliqua :

« Va-t'en ! C'est trop de tourments à la fin. Va vers ce Pascal pour lequel tu nous fais tant souffrir.

— Puisque mon frère nous quitte, ajouta Madeleine d'une voix impérieuse, je fêterai son départ en m'engageant à Spedone. Ma mère, vous nous fiancerez ce jour-là.

— Pourquoi tarder même jusqu'à mon départ ? dis-je la tête échauffée. Perdre une minute d'une félicité si divine, c'est plus qu'un sacrilège, c'est une sottise. »

Spedone, invité à déjeuner, entra brusquement. Il était de belle humeur, son père et sa mère arrivant par le train du soir, à dix heures.

« Je salue en vous mon fiancé ! lui dit Madeleine. C'est une surprise que je vous ménageais pour ce matin, acceptez-la.

— Moqueuse ! répondit l'amoureux, ce n'est pas ainsi que vous m'apprendriez mon bonheur, si vous étiez résolue à le faire. Il y a sur votre visage, Madeleine, je ne sais quel air de défi qui me glace.

— Nous causerons fiançailles aujourd'hui, demain au plus tard, Spedone, reprit ma mère, puisque vos parents reviennent ce soir, et que j'attends une dépêche de mon mari en réponse aux miennes expédiées avant-hier. »

Notre cousin était inquiet de la physionomie de Madeleine. Il y avait de quoi. Je n'ai rien vu de plus révolté, de plus dur.

Au jour et à l'heure que tu voudras, Pascal, je suis aux ordres de ton amitié.

JEAN.

PASCAL A JEAN.

13 octobre.

A peine ma lettre d'hier était-elle partie que mon oncle m'appela une dernière fois, me reconnut, me montra la terre comme d'autres montrent le ciel à l'heure suprême, serra la main de Jeanne, la mienne, ferma les yeux et s'éteignit. Après une agonie de quatre jours, il mourut doucement de la mort d'un homme juste. Un grand repos, une grande paix apparurent comme une auréole sur ce front que le délire avait contracté si longtemps. Un silence glacial se répandit dans ses artères que la fièvre avait fait battre à les rompre.

Il me sembla que le temps s'arrêtait. Je demeurai immobile, n'osant m'occuper de mes déchirements, de moi-même, devant cette admirable solennité de la mort.

Peu à peu les traits de mon oncle prirent la placidité, la couleur du marbre. Jeanne arrangea les oreillers du mort, plaça ses mains sur une large couverture blanche qu'elle étendit, dont elle couvrit le lit mortuaire tout entier ; puis elle me laissa seul.

Sa présence et son calme me torturaient. Je crus pouvoir, elle partie, me livrer à ma douleur. Je m'agenouillai auprès du corps de mon oncle bien-aimé, je sentis mes tempes se rapprocher, s'écraser dans un étau de fer, ma gorge se serra, mon cœur fut gonflé comme un torrent qui va briser ses digues. J'étais prêt à pleurer, à verser mon chagrin à flots.

Jeanne revint, les bras chargés de fleurs. Je me relevai. Je refoulai mes sanglots. Je me tins debout. Je l'aidai à couvrir de roses mon oncle mort.

Elle fit entrer les domestiques et leur ordonna de transporter le lit de mon oncle au milieu de la chambre. Ils le soulevèrent pieusement, le traînèrent sans bruit.

La chambre est grande, Jeanne ouvrit ses deux fenêtres, la rangea, l'orna, aidée par nos gens.

Lorsque dans les vases, autour des tableaux, sur le lit, elle eut placé de la verdure et des fleurs :

« Allez chercher, dit-elle à nos serviteurs, mes frères et tous les enfants du village, qui sont chez moi, à l'école française. Vous les amènerez ici.

— Jeanne, lui demandai-je, comptez-vous donc montrer la mort à ces petits ? Pourquoi déjà leur donner ce spectacle ?

— La mort est rarement aussi belle, répondit Jeanne. Lorsqu'ils l'auront vue telle que la voilà, ils ne pourront plus en concevoir jamais ni l'horreur ni la crainte. Laissez venir à notre cher mort mes petits enfants ! Je veux qu'il soit pour eux une légende. Ils connaissent sa bonté, son courage, son amour de notre Lorraine. Je leur apprendrai à le glorifier dans sa vie et dans sa mort. »

Les élèves de Jeanne furent bientôt réunis au milieu de la cour, pelotonnés les uns sur les autres comme des moutons à l'approche de l'orage. Elle alla vers eux, leur dit quelques mots, de ceux qu'un général adresse à ses soldats quand il les conduit à la bataille.

Les petits se redressèrent, et, deux par deux, leurs yeux tout secs, résolus à ne pas broncher, à ne pas avoir peur, ils entrèrent.

Ne regardant la statue pâle de mon oncle que lorsqu'ils étaient affermis dans leur courage, ils passèrent en tournant autour du lit.

Jeanne leur donna à chacun une fleur qui avait touché au mort.

« Vous la garderez », leur dit-elle.

Il y eut un petit Lorrain qui demanda d'une voix assurée :

« Est-ce que je peux embrasser le vieux Mamert, mademoiselle Jeanne ? »

Il l'embrassa.

« Les morts sont de glace, ajouta-t-il. Il faut les embrasser beaucoup pour les réchauffer. »

Tous les petits alors voulurent embrasser le mort.

L'un des frères de Jeanne, celui dont elle avait parlé à mon oncle le premier jour où je l'avais vue, portait un papier ouvert qu'il posa sur le lit.

« Que fais-tu ? lui dit Jeanne.

— Puisqu'il est mort le grand parrain, répondit l'enfant, on ne pourra plus l'empêcher de parler à la France. Il ira la voir, il lui montrera mon papier, et tu m'as raconté, Jeanne, qu'elle rit dans ses larmes quand les petits Lorrains savent lire et écrire son nom en français. »

Sur le papier il y avait le mot : France ! Jeanne le prit et le glissa sous la main de mon oncle.

Je crus voir les paupières du mort frémir. « Il m'a semblé, murmura Jeanne tremblante, que sa main pressait la mienne.

— Je l'ai entendu me dire merci ! » s'écria l'enfant, qui sortit joyeux derrière ses camarades.

La petite troupe descendit bruyamment l'escalier. Les enfants disaient tous :

« C'est beau un mort !

— Nous le garderons quelques jours, n'est-ce pas ? me demanda Jeanne ; nous nous en séparerons le plus tard possible. »

Jean, mon ami, j'étouffe. Mon cœur éclate, mon cerveau se rompt. Jeanne refoule par sa résignation le besoin violent que j'ai de me révolter. Elle est trop forte pour que j'ose défaillir devant elle, et cependant je suis anéanti.

J'ai dans le calme triomphé de mon amour pour Madeleine, et voici maintenant que cet amour s'impose à moi dans l'épreuve. Oui, Jean, oui, je l'aime !

Comment dire, comment dépeindre cette soudaine passion, comment l'exprimer, comment détacher l'un de l'autre mon amour et ma douleur ?

Supplie Madeleine de ne pas se lier, obtiens qu'elle m'attende, fût-ce pour me désespérer !

Après l'enterrement de mon seul parent, de mon vieil ami, de mon oncle adoré, je me débattrai contre mon chagrin, je lui échapperai. Je m'arracherai à mon malheur, à ce sol flétri, et j'irai à Venise, dans la lumière, sourire à Madeleine. J'aime et je souffre. Je suis affolé par la douleur, et je deviens fou d'amour !

PASCAL.

JEAN A PASCAL.

16 octobre.

Pleure, ami, pleure ! Tu as perdu ta Lorraine, tu as perdu ton vieil oncle, tu as perdu Madeleine. Courbe ton front sur mon épaule et verse des larmes trop longtemps retenues. Tu es bien coupable vis-à-vis de ma sœur, mais est-ce le moment de te prêcher, de t'accuser, de te prouver sur preuves que tu as été indigne du bonheur ?

Madeleine non plus ne sera pas heureuse. Elle n'aura que l'amer plaisir de la vengeance, que l'insuffisante joie d'avoir gagné un pari contre toi et contre moi.

Elle presse le dénouement de cette aventure cherchée par ma mère plus que par elle, dénouement qui va faire de ma sœur une fausse Italienne, comme le dépit en a déjà fait une fausse amoureuse.

Les parents de Spedone sont arrivés hier au soir. Ils ont été accueillis avec transport par Madeleine, qui exagère toutes ses démonstrations au point d'inquiéter ma mère elle-même.

Us ont fait sur l'heure une demande en mariage, acceptée. On n'attend plus que l'approbation de mon père, et c'est, hélas ! un détail de pure forme.

Constamment en voyage, ayant eu presque sans interruption des commandements depuis quatre années, mon père a déclaré plusieurs fois devant nous tous qu'il n'aurait aucune volonté lors du mariage de sa fille, et qu'il ne se permettrait que des préférences, non des choix. Ces préférences, il les avait pour toi, Pascal.

Malgré ta fuite, malgré ta première lettre, et peut-être à cause d'elles, je ne doutais pas que tu n'en vinsses à aimer Madeleine un jour. J'écrivis à mon père quels étaient mes rêves et dans quelle mesure ils étaient réalisables. Je ne lui cachai point tes résistances contre l'amour, je lui en donnai les raisons, qui devaient te l'attacher davantage, le commandant Lalande étant le plus passionné des patriotes.

A Paris, ma sœur tantôt parlait avec une feinte ironie de l'épreuve qu'elle t'avait fait subir, tantôt accusait, non sans une amertume visible, ton cœur

de sécheresse. Si elle pouvait prétendre alors qu'elle ne t'aimait pas d'amour, elle ne pouvait nier qu'elle n'eût ardemment désiré de te plaire :

Mais pourquoi évoquer aujourd'hui de tels souvenirs et s'accrocher ainsi au passé ?

Madeleine sera la fiancée de Spedone ce soir. Le consentement de mon père n'étant pas douteux, tu renonces à ton amour et ma sœur me renie.

Ce définitif, que voilà près de se conclure, me met en l'état où tu me dis être depuis la mort de ton oncle. J'étouffe, je me révolte ! J'ai besoin de pleurer, mais, comme toi, je ne le puis.

Je voulais te surprendre, arriver pour l'enterrement de ton vieux colonel, lui présenter les armes, lui rendre par ma présence des honneurs militaires. Ma sœur, après m'avoir chassé, m'a retenu.

« Ne pars pas avant de connaître la dépêche de mon père, m'a dit Madeleine. Elle ne peut tarder, et qui sait si elle ne te donnera pas raison ? Ma mère se tourmente depuis que tu lui as confessé avoir écrit à notre père. Moi-même je me trouble, j'ai peur.

— Oh ! je la connais à l'avance la dépêche de mon père, répondis-je, et veux-tu, Madeleine, que je la devine jusque dans ses termes ?

— Devine-la.

— « Je regrette que mon futur gendre ne soit pas Français ; mais, comme il est de nos parents, faites ce que vous avez décidé. »

— Mon frère, si cependant il allait refuser parce que Spedone est Italien ?

— Je chanterais sa louange, je sanctifierais son nom, je le bénirais ! Vous seriez ainsi punies, ma mère et toi, de l'impertinence, de la désinvolture avec lesquelles vous nous avez traités, mon père et moi, dans cette grave affaire de famille. Oh ! oh ! si le commandant Lalande faisait acte d'autorité, tu verrais, Madeleine, comment son second, moi, Jean, ton frère, j'exécuterais ses ordres ! »

Ma sœur haussa les épaules avec dédain.

« Sais-tu, me dit-elle, que j'ai fait mes conditions aux parents de Spedone ? Ils me cèdent le palais Bruzella, le plus beau, le plus ancien palais de Venise.

— Une glacière en hiver, un tombeau en été. »

Elle répliqua vivement :

« Nous habiterons le lac de Garde six mois de l'année.

— A Peschiera ?

— Tu es méchant.

— Je ne songe qu'à l'être, et je puis te fournir une meilleure preuve encore de la méchanceté que ce mariage fait surgir en moi, la voici : après la lecture de la dépêche de mon père, je quitterai l'Italie pour n'y plus jamais revenir !

— Ma mère t'y ramènera.

— Ma mère tient trop à posséder un fils italien pour se soucier des rancunes de son fils français. Ah ! vous m'avez, malgré mes prières, malgré mes supplications, donné ce beau-frère ! Je n'en veux pas ! m'écriai-je. J'irai là-bas, à Bitain, auprès de celui que de mon côté j'ai choisi pour frère, et, bien plus, j'infligerai à ma mère une belle-fille, je t'infligerai une bellesœur qui vous navrera. »

Je ne sais ce que j'aurais ajouté si Madeleine ne s'était enfuie.

Je relis ta lettre, Pascal. Elle me fait une impression extraordinaire. Chaque mot de Jeanne Mamert me cause une émotion que je ne puis définir. Tu devrais admirer la vaillance de cœur de cette jeune fille de dix-sept ans. Madeleine a raison lorsqu'elle prétend que ta Jeanne te ressemble en ce moment plus que tu ne te ressembles à toi-même.

Depuis que j'ai lu le récit de cet ensevelissement d'un mort avec des fleurs, je jurerais qu'il y a dans la filleule de ton oncle des trésors de poésie et de tendresse forte. Cher Pascal, j'éprouve, je ne sais pourquoi, le besoin de te faire ma confession. Écoute-la, ne fût-ce que pour te distraire de toi-même un instant.

Je me reconnais léger, fantasque, et cependant j'ambitionne d'aimer, d'être aimé sérieusement, irrévocablement, éternellement, de me fixer à tout jamais, pour toujours. Découvre, si tu en as la liberté d'esprit, le motif des dissemblances de mon caractère et de mon cœur. Quoique je sois très-jeune encore, j'ai tant cherché que j'ai trouvé bien des aventures et bien des sentiments de pacotille. Le changement m'a d'abord plu en lui-même par ses seuls charmes d'indépendance. Puis vint l'heure où je me lassai des variétés de la même espèce. Alors je pris beaucoup de peine, j'essayai des amours sincères, désintéressées, je leur prêtai tout ce que je rêvais qu'elles eussent, j'y fournissais généreusement ce que j'exigeais qu'une femme m'apportât. Je dotai les créatures les plus imparfaites des qualités de sentiment que j'avais en moi ; métier de sot, fatigant, qui provoque le scepticisme, car ces amours une fois rompues vous apparaissent ce qu'elles sont, des duperies.

Quand j'ai cru que ma sœur t'aimait, toi si sérieux, si solide, je me suis promis, me sentant fait comme elle, si votre félicité à tous deux ne me suffisait pas, de choisir pour femme quelqu'un qui te ressemblât.

Il est aujourd'hui dans mes résolutions, Pascal, non-seulement de ne point rejeter le bonheur comme tu l'as fait, malheureux ami, mais de courir à sa rencontre dès que j'aurai la plus fugitive intuition de son existence.

Je n'épouserai qu'une Lorraine ou qu'une Alsacienne, à présent que j'ai la certitude d'avoir des neveux étrangers. J'établirai ainsi une compensation. J'ai le pressentiment que j'épouserai Jeanne Mamert !

Que viendrais-tu faire à Venise ? Attends-moi, ou retourne à Fontainebleau. J'irai bientôt te rejoindre. Ce que j'ai dit à Madeleine n'est pas une vaine menace. Je ne fêterai pas ses fiançailles et je ne reviendrai jamais à Venise ! Ce sera bien assez d'assister à Paris, dans mon Paris, à ce mariage italien.

Ton dévoué,

JEAN.

LE MÊME AU MÊME.

17 octobre.

Pascal, mon ami, la dépêche de mon père m'est adressée à moi, et elle est ainsi conçue :

« Un mariage qui fera de ma fille une étrangère à la France est un acte trop grave pour que je n'en apprécie pas moi-même toutes les conséquences, pour que je n'en mesure pas tous les dangers. Je serai à Venise dans deux mois, et je prie ta mère, Madeleine, nos chers parents Spedone, de m'attendre avant d'échanger une seule promesse.

« COMMANDANT LALANDE. »

Ma mère, ma sœur, Spedone, son père, une demi-douzaine d'amis, font un pique-nique je ne sais où, et ne reviendront que ce soir. Je ne puis aller montrer cette dépêche à notre cousine en son palais Bruzella. J'en ai bien envie cependant, car c'est elle et ma mère qui ont machiné cette affaire. Elles sont, à propos de cette union, en correspondance depuis la naissance de Spedone et celle de Madeleine.

Ah ! mon père, mon cher père dicte sa volonté ! Ceci change la face des choses ! Ma lettre sur toi, sur Madeleine, certainement l'a éclairé. Il aura soupçonné quelque incartade dans ce brusque mariage.

Puisque tu aimes, Pascal, puisque tu aimes d'amour, espère encore. Viens, si tu veux ! Nous disputerons Madeleine à Spedone, à ma mère, à elle-même.

La bataille va être amusante. Je reprends mon courage. L'orgueil de ma pauvre petite sœur subira bien des humiliations !

Ce qu'elle dira, en apprenant cette nouvelle, je l'entends.

On l'opprime ! elle n'est pas libre ! c'est un complot ! Elle m'accusera d'avoir envoyé des dépêches à mon père. Elle me menacera, pour me punir de ma partialité, de se lier à Spedone par serment, de se faire enlever ! Notre mère, violente comme elle l'est, déclarera que mon père l'oblige à se séparer de lui.

Je serai bombardé, mitraillé. Oui, mais j'ai un allié puissant. Je compte sur des renforts, sur une armée de secours dans la personne du commandant Lalande mon père. Je sais me tenir sous le feu. Je ne capitulerai pas !

Et si la mésintelligence, les conseils de l'orgueil froissé allaient entrer dans le camp ennemi ? Si ces tracas, cette attente, l'hésitation de mon père, la prévision de ses refus, diminuaient en Spedone, en Madeleine, l'ardeur d'être unis ?

Alors, alors, rien ne s'opposerait plus à notre retour à Paris, et peut-être obtiendrais-tu, amant coupable, la rémission de tes péchés. Ainsi soit-il !

Dans ce cas, je te demande la filleule de ton oncle en mariage. Que la sainte guerrière, patronne de Jeanne Mamert, nous protège donc, toi et moi !

Rendre une Lorraine à la France, garder une Française pour un Lorrain, cela vaut bien un regard favorable de la Pucelle.

Mon frère, je te donne l'accolade.

JEAN.

PASCAL A JEAN.

14 octobre.

Le conquérant n'a pas même cette générosité de laisser au vaincu le droit de garder ses morts. Les autorités prussiennes ont exigé qu'on enterrât mon oncle cette après-midi.

Jeanne et moi nous conduisions le deuil, entourés de la population de huit villages. Nous avons couché le colonel Mamert dans une fosse peu profonde. Pas un mot n'a été prononcé. Dire adieu au mort eût été douter de ses dernières paroles, de sa résurrection, de la revanche. La terre frappait sur la bière, et grondait sourdement comme un coup de canon lointain.

« Bon ! dit le petit frère de Jeanne au milieu du silence, tandis que les fossoyeurs eux-mêmes, émus comme nous tous, s'arrêtaient dans leur besogne ; bon ! répéta-t-il, le grand parrain est redevenu Français puisqu'il est mort. Lui a-t-on mis ses croix d'honneur sur la poitrine ?

— Oui, répondit Jeanne d'une voix ferme et sonore, j'ai mis à mon parrain dans son cercueil ses croix d'honneur françaises ! »

Cela nous fit à chacun battre le cœur et murmurer :

« Vive la France ! »

La terre recommença de tomber, puis, la fosse remplie, la tombe s'éleva en forme de cercueil, et ce fut fini.

L'horrible séparation !

Jeanne tenait son frère par la main. Tout à coup je la vis chanceler. Je courus à elle. Mais elle me repoussa, et s'appuyant contre l'un des arbres du cimetière :

« Prenez cet enfant, Pascal, je vous en supplie ! » s'écria-t-elle.

Nous étions presque seuls. J'emmenai l'enfant et les derniers amis de mon oncle.

Elle se redressa et revint à la tombe. Nous entendîmes ses sanglots. Je n'eus pas le courage de me retourner. Mon cœur épanchait en larmes son atroce chagrin. Jeanne pleurant, je pus pleurer à mon tour. Je rentrai chez mon oncle, chez moi !....

On me remet l'une de tes lettres. Elle me trouve dans la désolation, en pleine faiblesse. Madeleine est perdue pour moi ! Elle va se livrer à ce cousin qu'elle n'aime, dis-tu, que par dépit, parce que, moi, je l'ai dédaignée, refusée.

Mon malheur dépasse mes forces. J'ai le vertige du désespoir. Un abîme de douleurs se creuse en moi. Le temps où je pouvais obtenir mon pardon a-t-il fui pour toujours ?

Faut-il me mettre à genoux, demander grâce, accepter jusqu'à la pitié, me reconnaître un pauvre homme déchiré, en haillons, en lambeaux, qui mendie les miettes de l'affection de Madeleine ? Je consens à toutes les humilités, je subirai même l'aumône !

Si ta sœur aime la vengeance cruelle, le spectacle que je lui donne doit lui suffire. Je tends les mains vers elle, je courbe le front dans la poussière, je baise ses pieds.

Ma personne suppliante, mon indépendance soumise, mon orgueil anéanti, n'apaiseront-ils pas le cœur irrité de Madeleine ?

Qu'elle daigne m'imposer une tâche, une épreuve, qu'elle me dicte ses conditions et m'ordonne un acte qui me rende digne d'elle.

Jean, plaide ma cause !

Je grelotte et je brûle dans la maison d'un mort.

Si Madeleine me repousse, je ne veux plus vivre, même pour la France ! Sans elle, sans cette vision intérieure qui m'illumine depuis quatre ans, la lumière s'éteint dans le monde, et je n'entrevois plus que l'ombre, que la nuit, que le néant !

Tu sais bien, toi, que j'ai toujours aimé Madeleine. Je n'ai jamais aimé une autre femme qu'elle, je le lui avais dit, elle te l'a répété. Rien ne vaut, paraît-il, la ferveur soudaine d'un écerelé. Malheur à l'homme qui s'interroge, qui se réserve un instant, fût-ce pour se donner plus tard sans mesure et sans réserve.

Oui, je suis coupable, Jean, mais Madeleine a été légère, capricieuse, impatiente.

Quoi ! parce que je n'étais pas prêt à l'heure dite, pour ce grand, difficile et périlleux voyage de l'amour, parce que je pesais mon bagage, Madeleine s'est éloignée de moi à toute vapeur, ne laissant derrière elle qu'un tourbillon de fumée.

Je m'examine et je me vois depuis quatre ans occupé de Madeleine. Je n'ai nul besoin de reporter ma passion présente dans le passé. Combien de fois t'ai-je répondu, quand tu essayais de m'entraîner là où tu cherchais le plaisir pour toi-même : Non, puisque ta sœur ne peut être des nôtres !

Il y a bien longtemps que je suis amoureux ! Tout ce que j'avais aimé avant Madeleine a pris sa figure dès que je l'ai connue, et je n'aime aujourd'hui que ce qui se prête à revêtir son adorable forme.

Entends-moi, frère, je te crie : Je l'aime follement !

Je la regarde là, devant moi. Elle est visible à mes yeux. La fièvre m'apporte l'illusion de sa présence réelle, mais l'apparition refuse de s'humaniser. Elle demeure sévère, hautaine, dure, inflexible.

Tu me défends d'aller à Venise, et tu me conseilles de retourner à Fontainebleau. Ou je vais te rejoindre, ou je meurs ici !

Heureusement je suis malade. Il se fait dans mon cerveau un brouhaha qui m'empêchera bientôt, je l'espère, d'écouter ce que je pense.

Je veux que tu m'appelles à Venise. J'aime Madeleine d'amour, Jean ! Je l'aime d'amour avec passion, avec délire. M'entends-tu, cette fois ?

PASCAL.

JEAN A PASCAL

18 octobre.

Je t'avais écrit dans ma dernière lettre : « Viens ! » Tu as dû recevoir en même temps une dépêche qui te disait : « Ne viens pas encore, mais prépare-toi ! » Tu attends une explication, la voici :

Au retour de ma mère et de ma sœur, j'ai lu la dépêche de mon père. La scène a dépassé mes prévisions.

Beaucoup d'apostrophes, d'exclamations, des reproches, des résistances, des menaces !

Ma mère excelle dans le drame de famille. Mon père, qui déteste ces emportements, fruits, dit-il, d'une mauvaise éducation étrangère, les combat froidement, les qualifie d'intimidation, et y résiste avec calme, quelles que soient leur violence et leur durée. Jusqu'à présent, moi qui ai l'épouvante des dissensions intérieures, je finissais toujours par céder, par demander l'apaisement à tout prix.

Hier au soir, je demeurai impassible.

« Jean, s'écria ma mère, je t'accuse de m'avoir dénoncé à ton père !

— Le mot est odieux, répliquai-je, et je vous prie de le remplacer immédiatement par un autre, sinon je sors et ne vous écoute plus.

— Tout cela pour ce Pascal, pour cet étranger, car il nous est étranger, tandis que Spedone est notre cousin.

— Surtout le vôtre ! dis-je.

— Ton frère me renie, renie ma famille ! répéta notre mère au comble de l'exaltation dramatique.

— Spedone est Italien, repris-je tranquillement ; il est au moins, vous en conviendrez, étranger à la France.

— Eh bien, moi, j'en ferai un Français, si je le veux ! repartit Madeleine.

— Non, non, ce serait une concession, ce serait une lâcheté, ma fille. Tu l'épouseras Vénitien. Je vais de nouveau télégraphier à ton père et lui dire de choisir entre son fils et moi.

— Alors, ma mère, de mon côté, et pour mériter dans toute sa laideur une injure que vous ne retirez pas, je vous dénoncerai, j'écirai à mon père par

dépêche que vous vous entêtez à marier Madeleine pour avoir un gendre à votre seule convenance. Madeleine n'aime pas Spedone d'amour, je le lui ai prouvé, et c'est pour votre bon plaisir, pour un égoïsme moitié naïf et moitié calculé, que vous la séparez de son frère, de son père, de son pays.

— Un fils méchant, un fils cruel ! » répéta ma mère, qui éleva les mains comme pour me maudire.

Sa colère, ne pouvant plus grandir ni dans le mot, ni dans le geste, touchait à son terme. Plus notre mère s'exaspère, plus tôt elle s'épuise. Je la connais avec toutes ses feintes italiennes, et aussi avec sa tendresse et sa bonté. Se sentant faiblir, elle sortit en disant :

« Les moments sont précieux, et je m'attarde avec un insensé ! »

Elle frappa les portes en les fermant, et nous quitta, Madeleine et moi, pour télégraphier à mon père.

« Jean, veux-tu m'entendre à mon tour ? me demanda ma sœur.

— Laisse-moi, répondis-je, il faut que ma dépêche parte en même temps que celle de ma mère.

— Tu n'enverras pas la tienne !

— Je l'enverrai, parce qu'il s'agit de toi, et que je perdrai plutôt l'amour de ma mère que de te savoir malheureuse, et sacrifiée à un caprice ! oui, à un caprice, chère Madeleine, ajoutai-je en l'attirant sur mon cœur. Je donnerais ma main droite pour payer l'une de tes joies, et je veux pour toi un bonheur sans risques, un bonheur assuré. Spedone est amoureux, il te désire, tu le charmes, mais Pascal t'aime d'une passion ardente, exclusive, forte, puissante, certaine, immuable. Tourne encore une fois tes beaux yeux vers celui sur qui tu les avais jetés, vers ton égal en intelligence, en esprit, et détourne-toi d'un inférieur, puisque mon père et te l'ordonne et t'en prie. »

Quoi qu'elle fit pour m'échapper, je la retins dans mes bras, et lui répetai le passage de ta lettre où tu lui demandes grâce et pitié.

A mesure que je lui parlais, que je redisais ta souffrance, ton humilité, je m'échauffais et je mêlais à ta déclaration fiévreuse ma plus chaleureuse tendresse fraternelle. Je dépeignis notre existence à trois telle que Madeleine l'avait rêvée un instant, et bien plus heureuse, parce que ton cœur, morcelé autrefois, confond à présent toutes ses amours dans un idéal unique.

« Le noble mariage, dis-je, que celui où l'épouse apporterait ta richesse de cœur et l'époux la hauteur d'âme de Pascal. Ce ne serait pas une inclination, ce serait un amour ! Oui, celui-là même que les femmes belles

et séduisantes réclament comme une dette et qu'elles cherchent sans cesse tant qu'elles ne l'ont pas trouvé, l'amour qui repose sur les grandes certitudes d'opinion, d'habitudes, d'idées communes, l'amour où il n'y a pas de chocs d'esprit ou de sentiments qui ne soient reçus en même temps de part et d'autre, dont les découvertes grandissent parce qu'elles se surajoutent, dont les émotions se doublent en s'unissant. »

Elle posa sa tête sur mon épaule, et je sentis que son front brûlait sous mes lèvres.

« Madeleine, repris-je, cet amour tu l'as exigé trop brusquement, trop impérieusement, et qui sait si tu n'obéissais pas bien plus aux projets de ma mère qu'à tes résolutions intimes ? Confesse qu'elle t'a tourmentée pour que tu provoques Pascal à une déclaration romanesque ? Elle a mis ton orgueil en cause sous prétexte de sauvegarder ta dignité. Songe, Madeleine, que notre mère t'a vouée à Spedone depuis vingt ans au moins. Ne t'es-tu pas trop laissée acheminer vers Venise ? Est-ce notre cousin qui est venu à toi, ou toi, ma sœur, qu'on a placée sur sa route, qu'on a jetée dans ses bras ?

— Oui, peut-être, murmura-t-elle.

— Eh bien, reprends-toi donc puisque notre père t'y engage et que je t'en conjure ! Mon père a désiré Pascal pour gendre, et serait, lui si noble, honoré de cette alliance. Il me l'a écrit, tu le sais. Moi, je te devrai la joie de ma vie entière, la félicité de tous mes jours. Notre mère, après deux ou trois drames, consolée par ton bonheur, par l'approbation d'un mari qu'elle aime, par la reconnaissance de son fils, oubliera sa fantaisie italienne. Dans ce Venise deux fois étranger à ton esprit et contre lequel tu es si poétiquement en lutte, fixerais-tu le bonheur ? Non. Aux Italiens les Italiennes, aux Français les Françaises, aux frères lorrains les frères patriotes. Au père marin, un gondolier ne suffit pas ! continuai-je, m'égayant. Bon pour les canaux, non pour la mer ! Ma sœur chérie, puisqu'une inspiration de l'amour paternel te protège en ce moment, garde-toi toi-même, apaise une irritation qui n'a plus sa raison d'être en face du repentir, de l'humilité de Pascal. »

Ma mère sonnait, ayant achevé sa dépêche.

Elle la remit à un domestique.

« Attendez, dis-je, vous en porterez une autre. »

Et j'envoyai à mon père ces simples mots :

« De votre fermeté dépend le bonheur de Madeleine. »

Ma mère voulut lire ma dépêche. Je lui demandai communication de la sienne. Elle refusa.

« Allez ! » dis-je au domestique.

Madeleine se plaignait de frissons. Elle ne dîna point et s'étendit sur une chaise longue.

« Tu es toujours aussi résolue, n'est-ce pas ? lui dit brusquement notre mère.

— Je suis lasse et lassée, répondit-elle. J'ai droit, puisque je souffre, à un peu de calme. Ce long voyage, ces agitations, votre insistance pour hâter mon engagement à Spedone, m'ont surmenée. Je veux du repos à tout prix. Assez de tiraillements, assez de démonstrations, assez d'aventures, assez d'adorateurs, assez de mariage. Je bénis mon père de m'avoir arrêtée dans cette course folle, dont l'unique but était pour vous, ma mère, le palais Bruzella. Vous irez seule chez nos parents où rien ne me déciderait à vous accompagner. Vous leur ferez part de la décision de mon père, et vous voudrez bien ajouter que je m'y sou mets sans une réserve et sans un murmure. J'attendrai, non le consentement, mais la présence de mon père. »

Notre mère, abasourdie, regardait sa fille avec stupeur. Les joues de Madeleine étaient en feu, sa respiration devenait irrégulière.

« La vie d'hôtel me fatigue et m'ennuie, reprit ma sœur. Que je voudrais être dans ma chambre à Paris, chez moi, chez nous !

— Mais, Madeleine, essaya de dire notre mère, alors tu...

— Je refuse votre Spedone et le Pascal de Jean, tous les deux à la fois, repartit ma sœur. Qu'on ne m'en parle plus ! De grâce, laissez-moi en paix ! »

Elle nous embrassa, et, malgré nos prières, entra dans sa chambre et s'y enferma.

« C'est toi qui l'as brisée ! s'écria ma mère.

— C'est vous qui l'avez harassée en lui faisant doubler les étapes de ce bel amour ! répliquai-je. Tenez, ma mère, entre nous, mieux vaudrait pour Madeleine retourner à Paris.

— Jamais ! Nous attendrons ton père à Venise. »

Ce matin, Madeleine est plus souffrante. Elle se plaint beaucoup d'un insupportable mal à la tête. Le médecin dit qu'elle a la fièvre des lagunes.

Je t'écris cette lettre à son chevet.

Elle ne dort pas, mais elle rêve. Ses yeux sont un peu égarés par le délire. Elle a déjà prononcé trois fois ton nom, pas une seule celui de Spedone. La

voix de ma mère l'agite.

« Du silence ! » répète-t-elle.

Au premier mot, à la première dépêche, viens !

Ah ! la filleule de ton oncle pleure ! Elle n'est donc pas en airain comme tu le prétendais ? Si j'étais moins occupé de Madeleine, je le serais beaucoup trop de ta Jeanne.

A toi plus qu'à moi.

JEAN.

PASCAL A JEAN.

17 octobre.

Je ne t'ai pas écrit depuis trois jours. Tandis que Madeleine avait le délire, le mal de Venise, j'avais la fièvre, le mal d'amour. Moi aussi, paraît-il, j'ai répété le nom de ta sœur et le tien que notre médecin confondait avec celui de Jeanne. Le pauvre homme effaré m'a cru brûlé à la fois par deux passions. Il affirme que j'ai été vingt-quatre heures en danger.

Je te lis, je te relis, la tête encore un peu bouleversée, de sorte que tantôt je suis ébloui par l'espoir, tantôt aveuglé par la crainte.

J'aime Madeleine d'un amour que je découvre à chaque instant plus attaché par plus de nœuds à mon esprit et à mon cœur. Je ne puis ni ne désire ou les rompre ou les dénouer. Ce qui me charme c'est que, quand je m'abandonne au bonheur d'aimer, bien loin de me sentir abaissé, je me sens porté par une puissance qui agit en dehors de moi-même, m'attire vers un je ne sais quoi où je monte, où mes idées et mes sentiments se purifient. Sur ces hauteurs, une figure sainte restée l'objet de mon culte, ma France, sourit à mon idolâtrie pour une autre et m'approuve d'aimer.

Ainsi donc elle n'est pas jalouse, ma grande patrie ! En me reprenant à elle pour adorer Madeleine, je ne cesse point de lui appartenir. La lumière doucement se fait en moi !

Imagine, Jean, qu'à force de preuves je parvienne à convaincre Madeleine de mon amour, que guidé, aidé par toi, par ta connaissance de son cœur, je puisse un jour rentrer en grâce auprès d'elle, qu'enfin elle me pardonne et qu'elle m'aime ! Combien je serais joyeux de ne m'être jamais ni galvaudé ni corrompu, et de n'avoir troublé ni les autres ni moi-même. Je suis digne d'un mariage d'amour, digne des vertus de Madeleine. Je mérite de posséder sa vie !

Si je n'ai pas compris plus tôt que j'aimais ma bien-aimée d'amour, c'est parce qu'elle m'aimait d'amitié, parce qu'elle m'accordait sa confiance, que j'avais une partie de sa grâce ; c'est cette joie visible qui me faisait à mon insu paraître mes joies contemplatives moins creuses.

Dans l'une de mes premières lettres ne te disais-je pas, frère : Quand ma poétique prend corps elle revêt sans cesse la forme de Madeleine. Je retrouve mon amour à plusieurs années en arrière. Je le répète sans subtilité, non pour ajouter un argument à ma défense : j'ai toujours aimé celle que j'aime !

Mon dévouement à la patrie, que je croyais inépuisable, se renouvelait dans mon adoration pour Madeleine, et je ne pouvais vivre de chimères que parce qu'en secret mon cœur était alimenté, nourri d'amour véritable.

Tu n'as rien ignoré de tout cela, toi, Jean, tes lettres en témoignent. De temps à autre un cri, un appel à moi-même jaillissent et me font encore tressaillir après vingt lectures. Tu me connaissais bien avant que je me connusse.

Je ne puis que te redire ce mot terrible qui éclate sous ma plume comme une fusée, qui me brûle les yeux, qui déchire ma poitrine, qui m'étreint et me délivre tour à tour, m'attendrit et enfièvre mon sang. Ce mot est pour moi plein de douceur et plein de cruauté, il me berce et me secoue, il m'enivre et me blesse. J'aime ! j'aime dans l'angoisse et dans les délices.

Jamais un moment suivi d'un autre ne me surprend avec deux impressions semblables. Cette variabilité douloureuse a un charme étrange, qui m'affole et m'enchante, qui me tient en éveil et m'engourdit. J'échappe à ma raison pour me cramponner à l'espoir. Le plus fugitif indice du retour de Madeleine vers moi grossit en assurance jusqu'à ce qu'il s'évanouisse en doute.

Si, après tant de confiances et tant de déconvenues, tant de désirs et tant d'épreuves, je devais tout à coup et irrémédiablement apprendre que Madeleine est perdue pour moi, comme je l'ai cru avant cette maladie que je viens de faire, sache-le, Jean, mon amour serait moins fort que la mort.

Si Madeleine me condamne à la perdre, si le sort me désigne pour subir un arrêt cruel et injuste, viens toi-même assister à mon exécution. Je ne veux recevoir le coup fatal que de ta main.

Épargne-moi désormais, je t'en conjure, l'horrible instant que je passe en ouvrant chacune de tes lettres.

Quand tu paraîtras devant moi, je saurai que le moment est venu ! Quand je recevrai l'un de tes billets, je pourrai au moins me dire : Pas encore !

Je suis insensé ! J'inspirerais de la compassion même à la plus implacable, si elle me voyait tel que me voilà. Je vis hors de moi-même, moi que tu appelais l'homme intérieur. J'erre au hasard, poursuivant un

objet qui m'échappe et me fuit comme pour me retenir loin de ma propre pensée. Tantôt je songe à l'ineffable félicité d'un amour partagé, tantôt je m'abandonne à la passion de vengeance que provoquerait en moi l'enlèvement de ma tant aimée !

Je maudis Venise, et sa poésie, et ses ruines, et ses grâces nouvelles, et sa couleur, et sa lumière.

Je hais ce cousin victorieux, dont ni toi ni moi nous n'avons pu triompher. J'ai peur de haïr ta mère.

Ton ami,

PASCAL.

JEAN A PASCAL.

19 octobre.

Cette lettre que je reçois de toi me comble de bonheur, malgré ta souffrance. J'y sens palpiter un amour véritable pour ma sœur adorée. Cette lettre, je crois que Madeleine l'a lue !

J'étais à son chevet, dans un fauteuil que j'occupe depuis trois jours et trois nuits. Elle dormait. Je pris ta lettre dans mon portefeuille pour la parcourir encore une fois, tant elle me rend fier de t'avoir deviné avant toi-même. Je t'en demande pardon, mais en la lisant je m'endormis, ce que je n'avais pas fait depuis bien des heures. Un rêve agréable que je te dus me berça et me retint dans le sommeil.

Lorsque je m'éveillai, mon portefeuille et tous les papiers qu'il contenait gisaient épars à mes pieds. Ta lettre, que je me rappelais fort bien avoir laissée ouverte, était repliée.

Je ne murmurai pas la moindre syllabe d'étonnement pour ne pas troubler Madeleine, qui feignait de reposer, mais qui me parut toute frémissante.

Je remis en ordre mon portefeuille et j'attendis la venue du médecin, l'heure quotidienne de sa visite ayant sonné.

Dès l'entrée du médecin, Madeleine lui posa cette question à brûle-pourpoint :

« Est-ce que l'air de Venise ne m'est pas très-mauvais, monsieur ? Est-ce que, par exemple, l'air des lacs ou d'ailleurs ne me conviendrait pas mieux ? »

Il répliqua sans hésitation :

« Un changement d'air vous guérirait, je le crois. Le lac de Garde, par exemple, vous serait excellent.

— Merci, monsieur, répondit Madeleine avec gaieté, voilà une ordonnance qui déjà me fait du bien. »

Lorsque le médecin, qui est celui de la famille Spedone, fut hors de la chambre, Madeleine dit à ma mère :

« Nous partons pour le lac... du bois de Boulogne !

— Mais, s'écria notre mère, tu es folle !

— Au contraire, c'est à présent que je suis sérieuse et raisonnable. Je quitterai en même temps Venise et l'Italie, ajouta ma sœur avec cette cruauté froide qu'elle prend pour de la franchise. J'espère que vous ne résisterez pas, ma mère, à mon désir impatient et maladif de rentrer en France.

— Tu ne peux voyager en cet état. Tu souffres de la tête. Il est impossible que tu affrontes la fatigue cérébrale d'un long voyage en chemin de fer.

— Ce climat me tue et j'y veux échapper. Quand les Vénitiens auront fait venir l'eau du lac de Garde sur la place Saint-Marc, j'habiterai votre chère ville, ma mère, jusque-là j'y renonce !

— Madeleine, tu me tortures à plaisir, répliqua notre mère.

— Je me lèverai aujourd'hui, continua ma sœur avec entêtement. Tu me lèveras, Jean, puisque notre mère n'a pas pour mes projets l'enthousiasme que je me suis efforcée d'avoir pour les siens. Demain tu feras faire nos malles. Après-demain nous prendrons le train pour Milan, pour Turin, pour Paris ! »

Madeleine se couvrit la tête, et, prévoyant une scène, s'enfonça sous ses couvertures. Elle ne put entendre qu'un mot, qu'un appel, qu'une prière : « Et Spedone ? » car j'entraînai ma mère hors de la chambre et je l'emportai pour ainsi dire au salon. Elle eut une crise nerveuse. Je tremblai qu'elle ne prît aussi la fièvre des lagunes. Je l'entourai de mille soins, je l'accablai de ma tendresse.

Après qu'elle se fut un peu remise, elle murmura, désolée, mais sans colère, et les yeux pleins de larmes :

« Jean, si tu triomphais, si elle aimait ton Pascal !

— Ma mère, répondis-je, faites un effort généreux comme j'ai essayé d'en faire un pour vous à Côme ? Rappelez-vous.

— Non, non, je ne pourrai pas, moi ! Si tu savais depuis quand je nourris ce projet de mariage ?... depuis la naissance de Madeleine ! Lui seul m'a consolée de mon exil ! J'aime la mère de Spedone comme ma sœur, son fils est le fils de mes rêves, le mari choisi de ma fille ! Perdre tout cet espoir me tuera. »

Spedone entra dans le salon. Ma mère, accablée, fondit en larmes.

« Ah ! dit-elle, le destin prend parti contre moi, contre vous.

— Qu'y a-t-il, comment va Madeleine ? s'écria notre cousin.

— Elle est bien, mais elle veut quitter Venise !

— Oui, reprit Spedone, je viens de rencontrer le médecin. Il m’a répété la question de Madeleine. Nous pouvons dès demain la conduire à Desenzano. Un de nos amis nous prêtera sa maison tout installée au lac de Garde.

— Madeleine préfère le lac du bois de Boulogne, ajoutai-je, aussi cruel avec Spedone que ma sœur l’avait été avec ma mère. »

Il chancela et fut obligé de s’appuyer contre le mur.

« Jean, balbutia-t-il, que vous le vouliez ou non, vous êtes bien de race italienne. Vous avez une façon de planter un poignard en plein cœur... Ah ! c’est horrible...

— Spedone, mon enfant, vous nous suivrez ! dit ma mère en suppliant. Devenez Français, puisque Madeleine consentait, avant de souffrir ce mal de Venise, à se faire Italienne. Et qui sait, là-bas, guérie... Venise, plus qu’aucune autre ville, réinvite et rappelle ceux qu’elle a une fois reçus. Mon cher fils, consommez par amour le plus grand des sacrifices, celui que j’ai consommé moi-même ! Devenez Parisien, Spedone.

— Si elle m’aimait ! répliqua-t-il, si Jean me tolérât, oui, peut-être quitterais-je ma Venise heureuse à laquelle je suis inutile, peut-être quitterais-je ma famille, mes amis pour Madeleine, que j’aime aussi passionnément que vous avez aimé, cousine ; mais Madeleine ne m’aime pas !

— Comment osez-vous penser ?... balbutia ma mère.

— Je lui plais, mais elle ne m’aime pas ! répéta-t-il d’un ton désespéré. Demandez à Jean !

— Spedone, répondis-je avec amitié, vous êtes un loyal, un brave cœur. Vous dites la vérité. Madeleine a pour vous une affection semblable à celle qu’elle a pour moi, mais pas un grand amour, pas un de ces entraînements qui vous donneraient à l’un et à l’autre les garanties qu’il vous faut pour faire ce que ma mère appelle, avec raison, le plus grand des sacrifices : pour renier votre patrie !

— C’est vous, repartit Spedone la voix amère, qui avez empêché qu’elle ne m’aimât, vous seul, Jean. Votre passion française était l’ennemie de cet amour que vous avez sans repos, sans relâche, sans cesse, entravé, diminué, rapetissé. Combien de fois aurais-je pu sans vous, sans votre intervention jalouse, malveillante, habile, tenace, emporter d’assaut le cœur de Madeleine ! Vous ne l’avez pas voulu, pourquoi ?

— Cousin, dis-je sèchement, je n’ai pas à vous rendre compte de mes pensées secrètes. Autant ma mère a désiré que Madeleine devînt Italienne

par vous, autant j'ai désiré qu'elle restât Française.

— Par un autre ! » ajouta-t-il.

Je gardai le silence. Le chagrin de Spedone me touchait. Son emportement eût provoqué le mien. Sa douleur sans colère excitait ma compassion.

« Nous suivrez-vous, Spedone ? redemanda ma mère.

— Oui, si Madeleine m'en prie, s'écria-t-il exalté, je délaisserai le monde entier pour elle ! »

Ma mère embrassa Spedone et reprit courage.

Espère, Pascal, espère !

JEAN.

P. S. — Je t'écirai ce soir encore, Madeleine va me parler de toi, j'en suis certain.

LE MÊME AU MÊME.

20 octobre.

Pascal, mon frère, tu es aimé ! oui, tu es aimé !

Madeleine avait lu ta lettre, et cette lettre bénie a fait cesser les hésitations de ma très-jolie sœur.

Je t'entends, ami, tu veux le détail le plus minutieux de tout ce qui s'est passé entre Madeleine et moi, tu veux une démonstration en règle de ton bonheur, tu veux des preuves et encore des preuves, les voici :

Spedone et ma mère sortirent donc pour aller au palais Bruzella prendre conseil de notre cousine.

Lorsqu'ils furent partis, je rouvris doucement la chambre de Madeleine et je m'avançai sur la pointe du pied jusqu'à son lit.

« Tu es seul ? me demanda-t-elle tout bas.

— Oui.

— Où est ma mère ?

— Avec Spedone, chez notre cousine.

— Pourquoi faire ?

— Pour obtenir des parents de Spedone que ledit beau cousin nous suive à Paris, qu'il abandonne Venise, qu'il devienne Français ! Le tout par amour de tes doux yeux.

— C'est inutile.

— Per che, signorina ?

— Parce que si Spedone me suit à Paris, j'irai en Lorraine.

— Ah bah !

— Oui, l'arrêt de Spedone est prononcé. La preuve que je ne serai jamais sa femme, eh bien, Jean, c'est que... »

Je crus que j'allais tomber à la renverse.

« Achève, Madeleine, ma sœur, répétais-je en la serrant dans mes bras.

— Tu as deviné !

— Dis-le !

— Je serai la femme de Pascal !

— A nous trois, maintenant ! m'écriai-je, lui, toi, moi, et la France !

— Cela fait quatre ! ajouta-t-elle en riant. La quatrième compte, mon frère, car c'est sa pensée qui m'a protégée à Venise. »

Je dansai au milieu de la chambre, et je t'épargne le récit de mes extravagances.

« Tu es fou, répétait Madeleine du ton qu'elle eût dit : tu es adorable. »

Elle, au contraire, était plus calme, plus sûre d'elle-même que je ne l'avais jamais vue.

« Madeleine, repris-je en m'asseyant auprès d'elle, comment peux-tu être si paisible, si confiante dans tes résolutions, lorsque tu as été depuis un mois si hésitante, si ballottée entre des émotions si opposées ?

— Moi, répondit-elle avec son joli air de bravoure, je n'ai jamais hésité ni dans mon dépit, ni dans mes rancunes. La froideur de Pascal m'a jetée dans une aventure périlleuse dont j'avais bravé toutes les conséquences. Ce qui me plaisait le plus de ce mariage vénitien, c'est qu'il m'éloignait de celui que j'aime depuis quatre ans et que je n'eusse pu revoir sans péril pour mon repos. La pensée de me venger de ton glacial ami, de lui faire souffrir ce que j'avais souffert, m'eût poussée à bâcler cette sottise union en huit jours. Mais, lorsque tu m'as redit les termes de ce billet où il me demandait grâce, ce que je n'eusse jamais consenti à demander moi-même ! mon inimitié s'est évanouie, ma haine s'est fondue, mon amour est rentré triomphalement dans mon cœur. Et puis...

— Et puis, Madeleine ?

— J'ai commis une indiscretion que vous ne me reprocherez, ni Pascal ni toi, puisqu'elle a chassé mes derniers scrupules.

— Tu as lu la lettre de Pascal tandis que je dormais ?

— Oui.

— Je le savais. Je l'ai écrit à Pascal.

— Alors tu ne dormais pas ?

— Si, si, mais ayant laissé ma lettre ouverte, je l'avais trouvée repliée.

— C'est vrai !

— Ainsi tu aimes Pascal, ton Pascal, mon Pascal, Madeleine ?

— Je l'aime profondément, irrésistiblement. Je suis certaine de ne pas me tromper, d'aimer qui m'aime ! Je me sens depuis cette lecture, depuis que j'ai vu s'enflammer le cœur de Pascal, à la fois fière et attendrie. Tu me vois glorieuse de ma conquête, exaltée, ravie, heureuse. Au milieu d'impressions qui toutes me charment et me tiennent en contentement de moi, de Pascal, il

se chante en ma poitrine un hosanna solennel à l'amour et à la France. La patrie reconnaissante m'appelle ! »

Je pris les mains de Madeleine. Nos nerfs, longtemps surexcités, se détendirent dans une conversation toute frémissante de joie et de confiance.

« J'ai rêvé que tu épousais Jeanne Mamert, me dit tout à coup Madeleine, en me parlant de la mort de ton oncle.

— Moi aussi, j'ai rêvé cela, répondis-je ; tu m'aideras à consoler la filleule du vieux Mamert.

— Je t'aiderai à la consoler en te faisant aimer d'elle. Je la veux pour sœur, ajouta Madeleine. »

Notre mère revint tard du palais Bruzella. Elle était mécontente, désolée.

« Les parents de Spedone refusent de le laisser nous accompagner, dit-elle.

— Pardon, c'est Madeleine qui défend au cousin de nous suivre, répliquai-je.

— Hélas ! hélas ! » s'écria notre pauvre mère.

Nous serons à Paris dans quatre jours. Je t'enverrai une dépêche et tu nous attendras à la gare. Madeleine te prévient qu'elle se jettera dans tes bras, mais elle ajoute que ton devoir est de lui apparaître immobile, changé en statue du bonheur !

JEAN, ton frère !

FIN.

Jean et Pascal, par Juliette Lamber

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64687793>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr